VALEURS ACTUELLES – HORS-SÉRIE Nº 43

VALEURSACTUELLES.COM
11,90 €

DANS LES PAS DE **LONDON, HEMINGWAY, CENDRARS, KESSEL, RASPAIL, TESSON...**

VALEURS ACTUELLES

HORS-SÉRIE

Les écrivains voyageurs

Esprit d'aventure, quête de liberté...

Les plus beaux portraits, les plus beaux textes

DOM : 12,9 € - BELUX : 13 € - CH : 18,5 FS - CAN : 18,99 $CA - ESP/GR/ITA/PORT CONT : 12,9 € - MAR : 130 DH - TOM : 1800 XPF - TUN : 21,9 TND

L 16553 - 43 H - F: 11,90 € - RD

TMR

VOYAGES D'ÉMOTIONS

50

LE TOUR DU MONDE

8 au 28 février 2026

TMR FÊTE SON 50ème TOUR DU MONDE

PARTICIPEZ À L'ÉVÉNEMENT : OFFREZ-VOUS LE VOYAGE DE VOTRE VIE !

C'est historique ! TMR, expert incontesté du Tour du Monde, vous donne rendez-vous du 8 au 28 février 2026, pour son 50ème et ultime volet. Depuis près de 40 ans et 49 éditions (dont 9 en Concorde), TMR vous invite à vivre le summum du voyage. Chaque édition est légendaire, chaque itinéraire un poème et chaque escale un trésor. Cette 50ème sera plus riche, plus émouvante et plus festive que jamais ! Un anniversaire inoubliable, à bord d'un avion privé doté d'une Première Classe.

LE 50ÈME TOUR DU MONDE
AU SUMMUM DU VOYAGE
du 8 au 28 février 2026

- RIO DE JANEIRO - BRÉSIL
- IGUAÇU - BRÉSIL/ARGENTINE
- ÎLE DE PÂQUES - CHILI
- PAPEETE - TAHITI
- SYDNEY - AUSTRALIE
- ANGKOR - CAMBODGE
- BAIE D'HALONG - VIETNAM
- HANOÏ - VIETNAM
- SAMARCANDE - OUZBÉKISTAN

Bienvenue à bord de votre *Jet privé ! TMR* vous l'a entièrement réservé auprès d'une excellente compagnie européenne, avec laquelle, nous avons réalisé, en confiance, 15 *Tours du Monde*. En 2026, nous aurons l'immense fierté de célébrer la 50ème édition du plus mythique des voyages. Ne manquez pas cet anniversaire qui marquera les esprits : l'aventure sera encore plus exceptionnelle ! Découvrez tout notre *Art du Voyage*, une équipe aux petits soins (passage facilité aux aéroports, port des bagages...), des palaces *5 étoiles* et des destinations mythiques... Rio de Janeiro, ses vastes plages et le *Christ Rédempteur ;* les plus belles chutes d'eau du monde, à Iguaçu ; *l'Île de Pâques* ; *Tahiti* ; Sydney ; les *Temples d'Angkor ;* une croisière sur la *Baie d'Halong ;* Hanoï ; Samarcande, pour un final inspiré des *Mille et Une Nuits*... 9 mondes en un seul voyage, tout-compris et 100 % francophone. *TMR* vous offre bien la meilleure garantie de réussir votre *Tour du Monde*, et vous invite à réaliser **le *Voyage de votre Vie*... ne manquez surtout pas cette 50ème édition !**

Album, informations gratuites et sans engagement au...

04.91.77.88.99

www.tmrfrance.com
contact@tmrfrance.com

©***TMR***, *depuis 1987* - 349 avenue du Prado - 13417 Marseille cedex 08. Immatriculation et garantie Atout France IM013100087. *Document non contractuel. Photos : DR., EuroAtlantic, InterContinental.* VAR250620

SOMMAIRE

La liberté guide leurs pas

De Marco Polo, le premier vrai écrivain-voyageur, à Sylvain Tesson, fuyant les oppressions de la modernité, en passant par Alexandra David-Néel, notre plus grande aventurière, mais aussi Cendrars ou Malraux...

Vallée de Dana, à côté de Petra, en Jordanie.

Terres d'aventures

De Pierre Loti, l'écrivain-marin, ou l'inverse, à Erik Orsenna, l'académicien globe-trotteur, en passant par Joseph Kessel l'indomptable, Henry de Monfreid ou Ella Maillard, les indomptés...

L'Ódáðahraun ("désert de lave des criminels"), le plus grand désert froid d'Islande.

Grande évasion et magie du verbe
par Arnaud Folch 6

"Voyager, c'est vivre !"
par Arnaud Folch 8

Sylvain Tesson, le dernier romantique
par Olivier Maulin 16

La Perse, par Marco Polo 24

Constantinople, par Lamartine 26

Alain Malraux : "Mon père, hanté par l'aventure"
propos recueillis par Sabine Dusch 28

Hermann Melville, l'écrivain-marin
par Yves Kerhuon 32

Alexandra David-Néel, "née exploratrice"
par Alexandre Nantas 34

Le Tibet, par Alexandra David-Néel 37

Cendrars, le poète baroudeur
par François Guilloux 38

Morand, la nostalgie d'un monde perdu
par Laurent Dandrieu 40

Herzog, l'écrivain du toit du monde
par Olivier Annichini 42

Joseph Kessel, le lion rugissant
par Pierre Lemoine 46

Mermoz dans les Andes, par Kessel 50

Erik Orsenna, l'académicien globe-trotter
par Marie de Greef-Madelin 52

Le Kirghizistan, par Ella Maillard 56

Jean de Léry et les "bons cannibales"
par Olivier Maulin 58

Patrice Franceschi : "L'esprit d'aventure existe toujours !"
propos recueillis par Mickael Fonton 61

Cook, le découvreur
par Alfred Lévy 62

Pierre Loti, l'appel du grand large
par Pierre Bluche 64

L'Islande, par Loti 67

Henry de Monfreid, le maître de l'épopée
par Alexandre Nantas 68

L' Érythrée, par Monfreid 71

Fournier-Aubry, dit "Don Fernando"
par Alexandre Nantas 72

CE NUMÉRO COMPORTE UN ENCART ABONNEMENT OFFRES HORS-SÉRIE "VALEURS ACTUELLES" BROCHÉ ENTRE LES PAGES 66 ET 67 ET TROIS ENCARTS JETÉS : CHÉQUIER AVEC ENVELOPPE T RETOUR SELECT PRESSE ; CATALOGUE PRINTEMPS ÉTÉ VALEURS 2025.

Le monde leur appartient

De Jack London, aimanté par le Grand Nord, à Jean Raspail, gardien des civilisations perdues, et Nicolas Bouvier, en passant par les frères Tharaud et Henri Béraud, si injustement oubliés...

Ayers Rock (Australie), la montagne sacrée des Aborigènes.

Jean Raspail, veilleur d'un monde disparu
par Alexandre Nantas 76

La Patagonie, par Raspail 80

Albert Londres, la plume dans la plaie
par Olivier Annichini 82

Cayenne, par Londres 85

Athènes, par Chateaubriand 86

Jean et Jérôme Tharaud, les "jumeaux" de l'exploration
par Sabine Dusch 88

Le Mont Athos, par les Tharaud 92

Jack London, l'appel du grand Nord
par Georges Langlois 94

Moscou, par Henri Béraud 96

Nicolas Bouvier, la route de la solitude
par Olivier Maulin 98

Bruce Chatwin, l'errant volontaire
par Arnaud Folch 102

Des pays et des hommes

D'Hemingway, happé, partout, par l'aventure, à Nicolas Vanier, l'homme des grandes traversées sibériennes, en passant par Mac Orlan, le méconnu Patrick Leig-Fermor et Jacques Lacarrière, l'amoureux fou de la Grèce...

Nicolas Vanier sur le lac Baïkal, en Sibérie.

Ernest Hemingway, jusqu'au bout de la vie
par Arnaud Folch 106

Paris, par Hemingway 110

Jean Cocteau, sur les pas de Phileas Fogg
par Frédéric Paya 112

Nicolas Vanier, l'homme de glace
par Pauline Bonhomme 116

Conrad, le romancier de la mer
par Olivier Maulin 120

Mac Orlan, "l'aventurier passif"
par Eric Letty 122

Patrick Leigh Fermor, l'Europe buissonnière
par Alfred Lévy 124

Woodman, de la City à marchand de tapis
par Vladimir de Gméline 127

Jacques Lacarrière, la passion de la Grèce
par Alfred Lévy 128

Bibliographie 130

Le phare de Hafnarnes, situé sur la côte méridionale du Fáskrúðsfjörður dans la région d'Austurland (Islande).

ROMAIN ROUGER

Grande évasion et magie du verbe

Partir, vraiment : nous en avons rêvé, eux l'ont fait ! Les écrivains-voyageurs incarnent la survivance de nos rêves d'enfants et de notre soif d'absolu. Mais aussi, à l'ère du "buzz" et du "zapping", la permanence de la littérature.

par Arnaud Folch

Qui d'entre nous n'en a pas rêvé ? Partir, vraiment, couper les ponts, larguer les amarres. Au moins pour un temps. Fuir, mais non de manière négative — surtout pas, car cela serait faire preuve de lâcheté ! — cette vaine agitation, cette cacophonie, cette promiscuité imposée, cette forme de médiocrité et de vulgarité ambiantes, que l'on retrouve dans cette ère des réseaux sociaux-rois, du rap, des tags, du buzz, du zapping et de la perte de sens.

Cette tentation, qui ne l'a pas eu, un matin, coincé dans les embouteillages en écoutant sa radio débiter en boucle notre effondrement moral auquel on ne parvient pas encore entièrement — mais pour combien de temps ? — à se résigner, ou en prenant le métro, ceinturé d'esclaves volontaires de leurs téléphones portables, hypnotisés par le mouvement frénétique de si ineptes, et souvent si laides, images ? Ou même en vacances, loin de chez soi, mais toujours compressé, sur les routes ou sur la plage, par la même cohue, cette fois en short, et la même frénésie de surconsommation jetable ?

Cet appel du large que nous avons tous, ou presque, ressenti, mais sans oser franchir le pas, eux l'ont fait : les écrivains-voyageurs, auxquels nous consacrons ce hors-série au parfum de grande évasion.

Si nous avons fait ce choix, c'est, bien sûr, parce qu'ils nous transportent, même par procuration, et nous font du bien. Car leur fuite, on l'a dit, n'est pas, ou pas seulement, une fuite dans le sens premier du terme, une fuite de renoncement, telle que définie par le Larousse, *« fait de chercher à se soustraire »*, elle est une quête : de temps, d'espace, de curiosité, d'authentique, de silence, de ressourcement…

Mais c'est aussi, car l'espoir ne peut disparaître, même en ces temps sinistres, parce que ces écrivains-voyageurs constituent des motifs d'espérance. Oui, d'espérance. Les ventes phénoménales, aujourd'hui, des livres de Sylvain Tesson ou d'Erik Orsenna, comme la permanence, dans notre mémoire collective, et sur les rayons de nos bibliothèques, des ouvrages d'Hemingway, London ou Kessel, sans cesse réédités, le démontrent : notre civilisation fatiguée n'a pas encore (complètement) détruit nos rêves d'enfants. Tout au fond de nous, parfois très enfoui, subsiste toujours ce frisson de la découverte et de l'aventure, qui ne sont autres qu'une soif d'absolu. Dès lors, tout est encore possible !

Motif d'espérance, ils le sont, enfin, parce que leur lecture jamais tarie en fait également la démonstration : l'écrit, la plume comme on disait autrefois, les livres, la littérature, ne sont pas irrémédiablement condamnés. Car ces hommes et ces femmes, on finirait presque par l'oublier, sont pour la plupart d'abord des écrivains, et pour certains des poètes (Chateaubriand, Lamartine…). Il y a le fond, mais aussi la forme. Chacun son style, mais toujours du style. Leurs récits où la langue se met au service de la description et du ressenti, ne sont pas des "postes" sur Internet, mais des ouvrages parfois volumineux et presque toujours exigeants. Et pourtant ils continuent à être lus !

Tout au fond de nous subsiste ce frisson de l'aventure qui n'est autre qu'une soif d'absolu. Dès lors, tout est encore possible !

Voilà pourquoi, cet été, afin de les célébrer, et de vous accompagner, nous avons choisi, en plus de vous présenter leurs portraits, de consacrer près du tiers de ce hors-série à une sélection de certains de leurs plus beaux textes, sous la forme de longs verbatims tirés de leurs plus beaux livres. Grande évasion, magie du verbe.

Bon voyage ! ●

Photos de couverture : JOËL SAGET/AFP - THOMAS GOISQUE

COMMANDEZ NOS HORS-SÉRIES EN VERSION PAPIER OU DIGITALE SUR

boutique.valeursactuelles.com

N°39

Chaque trimestre, 132 pages d'enquêtes et de documents consacrés à un seul dossier : histoire, culture, faits de société…

N°8 N°11 N°24

DÉJÀ PARUS :

VA Collection :

1. Les mystères de Marie **10,90 €**
2. Hommage Delon, Belmondo, épopée française **11,90 €**
3. C'était Le Pen 1928-2025 **5,90 €**
4. Léon XIV. Un pape pour l'unité **5,90 €**

VA hors-série :

N°1 Les secrets de la Bible **7,90 €**
N°2 Les secrets du Vatican **7,90 €**
N°4 Les secrets de Versailles **7,90 €**
N°5 Les secrets de la Terre Sainte **7,90 €**
N°6 Les secrets de la Police **9,90 €**
N°7 La France mystérieuse **9,90 €**
N°8 Les secrets des océans **9,90 €**
N°9 Les maîtres de l'art sacré **9,90 €**
N°10 Les secrets de l'Elysées **9,90 €**
N°11 Les secrets des îles **9,90 €**
N°12 Les secrets de la Russie **9,90 €**
N°13 Les mystères de Noël **7,90 €**
N°15 De Gaulle-Pétain, histoires secrètes **9,90 €**
N°16 Nos ancêtres les Français **9,90 €**
N°17 Nos soldats ces héros **9,90 €**
N°18 Le roman noir de la Révolution **9,90 €**
N°19 La France d'Audiard **9,90 €**
N°20 La disparition de Jacques Chirac **7,90 €**
N°21 Algérie française, les vérités interdites **10,90 €**
N°23 Les dossiers noirs du communisme **10,90 €**
N°24 La langue française **10,90 €**
N°25 Le goût de la France **10,90 €**
N°26 Le roman vrai de la France **10,90 €**
N°27 La légende du Tour **10,90 €**
N°28 Les écrivains maudits **10,90 €**
N°29 Chrétiens d'Orient et d'ailleurs **10,90 €**
N°30 Guerre d'Algérie les derniers secrets **10,90 €**
N°31 Russie-Ukraine l'histoire tragique sous nos yeux **10,90 €**
N°32 Ressusciter le patrimoine français **10,90 €**
N°33 Les Moines, il était une foi **10,90 €**
N°34 L'histoire interdite, vol. 1 **10,90 €**
N°35 L'Âge d'or du rire français **10,90 €**
N°36 Les derniers secrets des dictateurs **11,90 €**
N°37 La fabuleuse épopée de Notre-Dame et de nos cathédrales **11,90 €**
N°38 L'Histoire interdite vol.2 **11,90 €**
N°39 Quand la France régnait sur le monde **11,90 €**
N°40 Les Anars de Droite **11,90 €**
N°41 Les Miracles secrets et mystères **11,90 €**
N°42 Secrets d'État **11,90 €**

Hors-série *Valeurs actuelles*
VERSION PAPIER

Visuels non contractuels. Dans la limite des stocks disponibles.

“Voyager, c’est vivre!”

Avant même le choix de sa destination, et des plus beaux récits qui pourront en être faits, c’est le choix de partir qui déjà contribue à s’enrichir. Disparaître pour mieux se connaître. Cette philosophie de vie dressant le constat que ce n’est pas l’homme qui voyage mais le voyage qui fait l’homme n’a cessé d’être célébrée par certains de nos plus grands auteurs. Abécédaire.

Amante

Lorsqu’elle s’enfuit, la route est la seule amante qui vaille la peine d’être suivie.
Sylvain Tesson

Âmes

Nous voyageons pour chercher d’autres états, d’autres vies, d’autres âmes. *Anais Nin*

Apprendre

Il faut voyager pour apprendre.
Mark Twain

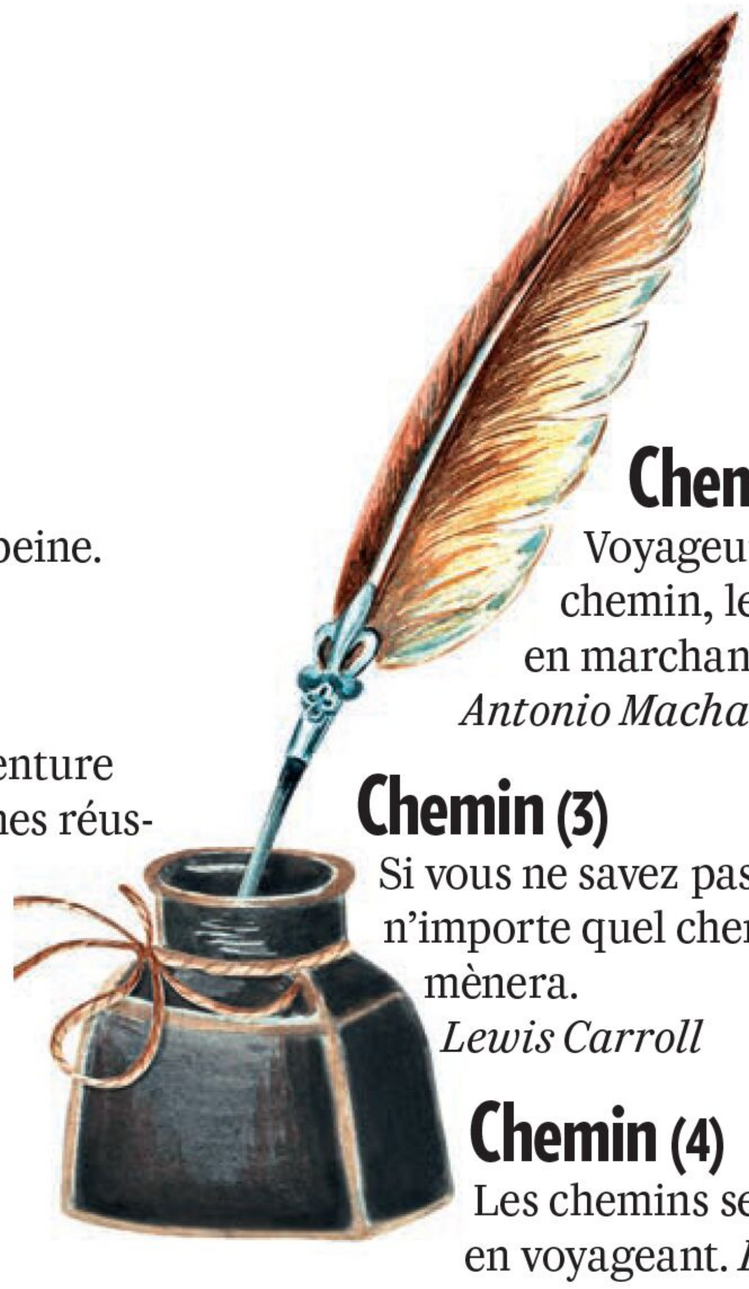
Autre

Celui qui voyage sans rencontrer l’autre ne voyage pas, il se déplace.
Alexandra David-Néel

Autres

Le voyage c’est aller de soi à soi en passant par les autres.
Proverbe Touareg

LES ÉCRIVAINS VOYAGEURS



Navigation dans l'océan Indien, vers 1410.

Aventure
L'aventure en vaut la peine. *Aristote*

Aventure (2)
Ce n'est que dans l'aventure que certaines personnes réussissent à se connaître, à se retrouver. *André Gide*

Aventure (3)
Si vous pensez que l'aventure est dangereuse, je vous propose d'essayer la routine… Elle est mortelle ! *Paulo Coelho*

Bonheur
Le bonheur n'est pas une destination à atteindre : c'est une manière de voyager. *Roy M. Goodman*

Boussole
Vivez votre vie avec une boussole, pas une horloge. *Stephen Covey*

Chemin
Tu ne peux pas voyager sur un chemin sans être toi-même le chemin. *Bouddha*

Chemin (2)
Voyageur, il n'y a pas de chemin, le chemin se fait en marchant *Antonio Machado*

Chemin (3)
Si vous ne savez pas où vous allez, n'importe quel chemin vous y mènera. *Lewis Carroll*

Chemin (4)
Les chemins se construisent en voyageant. *Franz Kafka*

Cœur
Les pieds te porteront là où est ton cœur. *Proverbe zoulou (Afrique du Sud)*

Complet
Il n'y a d'homme plus complet que celui qui a beaucoup voyagé, qui a changé vingt fois la forme de sa pensée et de sa vie. *Alphonse de Lamartine*

Compréhension
Avec l'âge, vient la sagesse. Avec le voyage vient la compréhension. *Sandra Lake*

Nerval : "En voyage on se couche dans l'herbe et l'on s'écoute vivre…"

En voyage, on s'arrête, on descend de voiture ;
Puis entre deux maisons on passe à l'aventure,
Des chevaux, de la route et des fouets étourdis
L'œil fatigué de voir et le corps engourdi.
Et voici tout à coup, silencieuse et verte,
Une vallée humide et de lilas couverte,
Un ruisseau qui murmure entre les peupliers,
Et la route et le bruit sont bien vite oubliés !
On se couche dans l'herbe et l'on s'écoute vivre,
De l'odeur du foin vert à loisir on s'enivre,
En sans penser à rien on regarde les cieux…

Continent
En voyageant à la découverte de Pays, tu vas trouver le continent à l'intérieur de toi. *Proverbe indien*

Courant
Dans vingt ans, tu seras plus déçu par les choses que tu n'as pas faites plutôt que par celles que tu as faites. Alors jette-toi à l'eau. Quitte ta zone de confort. Navigue sur les courants qui te portent. Explore. Rêve. Découvre. *Mark Twain*

80

C'est le nombre total d'ouvrages publiés par Joseph Kessel (1898-1979), pour la plupart des récits de voyages et reportages, des "Steppes rouges" (1922) à "Reportages dans Détective" (Arthaud, 2022, édité après sa mort).

Croire
On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait ou vous défait. *Nicolas Bouvier*

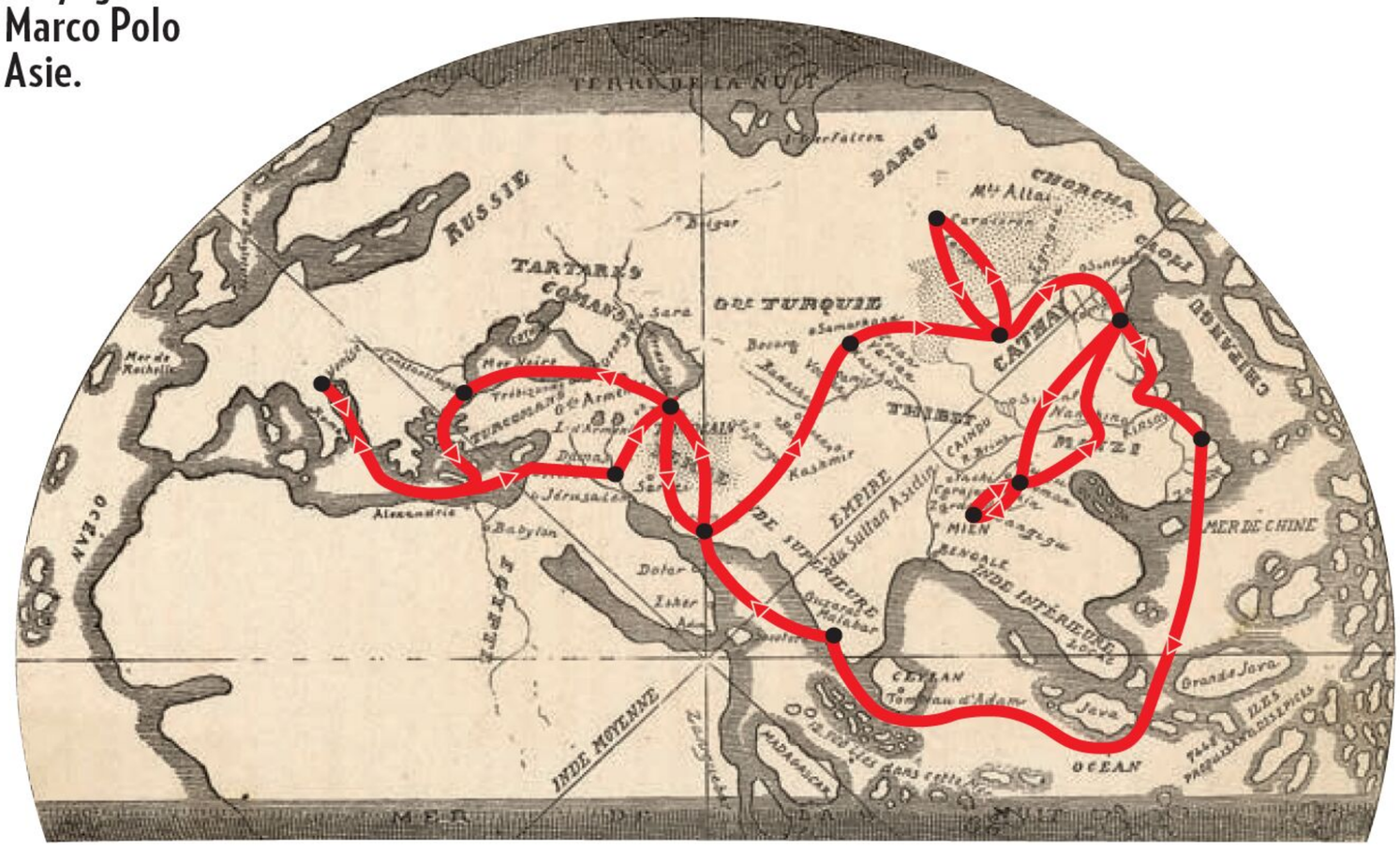
Demain
Le voyage ce n'est pas arriver, c'est partir. C'est l'imprévu de la prochaine escale, c'est le désir jamais comblé de connaître sans cesse autre chose, c'est demain, éternellement demain. *Roland Dorgelès*

Destination
Un bon voyageur n'a ni plans établis ni destination. *Lao Tseu*

Diriger
Les gens ne dirigent pas les voyages, ce sont les voyages qui dirigent les gens. *John Steinbeck*

OKSANA PALAMARCHUK/ALAMY STOCK PHOTO - AKG-IMAGES/INTERFOTO/TV-YESTERDAY - SEBA/SIPA - BRIDGEMAN IMAGES

Les voyages de Marco Polo en Asie.



24

C'est le nombre d'années qu'a passé Marco Polo (1254-1324) à voyager, de 1271 à 1295. Ultime exploration : la Perse, à partir de 1291.

Empreintes

N'emportez que des souvenirs, ne laissez que des empreintes.
Chef Seattle

Esprit

Un esprit étiré par un voyage ne pourra jamais revenir à ses anciennes dimensions.
Mark Twain

Esprit (2)

Le voyage n'élargit pas seulement l'esprit, mais lui donne de la forme.
Bruce Chatwin

Essentiel

Le voyage est un retour vers l'essentiel.
Proverbe tibétain

Essentiel (2)

S'éloigner de tout rapproche de l'essentiel.
Loïck Peyron

Exploration

Courir le monde de toutes les façons possibles, ce n'est pas seulement la découverte des autres, c'est d'abord l'exploration de soi-même.
Xavier Maniguet

Gagner

S'en aller, c'est gagner son procès contre l'habitude. *Paul Morand*

Grimper

Parce qu'au bout du compte, tu ne te souviendras pas du temps passé au bureau ou à tondre la pelouse. Va grimper cette foutue montagne.
Jack Kerouac

Hommes

Tout bien considéré, il y a deux sortes d'hommes dans le monde : ceux qui restent chez eux, et les autres.
Rudyard Kipling

Humilité

Le voyage est un bain d'humilité : tu te rends compte à quel point le lieu que tu occupes dans le monde est petit. *Gustave Flaubert*

Idées

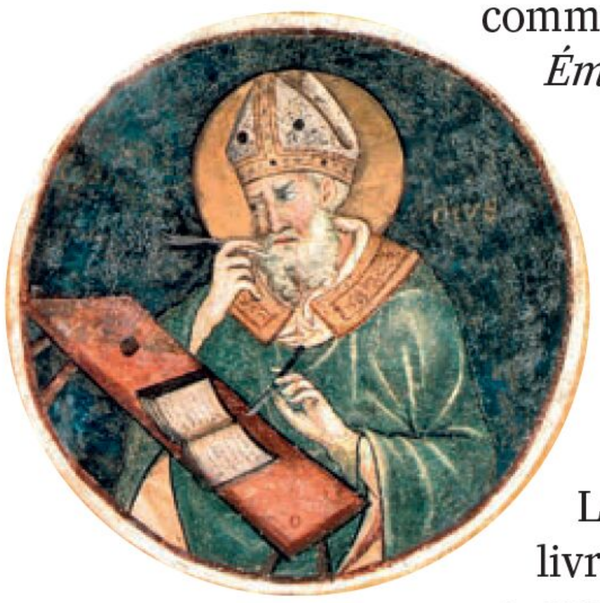
On voyage pour changer, non de lieu, mais d'idées. *Hippolyte Taine*

Immense

Marcher dans la nature, c'est comme se trouver dans une immense bibliothèque où chaque livre ne contiendrait que des phrases essentielles.
Christian Bobin

Intelligence

Rien ne développe l'intelligence comme les voyages.
Émile Zola



Jeunesse

Les voyages forment la jeunesse.
Montaigne

Livre

Le monde est un livre et ceux qui ne voyagent pas n'en lisent qu'une page. *Saint Augustin*

Loin

On ne va jamais aussi loin que lorsqu'on ne sait pas où l'on va.
Christophe Colomb

Loin (2)

Plus je vais loin, plus je me rapproche de moi-même.
Andrew McCarthy

Longue

Il n'y a rien qu'une bonne longue marche ne puisse aider à résoudre.
Mark Ruffalo

Lune

Je ne suis pas la même après avoir vu la lune briller de l'autre côté du monde. *Mary Anne Radmacher*

Marche

Si tu n'arrives pas à penser, marche ; si tu penses trop, marche ; si tu penses mal, marche encore. *Jean Giono*

“Il est temps ! levons l’ancre !”

Clôturant “Les Fleurs du mal” (1857), “Le Voyage”, de Charles Baudelaire, n’apparaît que dans l’édition de 1861. Le poème scande en huit sections les étapes d’un voyage initiatique du berceau à la tombe, de l’émerveillement à l’“amer savoir”, jusqu’au saut résolu “au fond de l’Inconnu”. Extraits.

Par Charles Baudelaire

Pour l’enfant, amoureux de cartes et d’estampes,
L’univers est égal à son vaste appétit.
Ah ! que le monde est grand à la clarté des lampes !
Aux yeux du souvenir que le monde est petit !

Un matin nous partons, le cerveau plein de flamme,
Le cœur gros de rancune et de désirs amers,
Et nous allons, suivant le rythme de la lame,
Berçant notre infini sur le fini des mers (…)

Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent
Pour partir ; cœurs légers, semblables aux ballons,
De leur fatalité jamais ils ne s’écartent,
Et, sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons ! (…)

Étonnants voyageurs ! quelles nobles histoires
Nous lisons dans vos yeux profonds comme les mers !
Montrez-nous les écrins de vos riches mémoires,
Ces bijoux merveilleux, faits d’astres et d’éthers.
Nous voulons voyager sans vapeur et sans voile !
Faites, pour égayer l’ennui de nos prisons,
Passer sur nos esprits, tendus comme une toile,
Vos souvenirs avec leurs cadres d’horizons.

Dites, qu’avez-vous vu ?
« Nous avons vu des astres
Et des flots ; nous avons vu
des sables aussi ;
Et, malgré bien des chocs
et d’imprévus désastres,
Nous nous sommes souvent
ennuyés, comme ici.

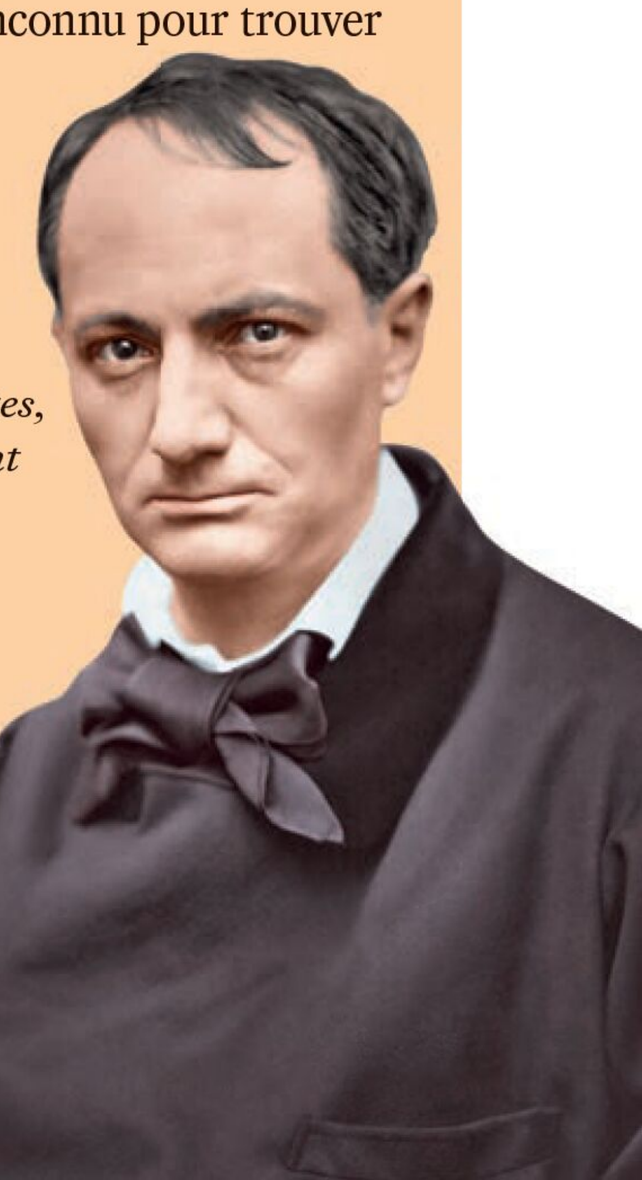
La gloire du soleil sur la mer violette,
La gloire des cités dans le soleil couchant,
Allumaient dans nos cœurs
une ardeur inquiète
De plonger dans un ciel au reflet alléchant. (…)

Nous avons salué des idoles à trompe ;
Des trônes constellés de joyaux lumineux ;
Des palais ouvragés dont la féerique pompe
Serait pour vos banquiers un rêve ruineux ;
Des costumes qui sont pour les yeux une ivresse ;
Des femmes dont les dents et les ongles sont teints,
Et des jongleurs savants que le serpent caresse. » (…)

Ô Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l’ancre !
Ce pays nous ennuie, ô Mort !
Appareillons !
Si le ciel et la mer sont noirs comme de l’encre,
Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons !

Verse-nous ton poison pour qu’il nous réconforte !
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu’importe ?
Au fond de l’Inconnu pour trouver du nouveau !

Les Fleurs du mal
de Charles Baudelaire
Œuvres complètes, Bouquins Laffont (2011)



AKG-IMAGES - ZOONAR GMBH/ALAMY STOCK PHOTO - AKG-IMAGES/CAMERAPHOTO - CHRISTOPHE LAUNAY/DPPI/PHOTO12/ALAMY - MARY EVANS/BRIDGEMAN IMAGES - INFOGRAPHIE CHRISTIAN CIBRELUS-ERAMBERT

Tribu africaine au XVIII[e] siècle. À droite, Nicolas Vanier. Page de droite, en bas, Alexandra David-Néel.

Moment
Le plus beau moment de la vie humaine est un départ vers des terres inconnues. *Sir Richard Burton*

Mouvement
Notre nature est dans le mouvement ; le repos entier est la mort. *Blaise Pascal*

Naître
Voyager c'est naître et mourir à chaque instant. *Victor Hugo*

Nouveaux
Seul celui qui erre trouve de nouveaux chemins.
Proverbe norvégien

Océans
L'homme ne peut découvrir de nouveaux océans sans avoir le courage de perdre de vue le rivage.
André Gide

Pas
Un voyage de mille lieux commence toujours par un pas. *Lao Tseu*

Pensées
La marche pousse les pensées en avant.
Ralph Waldo Emerson

Personne
Qui revient d'un voyage n'est jamais la même personne qui est parti.e
Proverbe chinois

Pieds
On ne voit bien qu'avec les pieds.
Proverbe africain

Préjugés
Le voyage est fatal aux préjugés, à l'intolérance et à l'étroitesse d'esprit.
Mark Twain

Prière
Marcher dans la nature, c'est comme se rendre à l'église. Chaque pas est une prière.
Gary Snyder

Primitif
Marcher, c'est retrouver son instinct primitif, sa place et sa vraie position, son équilibre mental et physique.
Jacques Lanzmann

Raison
À ceux qui me demandent la raison de mes voyages, en général, moi je réponds que je sais bien ce que je fuis, mais pas ce que je cherche.
Montaigne

Rêve
Le voyage est une espèce de porte par où l'on sort de la réalité comme pour pénétrer dans une réalité inexplorée qui semble un rêve.
Guy de Maupassant

Roi
Le marcheur est un roi.
Un roi qui souffre d'être
à contrecourant mais qui a choisi,
pour aller mieux, les grands espaces
plutôt que le divan des rebouteux.
Bernard Ollivier

Neruda : "Il meurt lentement celui qui ne voyage pas..."

Il meurt lentement
Celui qui ne voyage pas,
Celui qui ne lit pas,
Celui qui n'écoute pas de musique,
Celui qui ne sait pas trouver
Grâce à ses yeux (...).
Il meurt lentement celui qui devient
esclave de ses habitudes
Refaisant tous les jours les mêmes
chemins

ELLES RIJSDIJK/ALAMY STOCK PHOTO - DR - PUBLIC DOMAIN SOURCED/ACCESS RIGHTS FROM HISTORIC ILLUSTRATIONS/ALAMY STOCK PHOTO

Route
Le vrai domicile de l'homme n'est pas une maison mais la route, et la vie elle-même est un voyage à faire à pied. *Bruce Chatwin*

Route (2)
L'unique moyen de savoir jusqu'où l'on peut aller, c'est de se mettre en route et de marcher. *Henri Bergson*

Sacs
Voyage avec deux sacs, l'un pour donner, l'autre pour recevoir. *Goethe*

S'échapper
Voyager, c'est fuir le démon familier, distancer son ombre, s'échapper à son double. *Paul Morand*

Sentiers
Délaisse les grandes routes, prends les sentiers. *Pythagore*

Sentiers (2)
Dans vingt ans vous serez plus déçus par les choses que vous n'avez pas faites que par celles que vous avez faites. Alors sortez des sentiers battus. Mettez les voiles. Explorez. Rêvez. Découvrez ! *Mark Twain*

Sens
Voyager, c'est donner un sens à sa vie, voyager, c'est donner de la vie à ses sens. *Alexandre Poussin*

Supprime
Le voyage ne supprime pas le mal, mais détourne de ce qui nous fait souffrir. *Montaigne*

Temps
L'homme le plus riche est celui qui possède le temps de marcher. *Proverbe arabe*

Temps (2)
La marche ne consiste pas à gagner du temps, mais à le perdre avec élégance. *David Le Breton*

Trace
N'allez pas là où le chemin vous mène, allez là où il n'y a pas de chemin, et laissez une trace. *Ralph Waldo Emerson*

Tout
Ne te presse pas en marchant, car où tu vas importe peu, comment tu y arrives est tout. *Proverbe tibétain*

Véritable
Le véritable voyageur ne sait pas où il va. *Paul Auster*

Vie
Marcher est une manière de ralentir le temps et de goûter la vie. *Frédéric Gros*

Vigueur
Les voyages ne fouettent pas seulement le sang comme un sport hygiénique ; ils fouettent l'esprit et lui communiquent de la vigueur. *Alexandra David-Néel*

Visite
Une fois par an, visitez un lieu où vous n'êtes jamais allé auparavant. *Dalai Lama*

Vivre
Voyager, c'est vivre. *Gustave Nadaud*

Voir
Mieux vaut voir quelque chose une fois que d'en entendre parler mille fois. *Proverbe Touareg*

Voir (2)
Une destination n'est jamais un lieu, mais une nouvelle façon de voir les choses. *Henry Miller*

Yeux
Le véritable voyage de découverte ne consiste pas à chercher de nouveaux paysages, mais à avoir de nouveaux yeux. *Marcel Proust*

Yeux (2)
Voir le monde de ses yeux est mille fois mieux que n'importe quel rêve. *Ray Bradbury*

MARY EVANS/SIPA - ROMAIN ROUGER - AKG-IMAGES

Garcia-Marquez : "Voyager, c'est s'habiller de folie..."

Voyager, c'est partir de chez soi
C'est quitter ses amis
C'est essayer de voler
Voler vers d'autres horizons
Parcourir les routes
Voyager c'est s'habiller de folie
C'est dire "je m'en fiche"
C'est vouloir rentrer
Rentrer en savourant les petites choses
Déguster un verre...
C'est désirer recommencer

ROMAIN ROUGER

La liberté guide leurs pas

De Marco Polo, le premier vrai écrivain-voyageur,
à Sylvain Tesson, fuyant les oppressions de la modernité,
en passant par Alexandra David-Néel, notre plus grande aventurière,
mais aussi Cendrars ou Malraux...

Vallée de Dana, à côté de Petra, en Jordanie.

Sylvain Tesson, le dernier romantiq

Le plus célèbre de nos écrivains-voyageurs explore depuis trente ans des lieux où il peut échapper au monde, bâtissant une œuvre qui gagne progressivement en profondeur ce qu'elle perd en frénésie.

Par Olivier Maulin

Il y a cette photo magnifique, que nous publions en couverture, où il est juché sur une grosse branche dans la forêt, chapeau vissé sur la tête et sac au dos, en train de jouer de la flûte : le *wanderer* dans toute sa splendeur ! Sylvain Tesson est notre dernier romantique. Depuis trente ans, il court le monde dans ses replis les plus secrets, fuyant ce qu'est devenue l'humanité, et se fuyant lui-même, pardi : quand il s'arrête, il dessine des pendus toute la journée.

THOMAS GOISQUE

LA LIBERTÉ GUIDE LEURS PAS

Géographe de formation, le jeune Sylvain a mis les voiles très tôt. *« À seize ans, on m'a offert une bicyclette, on ne m'a jamais revu »*, disait Morand *(lire pages 40)*. Tesson a 19 ans quand avec la sienne il traverse l'Islande. On ne le reverra plus lui non plus.

L'année suivante il fait le tour du monde avec un camarade de lycée, Alexandre Poussin, à bicyclette toujours (*On a roulé sur la terre*, Pocket, 2008). Avec le même, il traverse quelques années plus tard l'Himalaya à pied, 5 000 km en cinq mois (*La Marche dans le ciel*, Pocket, 2006). En 1999, le voilà qui galope sur 3 000 km dans les steppes d'Asie centrale avec la photographe Priscilla Telmon (*La Chevauchée des steppes*, Pocket, 2013).

Quatre ans plus tard, il se lance sur les traces de Slavomir Rawicz, un officier polonais condamné à 20 ans de travaux forcés dans un goulag de Sibérie et qui, en 1941, s'évadait avec six camarades et cinglait vers le sud à travers la taïga, les steppes mongoles, le désert de Gobi et la chaine himalayenne : 6 000 km que Tesson effectue de mai à décembre, *À marche forcée (Phébus, 2002)*, selon le titre du récit que Rawicz donnait en 1956 de son incroyable périple.

"Partir pour refroidir les chaudières intérieures"

On le retrouve ensuite juché sur un side-car de marque Oural (lui préfère parler de *« motocyclette à panier adjacent »*), effectuant, de Moscou aux Invalides, le trajet pathétique de la retraite de Russie. Un voyage drapeau au vent (*« Garde impériale. L'Empereur des Français au Ier régiment de chevau-légers lanciers »*) relaté dans le magnifique *Berezina*.

Tesson vit à cent à l'heure, ne se repose jamais. Il y a en lui une énergie qui déborde, un volcan toujours au bord de l'explosion. *« Quand mon corps me martèle jusqu'à l'obsession ce mantra de l'angoisse* — "Que faire ?" — *je lui réponds* "Partir !" *pour le calmer. Partir pour refroidir les chaudières intérieures »*. Il contraint alors ce corps au rendement, repousse les limites de la résistance, abat les kilomètres avec rage et ne connaît de satisfaction plus intense que la *« contemplation du centimètre parcouru sur la carte au terme de l'étape »* et la préparation du bivouac où il s'effondrera ivre de fatigue.

Mais le risque est de devenir frénétique, *« enchainé à l'obsession du mouvement, drogué d'espace »*, comme il l'écrit lui-même. Il comprend qu'il faut réinventer le voyage. En 2008, ses pas le portent par hasard sur les bords du lac Baïkal, en Sibérie. Il passe trois jours dans une cabane en bois d'un garde-chasse, ce qui lui donne l'idée de sa prochaine expédition qu'il effectuera entre février et juillet 2010 et dont il tirera l'un de ses plus beaux livres : *Dans les forêts de Sibérie*.

Six mois dans le froid, le silence et la solitude de cette cabane de 9 m² où il apprend la contemplation. Pour tenir dans ces conditions extrêmes, il faut cultiver l'unique vertu qui vaille : l'acceptation. Il faut également de la discipline et un bon stock de vodka.

Tesson qui vivait jusqu'ici chaque seconde comme si c'était la dernière passe des heures à regarder le lac, à s'émouvoir d'une mésange qui picore, à écouter la glace craquer. Il ressent le *« bonheur d'avoir dans son assiette le poisson qu'on a pêché, dans sa tasse l'eau qu'on a tirée et dans son poêle le bois*

"En Sibérie, quand le torrent disparaît sous la glace…"

Dans "Les Forêts de Sibérie" (2011), Sylvain Tesson raconte ses six mois en solitaire dans une cabane isolée au bord du lac Baïkal, rythmés notamment par l'observation de la nature, comme ici, soudain, à la fin d'un si long hiver.

L'après-midi, je monte à la cascade. La neige colle encore aux raquettes dans le sous-bois, et les pins nains entravent la marche plus que jamais. Il faut s'appuyer sur les pierres pour progresser. Les chiens font des progrès dans l'art rupicole. Sur le bord de l'entaille menant à la chute d'eau, le printemps prépare le sacre. Des forces fragiles percent. Les anémones de montagne, velues, tremblent au soleil. Les herbes ont poussé entre les névés. Une ligne de mes empreintes a tenu sur un pan de neige. Un ours l'a suivie avant de redescendre vers la rivière. Les fourmis ruissellent sur le flanc de leurs cités d'aiguilles. On croirait qu'elles se rendent à un culte solaire au pied d'une pyramide précolombienne (légèrement érodée). Le torrent s'est libéré et disparaît sous la glace au débouché de la vallée. La montagne fond. Les versants sont striés de coulées vives pressées comme des filles de se mêler au lac. Les bourgeons des aulnes ont crevé leurs écailles. Les bosquets d'azalées sont mouchetés de fleurs violettes. Les feuilles cireuses exhalent une odeur d'encaustique. La timidité de la nature prélude à son triomphe. Deux élans contradictoires fomentent la renaissance. Le jaillissement de ce qui était enfoui dans le sol et l'épanchement de ce qui était contenu dans les hauteurs.

Le lac Baïkal.

ANDREY NEKRASOV/ALAMY STOCK PHOTO

qu'on a fendu », pratique l'ascétisme de l'ermite, met en pratique la décroissance. En somme, il réalise son rêve d'anarchiste : être un manque-à-gagner pour le gouvernement. Ne rien lui donner, ne rien lui demander !

Ce n'est ni le froid sibérien, ni les camions des autoroutes biélorusses, ni le crapahutage sur les plateaux tibétains qui l'auront le plus gravement mordu. Le 20 août 2014, l'incorrigible vagabond escalade la façade d'une maison à Chamonix alors qu'il vient de remettre à son éditeur le texte de *Berezina*. Il dévisse, chute de dix mètres, passe huit jours dans le coma avec un traumatisme crânien et des fractures multiples. Il se réveille sans séquelle neurologique mais bien amoché quand même, l'ouïe droite perdue, le visage paralysé lui donnant l'air d'un officier prussien après une charge de cavalerie ratée.

« Si je m'en sors, je traverse la France à pied », se promet l'éclopé bandé, perfusé, opéré, clouté, abruti de médicaments et gavé de compote, sur son lit d'hôpital. Les médecins lèvent les yeux au ciel. Pour eux, les bêtises, c'est fini. Après l'Himalaya et le Tibet, c'est la face nord des centres de rééducation qui constituera désormais son horizon aventureux !

Lorsqu'il sort avec *« le sang d'un autre dans les veines, le crâne enfoncé, le ventre paralysé, les poumons cicatrisés, la colonne cloutée de vis et le visage difforme »*, Apocalypse Tesson va pourtant se montrer fidèle *« au serment de ses nuits de pitié »*. Il va se "rééduquer" comme le préconisent les blouses blanches, oui, mais sa rééducation à lui ne comporte qu'une seule et unique thérapie : prendre son chapeau, son bâton et son pipeau, et roulez jeunesse !

"Le temps nous menace, l'espace nous sauve."

Sylvain Tesson

"Le souvenir de la France piétonne"

Du Mercantour à la frontière italienne, jusqu'à la pointe du Cotentin, en passant par la Provence, les Cévennes, le Massif central, le Gâtinais et le bocage mayennais, l'écrivain va donc la traverser, cette France, non pas en longeant les autoroutes, on s'en doute, ni même en cheminant sur les sentiers de randonnées, ces *« voies balisées plantées de panonceaux où courent le sportif et l'élu local »*, mais en suivant les traverses oubliées, les sentiers ruraux négligés, les accès forestiers, les passages cachés par les haies, les pistes à ornières reliant les villages abandonnés sur lesquels ne circulent plus que les bêtes sauvages, et parfois un vieillard de la France d'avant. Ce sont ces fameux *« chemins noirs »*, ces sentiers buissonniers que Tesson déniche sur ses cartes d'état-major au 25 000e et qui dessinent *« le souvenir de la France piétonne, le réseau d'un pays anciennement paysan »*.

Ces chemins noirs deviennent aux yeux du marcheur bien plus que des chemins : un idéal philosophique, celui que Tesson poursuit de livre en livre avec une conscience de plus en plus aigüe. Il l'a cherché dans toutes ses cavalcades, ses marches forcées, dans sa cabane en Sibérie et dans les Alpes, à l'affût de la panthère ou au sommet des *stacks* : c'est le repli, la fuite, le refus de jouer le jeu.

Ces petits chemins perdus dessinent ainsi *« une cartographie mentale de l'esquive »* et offrent la possibilité de disparaître des écrans radars. C'est le moyen d'échapper au dispositif, de déjouer l'embrigadement pernicieux d'une modernité de plus en plus aliénante, notamment depuis l'apparition des *« nouvelles technologies »* qui ne sont pas de simples innovations destinées à simplifier la vie, nous dit-il, mais qui en deviennent bel et bien le substitut, et qui par conséquent ont le pouvoir inouï de remode-

“Au Tibet, la panthère, apparition religieuse…”

Dans “La Panthère des neiges” (2019), Sylvain Tesson relate sa traque au sommet, en compagnie du photographe animalier Vincent Munier, de cet animal mythique ne se laissant pas approcher. Récit de sa première rencontre.

Le deuxième soir de notre arrivée dans le canyon nous revenions vers le campement des Tibétains quand nous la croisâmes […] Elle reposait, couchée au pied d’un ressaut de rochers déjà sombres, dissimulée dans les buissons. Le ruisseau de la gorge serpentait cent mètres plus bas.
On serait passé à un pas sans la voir. Ce fut une apparition religieuse. Aujourd’hui, le souvenir de cette vision revêt en moi un caractère sacré. Elle levait la tête, humait l’air. Elle portait l’héraldique du paysage tibétain. Son pelage, marqueterie d’or et de bronze, appartenait au jour, à la nuit, au ciel et à la terre. Elle avait pris les crêtes, les névés, les ombres de la gorge et le cristal du ciel, l’automne des versants et la neige éternelle, les épines des pentes et les buissons d’armoise, le secret des orages et des nuées d’argent, l’or des steppes et le linceul des glaces, l’agonie des mouflons et le sang des chamois. Elle vivait sous la toison du monde ; elle était habillée de représentations. La panthère, esprit des neiges, s’était vêtue avec la Terre.

ler la psyché humaine et de modifier notre présence sur cette Terre. Pour Tesson, la santé des prunes est un enjeu plus important que le haut débit !

Dans les territoires oubliés qu’il traverse, ceux que les rapports d’experts qualifient d’*« hyper-ruraux »* comme on parle d’une malédiction, ce nomade invétéré en vient à louer la ruralité et la sédentarité, qu’il voit comme les derniers principes de résistance à l’emportement général du monde, et notamment à ce règne de la quantité qu’il n’est pas loin de considérer comme la cause principale de la perte du sens et de la grâce d’habiter ce monde accablé de trop de tout : *« trop de production, trop de mouvement, trop d’énergies »*.

“Vivant sous la toison du monde, la panthère, esprit des neiges, s’était vêtue avec la Terre.”

Sylvain Tesson

C’est un nouveau Tesson qui émerge petit à petit. Il ne court plus comme un dératé et ne demande qu’à s’arrêter. Mieux, il comprend que l’arrêt ne s’oppose pas au mouvement mais qu’il en est la condition, et l’on ne s’étonne pas de le voir fricoter avec les sagesses orientales.

Les techniques de l’affût que lui enseigne le photographe animalier Vincent Munier sont une révélation. Un nouveau monde s’ouvre à lui qu’il va s’empresser d’explorer, pratique et théorie. Le voilà sur les hauts plateaux tibétains en train de traquer la panthère des neiges avec Munier pendant dix jours, aventure existentielle qu’il racontera dans *La Panthère des neiges*.

Pour avoir une chance d’apercevoir l’animal, c’est au cœur de l’hiver qu’il faut se rendre en des lieux situés entre quatre et cinq mille mètres d’altitude. Frileux s’abstenir : les températures oscillent entre 15 et 25° en dessous de zéro le jour et tombent à — 40 à l’aube.

C’est dans cet Apocalypse glaciaire aux paysages sublimes que Tesson nous balade avec son art maîtrisé de la description, ses formules qui claquent comme des coups de fouet, cette dose d’autodérision qui l’empêche de se prendre au sérieux et ce dandysme de l’extrême sans lequel Tesson ne serait pas Tesson : il n’y a que lui pour se baigner à poil dans des sources chaudes par moins 25° en fumant un Épicure n°2 sous les étoiles !

Cet environnement d’ordre et de beauté, s’il comble notre amoureux des bêtes et des paysages, le met aussi en colère quand il s’arrête sur la manière dont les hommes traitent la nature. Tesson a toujours été “écolo”, même si son écologie n’a pas grand-chose à voir avec celle que professe de plus en plus bruyamment l’époque, et qui a tout de la panique morale du drogué ayant compris qu’il lui fallait arrêter la drogue tout en sachant qu’il n’y parviendra pas.

La sienne est “antimoderne”, pourrait-on dire, et rejette en bloc le rapport de prédation que l’homme entretient avec la nature, au cœur de notre économie et de notre imaginaire. De livre en livre, Tesson se débarrasse de cet imaginaire pour en opposer un autre que l’on qualifierait volontiers de paganoconservateur. Le monde, ce *« musée sublime »*, après avoir longtemps vécu sous le règne d’un pacte entre bêtes et hommes (*« les unes vaquant à leur survie,*

les autres composant leurs poèmes et inventant des dieux ») a fini par être saccagé par une humanité s'étant orgueilleusement placé au-dessus de tout et lui ayant livré une guerre totale.

À l'affût dans une grotte, percevant *« l'écho magique d'un vieux rayonnement »*, le voici qui esquisse une brève histoire de l'humanité : *« Chacune* [de ces grottes] *avait abrité des hôtes jusqu'à ce que l'élan néolithique sonne la sortie d'abri. L'homme s'était alors dispersé, avait fertilisé les limons, domestiqué les troupeaux, inventé un Dieu unique et commencé la coupe réglée de la Terre pour parvenir, dix mille ans plus tard, à l'accomplissement de la civilisation : l'embouteillage et l'obésité »*.

Certains estiment que les choses ont commencé à se gâter au XVIII[e] siècle, d'autres à la Renaissance ; pour Tesson, c'est au néolithique que tout est parti de travers. Quand il est en forme, ou particulièrement désespéré, c'est de la soupe originelle dont il est nostalgique, cette *« matière principielle barattée par les eaux »* dans laquelle *« le Tout était antérieur aux parties »* !

La misanthropie de Tesson monte d'un cran à chaque livre. Le règne de la bêtise et de la laideur l'épouvante. L'obsession maladive pour la production et la consommation le remplit d'effroi. Les idéologies ne l'intéressent pas plus que le marketing et vouloir changer le monde lui semble la plus détestable des occupations.

"Le monde, musée sublime"

Il hait l'administration, *« cette gorgone inventée pour servir les hommes mais qui s'est retournée contre eux »*. À la croisade, il préfère la croisière (pas en paquebot !) et à l'engagement, le recours aux forêts. Cet anarchiste a fait sienne la position de Walt Whitman : *« Je n'ai rien à voir avec le système, pas même pour m'y opposer »*.

Si ses premiers voyages côtoyaient l'histoire, il a ainsi fini par la jeter par-dessus bord, pour ne garder que les promesses de la géographie. *« Le temps nous menace, l'espace nous sauve »*, écrit-il dans son dernier roman. Ce drôle de voyageur en vient à louer l'immobilité, l'enracinement, *« l'indestructibilité géologique »*, les menhirs multimillénaires et les *stacks* s'élevant dans les arrière-gardes du monde. Avec les fées, il cabote dans les confins du monde ➤

ANASPIDES PHOTOGRAPHY - IAIN D. WILLIAMS/ALAMY STOCK PHOTO

OLIVIER CORSAN/LE PARISIEN/MAXPPP

Sylvain Tesson à Étretat (Normandie).

européen : 2 000 kilomètres sur un voilier à longer le littoral celtique de la Galice à l'Écosse, en passant par la Bretagne, l'Angleterre et l'Irlande, ce qu'il appelle après John Millington Synge *« la bande passante du baladin occidental »*.

Dans *Les Piliers de la mer*, il escalade 106 *stacks*, ces piliers d'érosion qui se dressent au large des côtes et dont il fait le refuge de la liberté. Perché sur sa colonne, il estime avec Kenneth White que *« l'actualité des vagues et la migration des oiseaux* [sont] *des événements pas moins importants que l'alliance des sociaux-démocrates pour la députation »*.

Au large de l'Histoire, ayant définitivement coupé les ponts, Tesson contemple le surgissement de la beauté du monde et s'en fait le poète rebelle et mélancolique. ●

L'Axe du loup : de la Sibérie à l'Inde sur les pas des évadés du Goulag, *Robert Laffont, 2004*
Dans les forêts de Sibérie, *Gallimard, 2011*
Berezina, *Paulsen, 2015*
Sur les chemins noirs, *Gallimard, 2016*
La Panthère des neiges, *Gallimard, 2019*
Les Piliers de la mer, *Albin Michel, 2025*

"À Terre-Neuve, quand la mer rugit sur les écueils..."

Dans "Les Piliers de la mer" (2025), son dernier livre, Sylvain Tesson fait le récit de ses escalades de "stack", ces hauts rochers pointus détachés de la côte.

Un jour de septembre, à Terre-Neuve, au nord de la péninsule de Bonavista où débarquèrent les Islandais (cinq siècles avant que le Génois ne fît croire au monde qu'il avait découvert l'Amérique à bord de ses caravelles), nous atteignons les confins d'un territoire de forêts froides. Là, dans la baie de Spillar, nous avisons un *stack* volcanique à l'extrémité de la grève. C'est un doigt fuselé, fruit de l'érosion d'un volcan dont subsiste seulement la cheminée solidifiée. En ce matin d'automne, il cabre ses trente-cinq mètres de hauteur au-dessus de l'océan. Nous peinons à escalader ce tuyau et, du sommet, regagnons la terre ferme distante d'une trentaine de mètres par une tyrolienne arrimée au-dessus des rouleaux. Une fois au bord de la falaise, je contemple le *stack* du Nouveau Monde. J'en ai foulé la tête avec le sentiment de m'être pour un moment désaxé de l'orbite de la vie réelle. Ce soir-là, la mer canadienne rugit sur les écueils. Des nuages anthracites roulent comme les vagues. Le vent emporte l'écume. Le *stack* se dresse quand tout se couche, demeure quand tout chatoie, se campe quand tout recule. Il n'a pas cédé au mouvement. Il est le doigt d'honneur que la géologie adresse au principe de masse.

RETROUVEZ NOTRE HORS-SÉRIE SUR LES SECRETS DU VATICAN EN 132 PAGES

EN VENTE SUR **BOUTIQUE.VALEURSACTUELLES.COM**

“La Perse, ses animaux, son vin, ses voleurs…”

Avec son “Livre des merveilles” (1298), Marco Polo (1254-1324) va devenir mondialement célèbre. Son ouvrage est la première description européenne de l’ensemble de l’Orient : Perse, Asie centrale, Extrême-Orient, Inde, océan Indien… Il est aussi le plus ancien livre en langue européenne moderne (non en latin, et en prose) qui soit demeuré célèbre et populaire.

Par Marco Polo

Du pays des Perses

La Perse est une province très grande et très étendue ; elle a été autrefois fort célèbre et fort renommée ; mais à présent que les Tartares l’ont en leur disposition, elle a beaucoup perdu de son lustre. Elle est cependant considérable entre les provinces voisines, car elle contient huit royaumes.

Il y a en ce pays-là de beaux et grands chevaux, qui se vendent quelquefois jusqu’à deux cents livres tournois la pièce. Les marchands les amènent aux villes de Chisi et de Curmosa (Kormus), qui sont sur le bord de la mer, d’où ils les transportent aux Indes.

Il y a aussi de très beaux ânes, qui se vendent jusqu’à trente marcs d’argent ; mais les hommes de ce pays sont très méchants ; ils sont querelleurs, voleurs, homicides, et professent la religion de Mahomet. Les marchands sont par-ci par-là tués par ces voleurs, s’ils ne voyagent pas par bandes. Dans les villes il y a cependant de très bons artisans et qui excellent dans les ouvrages de soie et d’or et de plumes. Le pays est abondant en gruau, blé, orge, millet et en

AKG-IMAGES

toutes sortes de grains. Ils ont aussi des fruits et du vin.

De la ville de Kerman

Kerman est une ville très renommée, où se trouvent beaucoup de ces pierres précieuses qu’on appelle vulgairement *« turchici »* ou turquoises. De même sont ici des mines d’acier et d’andaine (antimoine). Pareillement, on y a des faucons excellents, le vol desquels est très vite, et qui néanmoins sont plus petits que les étrangers. Kerman a des artisans de plusieurs ordres, qui fabriquent quantité de brides, éperons, selles, épées, arcs, carquois, et d’autres instruments, selon la coutume de ce pays-là. Les femmes sont occupées de la broderie, et font des coutes (couvertures) et des chevets très curieux. De Kerman on s’en va par une grande plaine, et quand on a voyagé sept jours, on parvient à une descente, qui se parachève dans l’espace de deux jours, et cela tellement que le pied du passant penche toujours en bas. Dans cette plaine se trouvent force perdrix, comme aussi des châteaux et des villes ; dans la descente penchante sont beaucoup d’arbres fruitiers ; mais nulle demeure ou habitation, sinon celles des bergers. Il fait dans ce pays si froid en hiver que l’on n’y peut demeurer.

De la ville de Camandu et du pays de Reobarle

On vient après cela à une grande plaine, où il y a une ville appelée Camandu. Elle était grande autrefois, mais les Tartares l’ont ruinée. Le pays en a gardé le nom ; on y trouve des dattes en abondance, des pistaches, des pommes de paradis (bananes), et plusieurs autres différents fruits qui ne croissent point chez nous. Il y a en ce pays-là de certains oiseaux nommés fincolines (francolins), dont le plumage est mêlé de blanc et de noir, qui ont les pieds et le bec rouges. Il y a aussi de fort grands bœufs, qui sont blancs

Marco Polo (page de gauche) et devant la porte, arrivant à Ormuz, en Perse, depuis l'Inde (enluminure de 1410-12).

pour la plupart, ayant les cornes courtes et non aiguës, et une bosse sur le dos, comme les chameaux, ce qui les rend si forts qu'on les accoutume aisément à porter de lourds fardeaux ; et quand on les charge, ils se mettent aussi à genoux, comme les chameaux ; après quoi ils se relèvent, étant dressés de bonne heure à ce manège. Les moutons de ce pays-là sont aussi grands que des ânes, ayant des queues si longues et si grosses qu'il y en a qui pèsent jusqu'à trente livres. Ils sont beaux et gras et de fort bon goût. (...)

De la ville de Cormos

Cette plaine dont nous venons de parler s'étend au midi d'environ cinq milles ; il y a au bout un chemin par où l'on est obligé d'aller toujours en descendant. Ce chemin est très méchant et rempli de voleurs et de dangers. Enfin l'on arrive dans de belles campagnes, qui s'étendent de la longueur de deux milles. Ce terroir abonde en ruisseaux et en palmiers. Il y a aussi quantité de toutes sortes d'oiseaux, mais surtout de perroquets, que l'on ne voit pas le long de la mer. De là on vient à la mer Océane, sur le bord de laquelle il y a une ville nommée Cormos, ayant un bon port, où abordent beaucoup de marchands, qui apportent des Indes toutes sortes de marchandises, comme des parfums, des perles, des pierres précieuses, des étoffes de soie et d'or et des dents d'éléphant. C'est une ville royale ayant sous sa dépendance d'autres villes et plusieurs châteaux. Le pays est chaud et malsain. Quand quelque étranger marchand ou autre meurt dans le pays, tous ses biens sont confisqués au profit du roi. Ils font du vin de dattes ou d'autres espèces de fruits, qui est fort bon ; cependant, quand on n'y est pas accoutumé, il donne le flux de ventre ; mais au contraire, quand on y est fait, il engraisse extraordinairement.

"Ce sont des lieux champêtres et broussailleux, fort propres à la chasse. On y trouve de grands ânes sauvages en abondance."

Marco Polo

“À Constantinople, les flèches aigües et brillantes des minarets…”

Poète, romancier et homme politique, Alphonse de Lamartine (1790-1869) entreprend un grand voyage en Orient durant les années 1832 et 1833 (Athènes, Jérusalem, Damas, Jaffa, etc.) qu’il achève à Constantinople, sur les rives du Bosphore. Il en rendra compte en 1835 dans un récit qui, après un premier titre, jugé trop long, prendra en 1841 celui de “Voyage en Orient”, plus tard copié par Gérard de Nerval.

Par Alphonse de Lamartine

Les collines de Galata, de Péra, et trois ou quatre autres collines, glissent de mes pieds à la mer, couvertes de villes de différentes couleurs ; les unes ont leurs maisons peintes rouge de sang, les autres en noir, avec une foule de coupoles bleues qui entrecoupent ces sombres teintes ; entre chaque coupole s’élancent des groupes de verdure formés par les platanes, les figuiers, les cyprès des petits jardins attenants à chaque maison. De grands espaces vides, entre les maisons, sont des champs cultivés et des jardins où l’on aperçoit les femmes turques, couvertes de leurs voiles noirs, et jouant avec leurs enfants et - leurs esclaves à l’ombre des arbres. Des nuées de tourterelles et de pigeons blancs nagent dans l’air bleu au-dessus de ces jardins et de ces toits, et se détachent, comme des fleurs blanches balancées par le vent, du bleu de la mer, qui fait le fond de l’horizon.

On distingue les rues qui serpentent en descendant vers la mer comme des ravines, et, plus bas, le mouvement de la population dans les bazars, qu’enveloppe un voile de fumée légère et transparente. Ces villes ou ces quartiers de ville sont séparés les uns des autres par des promontoires de verdure couronnés de palais de bois peints et de kiosques de toutes les nuances, ou par des gorges profondes où le regard se perd entre les racines des coteaux, et d’où l’on voit s’élever seulement les têtes de cyprès et les flèches aiguës et brillantes des minarets. Arrivé à la mer, l’œil s’égare sur sa surface bleue au milieu d’un dédale de bâtiments à l’ancre ou à la voile. Les caïques, comme des oiseaux d’eau qui nagent tantôt en groupe, tantôt isolément sur le canal, se croisent en tout sens, allant de l’Europe à l’Asie, ou de Péra à la pointe du sérail.

Quelques grands vaisseaux de guerre passent à pleines voiles, débouchent du Bosphore, saluent le sérail de leurs bordées, dont la fumée les enveloppe un instant comme des ailes grises ; puis en sortent resplendissant de la blancheur de leur toile, et doublent, en paraissant les toucher, les hauts cyprès et les larges platanes du jardin du Grand Seigneur, pour entrer dans la mer de Marmara. D’autres bâtiments de

AKG-IMAGES / HISTORIC-MAPS ; AKG-IMAGES

Sainte-Sophie, devenue mosquée, vue du Bosphore en 1830.

guerre (c'est la flotte entière du sultan) sont mouillés, au nombre de trente ou quarante, à l'entrée du Bosphore ; leurs masses immenses jettent une ombre sur les eaux du côté de terre ; on n'en aperçoit en entier que cinq ou six ; la colline et les arbres cachent une partie des autres, dont les flancs élevés, les mâts et les vergues, qui semblent entrelacés avec les cyprès, forment une avenue circulaire qui fuit vers le fond du Bosphore.

Le site le plus majestueux et le plus sauvage à la fois

Là, les montagnes de la côte opposée ou de la rive d'Asie forment le fond du tableau : elles s'élèvent plus hautes et plus vertes que celles de la rive d'Europe, des forêts épaisses les couronnent, et glissent dans les gorges qui les échancrent ; leurs croupes, cultivées en jardins, portent des kiosques solitaires, des galeries, des villages, de petites mosquées toutes cernées de rideaux de grands arbres ; leurs anses sont pleines de bâtiments mouillés, de caïques à rames, de petites barques à voiles. La grande ville de Scutari s'étend à leurs pieds sur une large marge, dominée par leurs cimes ombragées, et enceinte de sa noire forêt de cyprès. Une file non interrompue de caïques et de barques chargées de soldats asiatiques, de chevaux ou de Grecs cultivateurs apportant leurs légumes à Constantinople, règne entre Scutari et Galata, et s'ouvre sans cesse pour donner passage à une autre file de grands navires qui débouchent de la mer de Marmara.

En revenant à la côte d'Europe, mais de l'autre côté du canal de la Corne d'Or, le premier objet que l'œil rencontre, après avoir franchi le bassin bleu du canal, c'est la pointe du sérail.

C'est le site le plus majestueux, le plus varié, le plus magnifique et le plus sauvage à la fois que le regard d'un peintre puisse chercher. La pointe du sérail s'avance comme un promontoire ou comme un cap aplati entre ces trois mers, en face de l'Asie : ce promontoire, à partir de la porte du sérail, sur la mer de Marmara, en finissant au grand kiosque du sultan, vis-à-vis l'échelle de Péra, peut avoir trois quarts de lieue de circonférence ; c'est un triangle dont la base est le palais ou le sérail lui-même, dont la pointe plonge dans la mer, dont le côté le plus étendu donne sur le port intérieur ou canal de Constantinople.

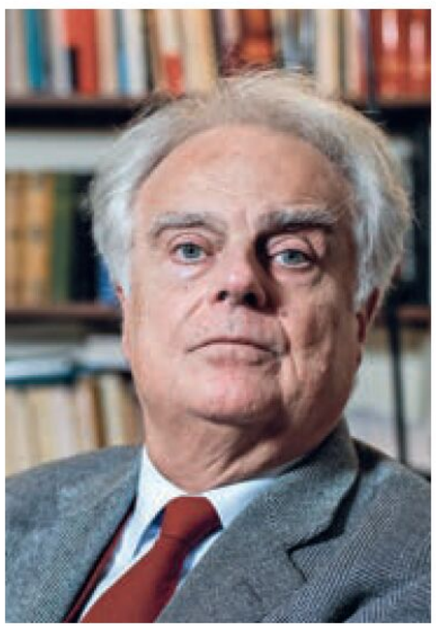
Voyage en Orient *dans* **Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIX^e siècle**.
Laffont, coll. Bouquins.

"Entre chaque coupole s'élancent des groupes de verdure formés par les platanes, les figuiers, les cyprès des petits jardins attenants à chaque maison."

Alphonse de Lamartine

André Malraux (à droite) en Arabie saoudite en 1934. Ci-dessous, Alain Malraux

LEONARD DE SELVA / BRIDGEMAN IMAGES - SP/FRANÇOIS BOUCHON/FIGAROPHOTO



“Malraux, mon père, hanté par l’aventure”

Alain Malraux est le fils adoptif d’André Malraux (1901-1976), frère de son père mort en déportation. Dernier enfant de l’écrivain, il lui a consacré plusieurs ouvrages, dont “Malraux et son temps” (L’Archipel, 2016). Entretien.

Propos recueillis par Sabine Dusch

Quel voyageur était André Malraux ?
Il appréhendait le voyage comme action. En quête d’absolu, souffrant et intranquille, c’était aussi pour lui, une façon de combler un mal-être. La phrase de Hegel, *« toute conscience poursuit la mort de l’autre »*, lui convient parfaitement. Malraux sera continuellement hanté par l’aventure, la spiritualité, la culture, l’Histoire et la mort.

Très jeune, il dévore les récits d’explorateurs. En a-t-il été influencé ?
Malraux a toujours rêvé d’un destin d’aventurier. Des hommes comme Magellan, Marco Polo *(lire page 24)*, Christophe Colomb ou Savorgnan de Brazza le fascinaient. Il admirait Paul-Émile Victor. Et ne cessera de faire correspondre sa carrière d’écrivain et son image d’aventurier.

À 22 ans, il part pour l’Indochine. Est-ce la naissance de l’écrivain voyageur ?
Avec sa première épouse, il partage la soif d’explorer le monde. Il a parcouru des dizaines de pays en

tant que résistant, antifasciste, anticolonialiste puis comme ministre du général de Gaulle. Le seul continent qu'il n'ait pas foulé, c'est l'Australie. Son œuvre littéraire est indissociable de ses voyages. Il était boulimique de cultures, de rencontres humaines, politiques. Jamais, il ne s'est lassé de partir à la découverte de l'universel. Il est au contact. C'est ce que souligne Kessel : « *L'homme qui a écrit* La Condition humaine *a vécu lui même ces insurrections, ces conciliabules secrets, tumultueux et lourds, ces massacres à froid, ces tortures barbares. Il a connu les désespérés, les rebelles, les bourreaux, les victimes, les obsédés, les fantoches et les fantômes que son livre restitue avec un frémissement tenace et sauvage.* »

L'Asie l'a fasciné ?
Tout part de l'Asie dans ses écrits. Dès 1923, dans la jungle cambodgienne, ce jeune, venu d'une Europe moderne et fatiguée, se retrouve confronté à des ruines archéologiques millénaires. Cette aventure initiatique l'imprégnera profondément. Quatre de ses œuvres maîtresses se situent sur ce continent. Il publie en 1926 *La Tentation de l'Occident*, un dialogue entre un Asiatique et un Européen. Suivront *Les Conquérants* (1928), *La Voie royale* (1930, prix Interallié) et *La Condition humaine* (1933, Goncourt). *La Voie royale* (1930) se fonde sur son aventure liée au pillage des sculptures khmères au Cambodge. Quant à ses années antifranquistes espagnoles, elles lui inspireront son roman *L'Espoir*, publié en 1937.

"Son œuvre littéraire est indissociable de ses voyages. Il était boulimique de cultures, de rencontres humaines."

Alain Malraux

Admirait-il Mao ?
C'est plus complexe. Il avait une admiration pour tous ceux qui créaient une nouvelle étape dans l'Histoire, sauf pour Hitler qu'il a personnellement combattu.

Il a écrit : « *L'Occident se sont des dieux qui se couchent et des villes qui se lèvent.* » Quel rapport entretenait-il avec les religions ?
Agnostique, il était cependant sensible au fait spirituel. Dans des moments de liesse religieuse, un 15 août ou lors d'une procession en Sicile, j'ai pu le voir avec un regard assombri. Un regard qui semblait dire : « *je ne connaîtrai jamais cela.* »

Quel genre de romancier était-il ?
Ce n'était pas un reporter, c'était un romancier farfelu. Il mélangera constamment réalité et fiction mais toujours en aspirant à la transcendance. Chez lui, le questionnement est omniprésent. Dans *La Condition humaine*, il fait dire à l'un de ses personnages : « *Que faire d'une âme, s'il n'y a ni Dieu, ni Christ ?* »

***« Tout aventurier est né d'un mythomane »*, écrit-il encore. Était-il mythomane ?**
Être mythomane fait partie de son ADN ! L'affabulation n'est jamais absente de ses œuvres. Il est mul- ➤

"À Shanghaï, sampots et coussins de soie brodés..."

Dans "Les Conquérants" (Grasset, 1928), Malraux raconte, entre roman et reportage, la révolution chinoise de 1925, qu'il a lui-même vécu. Guerre, mais aussi permanence, à travers ce petit bazar, de la Chine apaisée et traditionnelle...

Nous entrons dans un petit bazar : cartes postales, bouddhas, cigarettes, cuivres d'Annam, dessins du Cambodge, sampots, coussins de soie brodés de dragons ; accrochés au mur jusqu'au plafond, hors de la lumière du soleil, des choses vagues en fer. Dans la caisse, une grosse Chinoise dort.

« Le patron est là ?
— Nan, missieu.
— Où ?
— Sais pas.
— Bistrot ?
— Pit-ét'bistrot Nam-Long ! »

Nous traversons la rue : « *bistrot Nam-Long* », c'est en face. Café silencieux ; au plafond, les petits lézards beiges font la sieste. Deux domestiques, portant des pipes à opium et des cubes de porcelaine sur lesquels les fumeurs posent leurs têtes, se croisent dans l'escalier ; devant nous, les boys dorment, nus jusqu'à la ceinture, les cheveux dans le bras replié. Étendu, seul, sur le banc de bois noir, un homme regarde devant lui, balançant doucement la tête. Lorsqu'il voit Gérard, il se lève. Je suis un peu étonné : j'attendais un personnage garibaldien, c'est un petit homme sec, aux doigts noueux, aux cheveux plats déjà grisonnants coupés en rond, à tête de Guignol...

AKG-IMAGES / ULLSTEIN BILD - HAECKEL ARCHIV

La rivière des Perles, à Canton (Chine), en 1925.

tifacette, polyvalent, imaginatif et trouve dans sa confrontation avec le monde, matière à comparaisons, à étincelles, à briller également.

Un mythomane lucide…
Il possédait une extraordinaire vue d'aigle. Il essayait toujours de dépasser l'instant présent, de comprendre en quoi l'apparence du moment était potentiellement riche.

Malraux, c'est aussi un voyageur de l'art ?
Les arts plastiques lui ont parlés par-dessus tout. Ses périples l'ont mené sur les plus hauts lieux de l'art mondial. Palais, temples, grottes, statues, fresques, peintures, musées, tout lui parlait. Cette exploration artistique a engendré une œuvre particulièrement riche.

Vous racontait-il ses voyages ou était-il secret ?
Secret ? Plus que cela, il était cadenassé ! On ne le questionnait jamais. À titre d'illustration : nous sommes en 1963, Malraux rentre du Québec. Comme d'habitude, il ne raconte rien, pourtant toute la maison "bruissait" de son séjour. Malraux était le contraire d'un universitaire, cela jaillissait naturellement. Il monologuait sans arrêt.

Votre père a-t-il été heureux ?
Il était heureux lorsqu'il prenait la lumière et que l'on parlait de lui. Par exemple, en 1958, durant son discours sur la Libération de Paris, il le fut une heure. Il était toujours dans l'exaltation du moment. Malraux était le contraire d'un heureux. Il nous répétait *« le bonheur est une préoccupation de concierge ! »* Il le disait de manière philosophique. Il a toujours dû se sentir un étranger sur la terre. *« C'est une interminable corvée »* furent d'ailleurs ses derniers mots… ●

"L'Inde, loin de nous dans le rêve et le temps…"

Dans "Le Miroir des limbes" (première partie de ses "Antimémoires", Gallimard, 1972), Malraux revisite son parcours et revient sur plusieurs de ses voyages. Plaçant l'Inde parmi les sommets de son panthéon.

La passion que m'ont inspirée naguère l'Asie, les civilisations disparues, l'ethnographie, tenait à une surprise essentielle devant les formes qu'a pu prendre l'homme, mais aussi à l'éclairage que toute civilisation étrangère projetait sur la mienne, à la singularité ou à l'arbitraire qu'il révélait en tel de ses aspects. Je venais de retrouver l'une des plus profondes et des plus complexes rencontres de ma jeunesse. Plus que celle de l'Amérique préhispanique, parce que l'Angleterre n'a détruit ni les prêtres ni les guerriers de l'Inde, et que l'on y a construit encore des temples aux anciens dieux. Plus que celle de l'Islam et du Japon, parce que l'Inde est moins occidentalisée, parce qu'elle déploie plus largement les ailes nocturnes de l'homme ; plus que celle de l'Afrique par son élaboration, par sa continuité. Loin de nous dans le rêve et le temps, l'Inde appartient à l'ancien Orient de notre âme.

ÇA FAIT
DU BIEN DE
TOURNER
LA PAGE
INFORMER. DIVERTIR. APPROFONDIR.
PRIX RELAY-SEPM DES MAGAZINES DE L'ANNÉE 2025
RELAY
sepm
SYNDICAT DES ÉDITEURS DE LA PRESSE MAGAZINE
LES MAGAZINES DE L'ANNÉE 2025
Découvrez chez RELAY les magazines de l'année.

Hermann Melville, l'écrivain-marin

S'il est d'abord célèbre pour son mythique "Moby Dick", l'écrivain américain et ancien marin Hermann Melville (1819-1891) est aussi l'auteur de nombreux autres récits de voyages.

Par Yves Kerhuon

Oui, oui, je la pourchasserai autour du cap de Bonne-Espérance, et autour du cap Horn, et autour du Maelström de Norvège, et autour des flammes de l'enfer, avant de renoncer à l'atteindre!» Publié en 1851, *Moby Dyck*, mettant en scène un capitaine de baleinier, Achab, habité par son obsession de se venger de la baleine blanche lui ayant emporté la jambe, est le plus célèbre roman d'Herman Melville. Mais les voyages de cet ancien marin ne sauraient s'y résumer, et nourrissent une œuvre plus vaste. Ainsi, notamment, du récit de ses aventures dans les mers du sud publiés entre 1846 et 1847 et rapportées sous une forme romancée dans *Typee & Omoo*.

Embarqué pour la première fois en 1839, à 20 ans, sur un navire marchand, Melville s'engage l'année suivante à New Bedford (Massachusetts) à bord du baleinier *Acushnet*. En juillet 1842, il déserte à Nuka Hiva, île de l'archipel des Marquises, et tombe aux mains d'une peuplade cannibale, les redoutables Taïpis. Il

KOSKA/BRIDGEMAN IMAGES

racontera dans *Typee* (1846) son séjour parmi eux, sa rencontre avec leur chef Mehevi, *«guerrier à l'air superbe»*, et ses amours avec la ravissante Faïaoahé, qu'il décrit complaisamment : *«Ses formes libres et souples réalisaient dans leur perfection même la grâce et la beauté féminines. (…) Faïaoahé, je dois le reconnaître, s'en tenait la plupart du temps à la primitive tenue estivale de l'Eden. Mais comme ce costume lui seyait!»*

Emprisonné à Tahiti pour mutinerie

Même s'il oppose (non sans quelque francophobie) à l'innocence des Polynésiens la cruauté des envahisseurs européens, le mythe du bon sauvage s'effiloche cependant au spectacle de trois têtes momifiées, dont celle d'un blanc : *«Pareil malheur m'était-il réservé ?* s'inquiète le narrateur. *Étais-je destiné à périr comme lui, comme lui, sans doute, à être dévoré, tandis que ma tête serait conservée, en effroyable mémento de l'événement ?»* Melville profite de l'arrivée d'un baleinier, le *Lucy Ann* (renommé *Julia*, dans *Omoo*) pour fausser compagnie aux Taïpis.

Brièvement emprisonné à Tahiti pour avoir participé à une mutinerie, il pose de nouveau son sac sur un baleinier, à destination des îles Sandwich,

"Un bâtiment de l'ancienne école, plutôt petit que grand, avec cet air de griffon des navires démodés de jadis."
Hermann Melville

puis s'engage comme *«simple matelot»* sur la frégate *United States* de la marine américaine, avec laquelle il rentre à Boston en octobre 1844. Il en tire la matière de *White-Jacket* — sobriquet du héros, qui s'est confectionné une vareuse *«blanche comme un linceul»*. Publié en 1850, ce livre foisonne d'informations sur la vie à bord d'un bâtiment de guerre à l'époque de la marine à voile. L'auteur y expose les différents rôles et les caractères des cinq cents hommes de l'équipage, depuis le commodore, *«aussi muet et imposant que la statue de Jupiter à Dodone»*, jusqu'aux caliers, *«capables de faire cinquante fois le tour du monde sans en avoir rien vu de plus que Jonas dans le ventre de sa baleine»* et aux *«matelots dits "de grand panneau" — vétérans aguerris* [qui] *constituent une sorte de caste de vieux loups de mer»*. Au passage, il règle ses comptes avec un personnage *«haï de tous les marins»* : le capitaine d'armes, dont le service *«consiste essentiellement à moucharder et à dépister les délinquants»*.

Dans *White-Jacket*, Melville s'élève aussi vivement contre les punitions corporelles à bord des bateaux de guerre. Un thème qu'il reprendra dans son dernier roman, *Billy Budd, marin*, publié après sa mort. ●

Moby Dick, *d'Hermann Melville.*
Folio, réédition.

"À Nantucket, le vieux bateau à la coque culottée et lustrée par les typhons…"

C'est dans le port de la petite île américaine de Nantucket (Massachusetts, où Melville a lui-même embarqué pour la première fois), qu'Ishmaël, narrateur de "Moby Dyck" (1851), découvre le "Péquod" du capitaine Achab.

Vous avez pu voir bien des bâtiments bizarres au cours de votre existence : des lougres aux orteils carrés, de montagneuses jonques japonaises, des galiotes semblables à des caisses à beurre, etc. ; mais, croyez-moi, vous n'avez jamais vu un vieux bateau aussi étrange que le curieux vieux *Péquod*. C'était un bâtiment de l'ancienne école, plutôt petit que grand, avec cet air de griffon des navires démodés de jadis.

Longuement culotté et lustré par les typhons et les calmes plats des quatre océans, le teint de sa vieille coque était bronzé comme celui d'un grenadier français ayant combattu en Égypte, puis en Sibérie. Sa proue paraissait barbue. Ses mâts coupés sur quelque côte japonaise (à un moment où ses mâts primitifs, au cours d'une tempête, avaient été emportés), ses mâts, dis-je, se dressaient aussi raides que les colonnes vertébrales des trois vieux rois de Cologne. Ses ponts étaient usés, comme est usée, à force de vénération, la dalle de la cathédrale de Canterbury sur laquelle Becket fut saigné.

BRIDGEMAN IMAGES

Alexandra David-Néel en 1912.

Alexandra David-Néel, "née exploratrice"

Modèle pour toutes les aventurières - et aventuriers ! - Alexandra David-Néel (1868-1969) a été façonnée par sa quête d'absolu et son goût précoce pour les horizons lointains. Première Européenne à rencontrer le dalaï-lama au Tibet, ses récits ont marqué l'histoire de l'orientalisme.

Par Alexandre Nantas

“En Mongolie, le thé au sel et au beurre de yak…”

Dans “À l’ouest barbare de la vaste Chine“ (1947), l’exploratrice, vivant, comme partout, l’existence des populations locales, découvre notamment la manière dont le thé, de couleur rose, est fabriqué et consommé.

Le thé, c’est-à-dire celui qui est fourni en briques en Mongolie, est bouilli pendant un assez long temps. Le liquide est ensuite versé dans une baratte ; on y ajoute du sel, du beurre de yak et un peu de soude, celle-ci donne au thé une couleur rosée agréable. Le tout est vigoureusement baratté, puis passé à travers une passoire en bambou, afin qu’aucune feuille de thé ne demeure dans le liquide. Celui-ci est alors versé dans de grandes théières qui sont posées sur de la cendre chaude ou bien tenues près du feu, afin que le thé qui s’est refroidi pendant le barattage se réchauffe doucement sans arriver au point d’ébullition.

Les vrais compagnons, écrivait-elle, *ce sont les arbres, les brins d’herbe, les rayons de soleil, les nuages qui courent dans le ciel, la mer, les montagnes. C’est dans tout cela que coule la vie, la vraie vie, et on n’est jamais seule quand on sait la voir et la sentir. »* Alexandra David-Néel, Louise David de son vrai nom, est *« née exploratrice »* : à 5 ans, cette native de Saint-Mandé (actuel Val-de-Marne) fugue et explore le bois de Vincennes ; à 15, elle sillonne la côte belge et la Hollande ; à 17, elle traverse le Saint-Gothard à pied — *« préludant, sans m’en douter,* dira-t-elle, *aux longs voyages pédestres que je devais effectuer plus tard, en Asie ».*

37

C’est le nombre d’essais et de récits, pour la plupart consacrés à ses voyages, écrits par Alexandra David-Néel. S’y ajoutent quatre romans.

Ce continent nimbé de mystère, elle l’abordera par l’étude, apprend le sanskrit et le tibétain, puis se convertit au bouddhisme. Son premier voyage en Inde a lieu au début des années 1890 : *« Dans la clarté rosée du matin, c’est l’Inde de mes rêves que je venais d’atteindre. »* Un rêve où les senteurs des fleurs et des épices, les milles couleurs des villes et des tenues se heurtent à la famine, les odeurs de bûchers et les corps mal brûlés charriés par le Gange.

Cantatrice à l’opéra d’Hanoï, à Athènes puis à Tunis, elle y rencontre Philippe Néel, qu’elle épouse en 1904. Ils vivront ensemble pendant sept ans. Mais, pour elle, une vie sédentaire revient à vivre en cage : *« Mourir pour mourir,* lui écrira-t-elle, *je préfère que ce soit sur une route quelque part dans la steppe, avec le beau ciel sur ma tête, et la satisfaction dernière d’avoir, au moins, entrepris ce que je souhaitais, plutôt que dans une chambre, tuée par le regret d’avoir manqué de courage, d’avoir renoncé à ce à quoi je tenais, et d’être dans l’impossibilité absolue de voir ce que j’ai voulu voir, de faire ce que je voulais faire ».* En 1911, elle part pour *« un voyage d’un an et demi ».* Dont elle ne reviendra qu’en 1925…

Retour en Inde, au Sikkim, à la frontière du Tibet, en 1912, d’où elle écrit à son mari : *« Plus rien de l’Inde, ni la végétation, ni la saveur de l’air, ni la couleur dont s’enveloppent les choses. C’est Asie mongolique, Asie Jaune… »* Fini l’hindouisme : la même année Alexandra est reçue par le dalaï-lama. La rencontre est historique : c’est la première fois que le chef religieux reçoit une Européenne. Quelques jours plus tard, à Lachen, elle rencontre le supérieur du monastère, qui deviendra son maître spirituel. Elle s’installe auprès de lui avec Aphur Yongden, jeune lama dont elle fera son fils adoptif et qui l’accompagnera dans toutes ses aventures.

Automne 1923, tandis qu’en Europe les Années folles battent leur plein, Alexandra et Aphur se lancent dans l’exploit d’une vie : rejoindre Lhassa depuis le Yunnan : 2 000 kilomètres à pied ! Le duo quitte Tsedjrong et se lance sur le chemin de la ville interdite. Le voyage est rude mais exaltant. *« Malgré le froid qui me faisait frissonner* […] *combien je me sentais heureuse d’être là,* s’enthousiasme-t-elle, *en route vers le mystère de ces cimes inexplorées, enveloppée de silence,* “savourant les délices de la solitude et du calme”, *comme dit un passage des Écritures bouddhiques. »* Ils arrivent en février l’année suivante. Puis direction l’Inde, via le Sikkim, et Ceylan, où ils rembarquent pour Le Havre.

Après sept ans durant lesquels elle reste en Europe, et rédige sept ouvrages, la *« vaste Chine »* l’appelle : elle veut y développer ses connaissances sur le taoïsme ancien. Elle quitte Paris avec Aphur en 1937, à l’âge de 68 ans. Embarque à Moscou dans le Transsibérien. Guère emballée par la capitale russe *« vue rapide-*

Cérémonie du thé dans une famille kazakhe vers 1940.

ROLAND AND SABRINA MICHAUD/AKG-IMAGES - PHILIP GAME/ALAMY STOCK PHOTO

ment », Alexandra l'est davantage par la Sibérie orientale : *« La merveille de ce trajet, c'est la journée passée dans les environs du Baïkal* […], *un sublime paysage polaire. »*

Arrivée à Pékin, elle s'installe dans une maison qu'elle envisage à la fois comme un cabinet de travail et un camp de base depuis lequel elle pourra préparer d'autres voyages. Direction, d'abord, les montagnes Wutaishan, plus hauts sommets du nord de la Chine. Départ le 30 juin avec Aphur, un cuisinier et un boy. Arrivée dix jours plus tard au monastère de Pou-Sating. La veille, elle notait : *« Voici peut-être la dernière fois de ma vie que j'habite une gompa* (bâtiment religieux bouddhiste). *Je suis comme une femme qui sait que son amant va la quitter et qui jouit goulument et tristement des derniers jours de leur liaisons… »*

"En Chine, assaillie par la tempête"

Coupée du monde, l'écrivaine-voyageuse travaille et apprend tardivement le début du second conflit sino-japonais. Les combats se rapprochent, il faut partir. Mais où ? À Taiyuan (nord-est de la Chine) ! Alexandra et sa troupe se mettent en route. Le voyage se transforme en calvaire : six jours pour faire 200 kilomètres ! Passé deux semaines dans la ville, la situation empire : les Japonais bombardent. Départ pour un nouveau long périple : Hankéou, à 900 kilomètres de distance. Alexandra y restera trois mois. Puis embarque pour Chongqing, au sud. La ville est un cloaque — *« ruelles fangeuses, boutiques misérables des deux côtés, pourriture, puanteur… »*

Les Japonais menacent toujours, la prudence impose le mouvement. Direction Chengdu, au centre-ouest du pays. Un refuge ? Las ! Les Occidentaux sont la cible de violence. Il faut encore reprendre la route… Cette fois vers Tatsienlou. À presque 70 ans, Alexandra fait une partie du trajet en chaise à porteurs dans des conditions dantesques : *« Je suis arrivée le 4 juillet après un voyage de dix jours à travers la montagne*, raconte-t-elle. *Il y avait deux cols à franchir*, […] *au premier d'entre eux après avoir marché pendant toute la moitié de la journée sous une pluie diluvienne, nous avons été assaillis par une tempête. Le toit de ma chaise à porteurs a été emporté, les porteurs renversés. J'ai dû faire la descente à pied trempée jusqu'aux os. »*

Toujours accompagnée d'Aphur, elle reste cinq ans dans la ville. C'est là que l'orientaliste apprend le début de la Seconde Guerre mondiale, puis la mort de son mari en 1941 : *« J'ai perdu le meilleur des maris et mon seul ami »*, dira-t-elle. À 76 ans, elle s'envole pour Calcutta. L'Inde a bien changé : elle y constate *« cette atmosphère singulière créée par la tension des volontés de tout un peuple centrées vers un but commun : chasser les Anglais de l'Inde. »* Elle n'attendra pas de voir l'indépendance : le 30 juin 1946, Alexandra rentre en France.

Elle meurt le 8 septembre 1969 quelques semaines avant ses 101 ans. Son dernier voyage, sans retour et sans témoin. ●

Journal de voyage
(deux tomes),
d'Alexandra David-Néel,
Pocket 2003 (réédition).

“Arrivée à Lhassa, la Rome tibétaine…”

Dans “Voyage d’une parisienne à Lhassa” (1927), Alexandra David-Néel raconte notamment son arrivée en 1912 à Lhassa, la ville interdite du dalai-lama, qu’elle fut la première Européenne à pénétrer.

Par Alexandra David-Néel

Enfin, après quatre mois de marche, d’aventures et d’observations […], je quittai Détchène un matin, à l’aurore, pour effectuer ma dernière étape vers Lhassa. Le temps était beau, froid et sec, le ciel lumineux. Le soleil levant fit apparaître devant nous, encore lointain et pourtant s’affirmant déjà majestueux et dominateur, le grand palais du pontife lamaïste.

« Cette fois c’est la victoire ! » dis-je à Yongden. Mais lui m’imposa silence : *« Non, pas encore, ne dites rien, ne vous réjouissez pas. Que sait-on ?… Il nous faut encore traverser le Kyi tchou, et il peut se dresser un obstacle… »*

Si près du but, je me refusais à croire que notre bonne chance pût nous abandonner, cependant je n’insistai pas.

Nous marchions rapidement, Tsi Potala *(lieu de résidence principal des dalai-lama)* grandissait à vue d’œil. On distinguait nettement, à présent, les lignes élégantes de ses nombreux toits dorés dont les angles aigus, accrochant la lumière, lançaient des éclairs. […]

Arrivés au Kyi tchou, nous prîmes passage dans un bac. […] Une foule composite, gens et bêtes, s’y entasse. Quelques minutes suffisent à la traversée.

Un rideau jaune de sable suspendu

Nous voici donc sur le territoire de Lhassa, mais encore loin de la cité elle-même. Yongden réprima encore une fois mes velléités d’entonner un chant triomphal, même réduit à un murmure. Que redoute-t-il, maintenant ? Nous sommes arrivés. D’ailleurs, le ciel lui-même nous donne un nouveau signe de sa complicité paternelle. […]

À peine avons-nous débarqué que l’atmosphère, jusque-là très calme, se trouble soudainement. Dans l’espace de quelques minutes une tempête furieuse se lève, soulevant jusqu’au ciel des nuages de sable. […] Des ombres indistinctes nous croisent, des gens courbés de dos, se voilant la figure avec leurs longues manches ou le pan de leur robe. Qui donc pourrait nous voir venir ? Qui donc pourrait nous reconnaître ?

Un gigantesque rideau jaune, fait de sable suspendu, est étendu devant le Potala, aveuglant ses hôtes, leur masquant Lhassa et les voies qui y conduisent. Je l’interprète comme un symbole me promettant une entière sécurité et l’avenir se chargera de justifier mon interprétation. Pendant deux mois je circulerai dans la Rome tibétaine, j’en parcourrai les temples et me promènerai sur les plus hautes terrasses du Potala sans que nul ne se doute que, pour la première fois depuis que la terre existe, une femme étrangère à contemplé la ville interdite.

Blaise Cendrars, photographié par Robert Doisneau, en 1948.

ROBERT DOISNEAU/GAMMA RAPHO

Cendrars, le poète baroudeur

Ancien légionnaire ayant perdu un bras durant la Première Guerre mondiale, Blaise Cendrars (1887-1961), devenu écrivain des bas-fonds et du monde a laissé une œuvre à son image : éruptive et cabossée.

Par François Guilloux

Toujours en crue, en éruption, en mouvement, Blaise Cendrars, et sa tête cabossée, c'est une "gueule" entrée dans la légende. Modigliani l'a peinte, Abel Gance l'a filmée, Doisneau l'a photographiée. Tous ses contemporains ont perçu en lui une force cyclopéenne. Avec son bras manchot, il ressemblait à un capitaine Crochet ayant troqué son bicorne contre un béret basque, mâchouillant son inusable mégot, la peau boucanée, l'air empâté et confit par l'alcool, du rhum comme il se doit. Et au milieu du visage, un tubercule gigantesque, son appendice nasal de pugiliste.

L'homme est né au moins quatre fois. En 1887, selon l'état civil, en Suisse : Frédéric Louis Sauser,

“La Mongolie, qui ronflait comme un incendie…”

Publié en 1913, alors que Blaise Cendrars a 28 ans, “La Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France” raconte notamment son long voyage en train à travers la Russie effectué une dizaine d’année plus tôt alors qu’il n’avait que 16 ans. Le voilà, ici, dans la dernière partie de son périple.

À partir d’Irkoutsk le voyage devint
beaucoup trop lent beaucoup trop
long
Nous étions dans le premier train qui
contournait le lac Baïkal
On avait orné la locomotive de dra-
peaux et de lampions
Et nous avions quitté la gare aux
accents tristes de l’hymne au Tzar. (…)
Comme nous approchions de la Mon-
golie
Qui ronflait comme un incendie
Le train avait ralenti son allure
Et je percevais dans le grincement
perpétuel des roues
Les accents fous et les sanglots d’une
éternelle liturgie
J’ai vu
J’ai vu les train silencieux les trains
noirs qui revenaient de l’Extrême-
Orient et qui passaient en fantôme
Et mon œil, comme le fanal d’arrière,
court encore derrière ses trains
À Talga 100 000 blessés agonisaient
faute de soins
J’ai visité les hôpitaux de Krasnoïarsk
Et à Khilok nous avons croisé un long
convoi de soldats fous
J’ai vu dans les lazarets les plaies
béantes les blessures qui saignaient
à pleines orgues
Et les membres amputés dansaient
autour ou s’envolaient dans l’air
rauque
L’incendie était sur toutes les faces
dans tous les cœurs.

de son vrai nom. En 1911, quand le jeune homme a enfanté de son nom d’écrivain, Blaise Cendrars — la cendre et les braises. En 1915, lors de la grande offensive de Champagne, quand le légionnaire Cendrars a perdu son bras droit, celui qui lui servait à écrire. Cette guerre dont il a failli ne pas revenir l’a finalement sauvé. De quoi ? Des enfantillages surréalistes, du parisianisme. Elle l’a projeté *« anonyme parmi le peuple en armes »*, lui octroyant un *« bras ami »*, la main gauche. Ultime métamorphose, en 1945, avec sa tétralogie, *« des mémoires qui sont des mémoires sans être des mémoires »,* formant l’essentiel des deux volumes que lui a consacré la Pléiade (*L’Homme foudroyé*, 1945 ; *La Main coupée*, 1946 ; *Bourlinguer*, 1946 ; *Le Lotissement du ciel*, 1949).

Très tôt, Cendrars a promis de se rendre célèbre *« par un mauvais coup ou par l’écriture »*. Ce sera l’écriture : le chant du départ. *« J’adore m’en aller »*, confessa celui que Max Jacob appelait le *« Suisse errant »*. Il n’a pas dix-huit ans qu’il s’est déjà enfui en Russie. Après quoi, il file à Bruxelles et à Paris, où il explore les bas quartiers. Partout, il mène une vie à la Jack London *(lire page 94)*, celle d’un jeune loup affamé. Il va tout gagner, tout perdre, comme le général Suter, cet aventurier d’origine suisse qui fit fortune en Californie avant d’être ruiné par la ruée vers l’or, et auquel Cendrars a consacré un chef d’œuvre, *L’Or, la merveilleuse histoire du général Johann August Suter* (1925).

On lit Cendrars, dira le poète Henri Michaux, *« comme un rapide vous prend, comme un hydravion atterrit dans un golfe des Tropiques »*. Les métaphores saisissantes se bousculent sous sa plume. Vingt-quatre images par seconde, comme au cinéma. C’est une prose trépidante, fébrile, survoltée. Cent chevaux-vapeur lancés à toute vitesse qui vous foncent dessus. Rien ne l’arrête, ni les obstacles, ni les conventions de langage. On a l’impression qu’il met du charbon dans sa phrase. *« De la vapeur d’eau s’en échappe »*, dit-il, comme si elle fumait. Il faut que ce concentré d’énergie soit porté à ébullition.

“Je travaille à pic, pour descendre en profondeur”

Cendrars écrit en transe, dans de longues coulées de lave, de sève et de boue, et c’est en transe que l’on lit *La Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France* (1913), qui n’est rien d’autre que la traduction poétique de la révolution picturale. Il décrit la nouvelle réalité que peignent Fernand Léger, Robert Delaunay, Chagall, Modigliani, Braque, Picasso.

Cette réalité, il l’étreint, se cogne à elle. *« Je travaille à pic pour descendre en profondeur »*, écrit-il à son ami Henry Miller. Dans ses livres, Cendrars fait tourner la terre comme une toupie. C’est comme un champ magnétique. Ses antennes captent tous les fluides terrestres. C’est pour cela qu’il est aussi bon reporter du réel. Il va toujours au cœur des choses et des hommes, droit au but, même s’il arrive que sa phrase soit labyrinthique. Comme sa vie.

Mort à Paris en 1961, il n’en finit pas de renaître. ●

Œuvres autobiographiques complètes,
de Blaise Cendrars, Gallimard,
Bibliothèque de la Pléiade (deux tomes).

Morand, la nostalgie d'un monde perdu

Des années 1920 et 1930, où il écrivit ses grands récits de voyage, jusqu'à la fin de sa vie, Paul Morand (1888-1976) n'aura cessé de courir le globe. Pour fuir l'ennui, mais aussi en vigie d'un monde menacé par l'uniformisation.

Par Laurent Dandrieu

J'ai la nostalgie de l'univers, j'ai le mal de tous les pays ». Homme pressé, Paul Morand le fut sans doute surtout de se fuir, cherchant avant tout dans sa chère vitesse l'étourdissement qui empêche de se poser sur soi-même les questions qui fâchent. « *Voyager*, écrit-il, *c'est fuir son démon familier, distancer son ombre, semer son double. Il arrive qu'on lui prenne quelques heures, quelques jours d'avance.* [...] *Mais déjà l'ennemi vous rattrape, il est sur vous : c'est fini.* »

Initié tôt aux pérégrinations par ses parents, qui l'expédient en Angleterre en 1902, puis lui font découvrir l'Italie en 1904, c'est pourtant à Paris, à l'Exposition universelle de 1900, que le jeune Paul, alors âgé de 12 ans, fait « (s)*on premier grand voyage* ». « *Sa première leçon de monde* », résume Dominique Lanni dans *Paul Morand explorateur des mondes noirs* (Sorbonne Université presse, 2014). Un choc.

Reçu major, en 1912, au concours des vice-consulats, il fera pourtant l'essentiel de sa carrière diplomatique en disponibilité, le Quai d'Orsay ayant vite compris que cet écrivain tôt couronné par le succès ferait un meilleur ambassadeur de France plume en main qu'uniforme diplomatique sur le dos.

Nommé attaché d'ambassade à Londres en 1913, Morand devient une vedette dès le début des années 1920, avec l'énorme succès des nouvelles d'*Ouvert la nuit* et *Fermé la nuit*. Mais vite écœuré par la débauche de plaisirs où se noie la société d'après-guerre, qu'il a si bien décrite dans ses nouvelles, Morand s'abandonne « *au seul souci de voyager* ».

"Bucarest, carrefour de figures, de mœurs et d'aventures"

Nommé à Bangkok en 1925, il y va et en revient par le chemin des écoliers, tour du monde qu'il relate dans *Rien que la terre* (1926) : États-Unis, Canada, Japon, Chine, Siam, « *terre de bonheur assoupi et de foi vive* », Singapour où des trafiquants chinois lui vendent des têtes de bouddhas « *roulées dans des linges comme des têtes coupées* », l'Afrique où, un jour, dans un village on lui offre pour la nuit une jeune Noire de deux mètres vingt : « *Comme une grotte, elle se laissait visiter, indifférente et fraîche* ».

Morand le constate : « *Je n'aime que le mouvement*, écrit-il. *C'est la seule vérité, la seule beauté. Je n'aurai pas honte de ma vie tant qu'elle sera*

Paul Morand sur un navire en 1928.

AKG-IMAGES / ULLSTEIN BILD

mobile. » Mais déjà il déplore la banalisation du voyage (*« Nous allons vers le tour du monde à 80 francs »*), le rapetissement d'un monde bientôt entièrement balisé par le tourisme, ainsi qu'*« une lutte des races pour les meilleurs climats »*, qui succédera, selon lui, à la lutte des classes.

"Je n'aime que le mouvement. C'est la seule vérité, la seule beauté."

Paul Morand

En janvier 1927, après avoir épousé Hélène à l'église orthodoxe, il s'embarque avec elle dans un voyage vers Cuba, le Mexique et les États-Unis ; puis, en novembre, l'entraîne aux Antilles, périple d'où est issu son *Carnets d'un voyage aux Antilles*, brouillon de son livre *Hiver caraïbe* (1929), dont la conclusion résonne comme un adieu anticipé à l'exotisme : *« J'aurai joui en pleine conscience du monde qui finit*, écrit-il *; j'aurai vu les derniers beaux pays, reçu les derniers saluts de races encore respectueuses. »*

En 1930, il publie *New York*, premier d'une série de portraits de villes où éclate son sens des images ramassées : *« New York, c'est un homme qui court, qui tombe et se relève. »* Suivront *Londres* (1933), *« ville qui ne vous satisfait pas entièrement mais vous gâte toutes les autres »*, et *Bucarest* (1935), *« merveilleux carrefour de races, de figures, de mœurs et d'aventures »*. Après la guerre, ses accointances avec Vichy le contraignent à l'exil en Suisse. Les voyages reprennent bientôt, mais fini l'exotisme : ce sont désormais l'Espagne, le Portugal, Venise toujours. Sa dernière année de vie le verra en Écosse, en Tunisie, en Italie, à Jersey.

Survenue en 1976, sa mort porte un autre cachet : Trieste, où ses cendres ont rejoint celles de sa femme Hélène. ●

Carnets d'un voyage aux Antilles, *de Paul Morand, Passage(s), 2016 (réédition).*

"Décharmé de toute la planète, sauf de Venise..."

Dans son dernier grand livre, écrit en 1971, "Venises" (au pluriel, en référence à son existence vouée à observer les mutations du monde), Morand rend hommage à cette ville où sont accolés, indélébiles, "quelques morceaux de (sa) vie".

Venise résume dans son espace contraint ma durée sur terre, située elle aussi au milieu du vide, entre les eaux fœtales et celles du Styx. Je me sens décharmé de toute la planète, sauf de Venise, sauf de Saint-Marc, mosquée dont le pavement déclive et boursouflé ressemble à des tapis de prière juxtaposés ; Saint-Marc, je l'ai toujours connu, grâce à une aquarelle pendue au mur de ma chambre d'enfant, un grand lavis peint par mon père, vers 1880, bistre, sépia, encre de Chine, d'un romantisme tardif, où le rouge des lampes d'autel troue les voûtes d'ombre dorée, où le couchant vient éclairer une chaire enturbannée. De mon père, je possède aussi une petite huile, une vue de la Salute par temps gris, d'une rare finesse d'œil, qui ne m'a jamais quitté. (...) Venise, ce n'est pas toute ma vie, mais quelques morceaux de ma vie, sans lien entre eux ; les rides de l'eau s'effacent ; les miennes, pas.

Herzog, l'écrivain du toit du monde

DR

3 juin 1950 : l'alpiniste Maurice Herzog (1919-2012) est le premier à atteindre les 8000 mètres du sommet de l'Annapurna, dans l'Himalaya. Le récit de son extraordinaire exploit, "Annapurana, premier 8 000" (1951), fera le tour monde.

Par Olivier Annichini

Népal, 17 mai 1950, installation du premier camp de base au pied de l'Annapurna, la montagne sacrée. Le chef de l'expédition, Maurice Herzog, 31 ans, s'entretient avec ses trois amis guides de Chamonix, tous âgés de 28 ans, qui l'accompagnent : Louis Lachenal, Gaston Rébuffat et Lionel Terray. Cinq autres Français, dont un médecin et un cinéaste, 9 sherpas et 250 coolies, transportant 5 tonnes de matériel, sont aussi présents. Deux années de préparation ont été nécessaires. Face à eux, un défi de 8 078 mètres de haut, que la France a lancé à la face du monde : vaincre l'Annapurna, sommet inviolé du sanctuaire de l'Himalaya.

À partir de là, l'ascension se fera par paliers : cinq camps successifs. Puis, le 3 juin, va pouvoir commencer l'assaut final. Les 700 derniers mètres. Le moment de vaincre, ou pas, le monstre de pierre et de glace.

Herzog et Lachenal, les plus endurants, ont été désignés pour cette ultime étape. Le premier fait parvenir un télégramme à Paris : *« Donnons assaut Annapurna par voie glaciaire difficile mais permettant progressions rapides malgré danger avalanche et chute de glaces. »* Il est 6 heures du matin, les deux hommes s'élancent. À 14 heures, ils parviennent au sommet. Fixé au piolet d'Herzog, le drapeau français flotte sur le toit du monde. Mais ils sont à bout de fatigue et gelés.

Le soleil disparaît, la tempête se déchaîne

Récit du cinéaste Marcel Ichac, relatant l'exploit de ses amis : *« Ils ont la tête en feu et cependant le froid durcit leurs chaussures, pince leurs doigts sous les gants. À demi asphyxiés par l'effort, ils n'ont comme seule ressource que d'ouvrir la bouche toute grande à chaque rafale de vent, mais cet air n'apporte plus à leurs poumons qu'une part dérisoire de l'oxygène nécessaire à la vie. »*

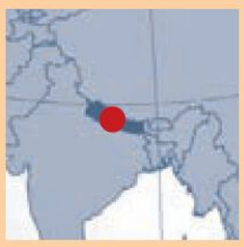
Et les épreuves se poursuivent. Maintenant il faut redescendre. Et ce que la montagne a donné, elle veut le reprendre : le soleil disparaît, la tempête se déchaîne. Herzog et Lachenal sont presque aveugles, sentent le froid les tétaniser. Avec Terray et Rébuffat, partis dans la tornade et parvenus à les rejoindre, les quatre hommes, fantômes dans le blizzard, s'abritent dans une crevasse… Le lendemain, quand ils parviennent à s'en extraire, Herzog et Lachenal ont les pieds et les mains gelés. Pour éviter la gangrène, le Dr Jacques Oudot, retrouvé au camp 2, épluchera au scalpel, au jour le jour, les moignons nécrosés. Le miracle a lieu : ils s'en sortent. Un mois et demi plus tard, le 17 juillet 1950, les héros sont de retour à Paris. Mais dans quel état…

Lachenal subira 16 opérations. Herzog lui, témoignera : *« Il est fréquent de greffer un ou deux doigts, mais dans mon cas il y en avait vingt. D'où la difficulté posée par ces greffes multiples. »* La terrible rançon de la gloire. Car la gloire, elle, fut aussi au rendez-vous pour celui qui deviendra plus tard député-maire de Chamonix et ministre de la Jeunesse et des sports du général de Gaulle. Publié l'année suivant son exploit, son livre *Annapurna, premier 8 000* (Arthaud, 1951), devient un immense best-seller, vendu à 15 millions d'exemplaires dans le monde. Parmi ses lecteurs, Hergé, le père de Tintin, qui s'en inspirera pour son album *Tintin au Tibet*. ●

"Une coupure immense me sépare du monde. J'évolue dans un domaine fantastique, où la présence de l'homme n'est pas souhaitée."

Maurice Herzog

"Renoncer ? Mon être tout entier s'y refuse…"



Dans son livre "Annapurna Premier 8 000", Maurice Herzog raconte notamment ce moment-clé où son compagnon Lachenal et lui, gelés et à bout de force, décident cependant de poursuivre leur ascension, par la seule force de leur volonté.

Brusquement, Lachenal me saisit : *« Si je retourne, qu'est-ce que tu fais ? »*

En un éclair, un monde d'image défile dans ma tête : les journées de marches, les rudes escalades, les efforts exceptionnels déployés par tous pour assiéger la montagne, l'héroïsme quotidien de mes camarades pour installer, aménager les camps… À présent nous touchons au but. Dans une heure, deux peut-être, tout sera gagné. Et il faudrait renoncer ? C'est impossible. Tout mon être s'y refuse. Je suis absolument décidé. Aujourd'hui, nous consacrons un idéal. Rien n'est assez grand. Je réponds et ma voix sonne clair : *« je continuerai seul. »*

Oui, j'irai seul. Si Lachenal veut redescendre, je ne peux pas le retenir. Il doit choisir en pleine liberté. Mais mon camarade n'est pas le moins du monde découragé ; c'est la prudence seule, la présence du risque qui lui ont dicté ces paroles. Alors sans hésiter, il choisit : *« je te suis »*.

Les dés sont jetés, l'angoisse est dissipée. Rien ne nous empêchera d'aller jusqu'en haut. Nous sommes frères.

Terres d'aventures

De Pierre Loti, l'écrivain-marin, ou l'inverse, à Erik Orsenna, l'académicien globe-trotteur, en passant par Joseph Kessel l'indomptable, Henry de Monfreid ou Ella Maillard, les indomptés...

L'Ódáðahraun ("désert de lave des criminels"), le plus grand désert froid d'Islande.

ROMAIN ROUGER

Kessel, le lion rugissant

Romancier, grand reporter, aventurier et résistant, Joseph Kessel (1898-1979) compte parmi les auteurs les plus populaires et les plus prolifiques de son temps. Sur tous les continents et au cœur de toutes les aventures du siècle.

Par Pierre Lemoine

“L’humanité ? Elle ne vaut pas cher, mais je l’aime. Et quoi qu’il arrive, j’aime la vie.”

Joseph Kessel

Joseph Kessel, comme Blaise Cendrars *(lire page 38)*, c’est d’abord une gueule. Massive, carrée, épaisse. Le front étroit strié de sillons profonds, le visage buriné par le soleil d’Arabie et les vents d’Asie, fendu en deux par un sourire d’enfant, rehaussé d’une toison d’or cuivré, sa crinière de lion rugissant, le plus bel animal de la jungle, celui justement qui lui donnera la notoriété internationale, en 1958, avec *Le Lion*.

Oui, Kessel avait bien une gueule pour entrer dans la légende du siècle, lui qui avait fait deux guerres mondiales dans l’aviation, accompagné avec son ami Jean Mermoz l’aventure de l’Aéropostale *(lire page 50)*, vu une civilisation se défaire et une autre la remplacer. Mais plutôt que de jouer à l’ancien combattant, il choisit de rester perpétuellement jeune et curieux du monde qui l’entoure, y compris en le rêvant d’avance. *« Les grands voyages ont ceci de merveilleux,* écrit-il, *que leur enchantement commence avant même le départ. On ouvre les atlas, on rêve sur les cartes. On répète les noms magnifiques des villes inconnues… »*

Lui était un volcan. Une nature éruptive tranchant ses différends à la vodka. Douze rounds. Il gagnait en général avant la limite, par K.-O. éthylique de l’adversaire. Et quand l’alcool ne départageait pas les combattants, les coups de poings y suppléaient. Le type d’homme que l’on s’attend à voir sur un ring ou à la cognée. Pas la plume à la main, même si cette plume, il la chevauchait plus qu’il ne la tenait.

Pirate en mer de Chine, guerrier massaï en Afrique

Sa vie, ou plutôt ses vies ? Une suite de réincarnations successives, comme s’il avait été tour à tour pirate en mer de Chine, chef de clan dans les montagnes afghanes, cosaque au bord du Don, guerrier massaï en Afrique de l’Est, chercheur d’or en Tasmanie… L’homme, il est vrai, semblait y avoir été destiné. Ce fils de Moïse, de Kipling et de la piraterie descendait lui-même d’une tribu nomade, les juifs russes du *« Yiddishland »*. Puis l’exil a conduit ses parents en Argentine, dans une colonie juive de peuplement, une sorte de sionisme du bout du monde, où l’enfant est né en 1898, avant d’être rapatrié en Russie, sur les bords de l’Oural, d’où sa mère était originaire, à la croisée de l’Asie et de l’Europe. De la pampa à la steppe ! Pour un baroudeur, le voyage commençait bien.

“À Bombay, où hurlent les couleurs…”

Publié en 1955, “La Vallée des rubis” est le récit autobiographique de Kessel parti dans la jungle birmane sur les pas des chercheurs de pierres précieuses, saphirs et rubis. Ce voyage, ici, l’amène à Bombay, capitale de l’Inde.

Bombay est une ville prodigieuse, sans forme ni fin, où la mer étincelle, où le soleil foudroie, où hurlent les couleurs, où, tantôt vêtues de vêtements flottants et tantôt le torse ascétique et nu, coiffées de calots, de bonnets d’astrakan, de turbans somptueux et de chiffons sordides, ruissellent, ruissellent, ruissellent inépuisablement, inexorablement, les foules indiennes magnifiques et terrifiantes par leur masse, leur densité, leurs haillons éclatants, leurs yeux de feu noir, leurs fronts marqués des signes religieux ; où, face à l’hôtel Taj Mahal, cité dans la cité, se dresse un arc de triomphe qu’on appelait la Porte des Indes, sous lequel passait le vice-roi nommé par Londres quand il débarquait pour occuper son poste et sous lequel aussi défilèrent les dernières troupes britanniques marchant vers le port lorsque le roi d’Angleterre dut renoncer à sa plus belle couronne de l’Empire.

BRIDGEMAN IMAGES

“Les grands voyages ont ceci de merveilleux que leur enchantement commence avant même le départ.”

Joseph Kessel

Ensuite, ce sera la France, son pays d’adoption et d’absorption. Mais le démon de l’errance l’habitait. Résultat : Kessel, dès lors, ne cessera de voyager et de faire voyager ses lecteurs, jusqu’au bout du monde, sur terre, sur mer et dans les airs, jusqu’à la dernière route du dernier village. Et toujours guidé par une bonne étoile qui ne le lâchera jamais. En voyageant, il remonte le cours du temps, allant chercher le prochain dans le lointain, en Afrique, en Arabie, en Afghanistan. Chez lui, l’aventurier se doublait d’un ethnologue sans manières, fasciné par des tribus sorties d’un autre âge avec lesquelles son imagination était d’emblée en affinité.

Son premier éblouissement fut la mer Rouge et le boutre de Henry de Monfreid *(lire page 68)*, dont il fit un *« roman vrai »* d’aventure, *Fortune carrée* (1932), célébration de la piraterie qu’on lit fiévreusement, comme sous le coup d’une insolation. Dernier voyage et ultime éblouissement : l’Afghanistan, peut-être la commotion la plus forte. Comme à l’accoutumée, Kessel en reviendra avec un reportage, *Le Jeu du roi*, du nom de cette course de chevaux folle, le *bouzkachi*, où les cavaliers doivent aller chercher un bouc égorgé, rempli de sable pour l’alourdir, avant d’aller le déposer dans un cercle sacré. Mais le reportage (déjà somptueux) deviendra chrysalide avec *Les Cavaliers* (1967). Nulle part ailleurs, Kessel ne sera à ce point subjugué par l’éclat sauvage d’un monde féodal encore inchangé, où l’on ne sait ce qu’il y a de plus beau, la rudesse des hommes, ou la majesté des paysages.

Très vite, le tout-Paris le sollicitera. Les patrons de presse se l’arrachent : il fait exploser les tirages. Ses confrères le surnomment *« l’Empereur »*, hommage à ce seigneur du reportage. La légende est lancée. Elle le suivra jusqu’au bout, des bouges enfumés de Pigalle, où l’ivresse aidant il se fait *« bouffeur de verres »*, broyant les verres de cristal à pleines dents, jusqu’au Quai de Conti, au milieu des académiciens français qui l’accueilleront en 1962.

Entré dans l’Histoire avec “Le Chant des partisans”

Côté cœur, *« Jef »* est un infatigable séducteur. Ses femmes s’en accommodent. Il pouvait courir après elles comme il jouait au baccara, avec une sorte de rage sourde. Mais s’il est parvenu à se faire interdire de jeu pendant vingt ans, pour les femmes, l’interdiction ne dura toujours que le temps d’une promesse.

La fidélité, il la destinera à l’amitié, qu’il plaçait au-dessus de tout et qui se scellait toujours autour d’une bouteille, et plus souvent plusieurs ! Cette

“Sanaa, sa fierté et sa sobre noblesse…”

Rédigé sous la forme d’un roman, “Fortune carrée” (1932) s’inspire du périple de Kessel, deux ans plus tôt, au Yémen, en mer Rouge et en Éthiopie-Somalie, au cours duquel il fera la rencontre d’un autre immense écrivain-voyageur, Henry de Monfreid (lire page 68), qu’il convaincra de publier ses récits.

Il n’est pas dans tout l’Orient de grande cité qui puisse donner une idée de Sanaa *(ou Sana, capitale du Yémen)*. Ni Le Caire, au bord du désert que surveille le sphinx. Ni Damas, reine de Syrie, molle et subtile, noyée dans son verger géant. Ni Jérusalem, bloc compact de voûtes, d’arceaux, de ruelles, d’exaltation, de haine et d’amour.

Sanaa, au milieu de la coupe prodigieuse de pierre et de lave que ferment les djebels yéménites, se dresse isolée du monde et près du ciel. Flanquée de donjons ronds et pesants, cernée par d’épaisses enceintes crénelées, elle est vaste, solide, bâtie en force et tranquillité. Elle semble issue du sol même, toute posée dans sa forme, sa fierté et sa sobre noblesse. Ainsi que le haut plateau qui la soutient, Sanaa porte le sceau de la fable et de la vie en même temps.

Elle est féodale sans vestige de mort, elle est orientale avec ordre, ampleur et fermeté. Elle bruit, elle respire alors qu’elle pourrait être vide et servir de témoin au passé, comme les villes fascinantes qu’on exhume des sables. On ne voit pas un Occidental dans ses larges rues et pourtant elle est organisée, elle est propre, elle est civilisée dans son dessin profond.

AKG-IMAGES/ANNEMARIE SCHWARZENBACH

Cavaliers afghans dans les années 1930, dont Kessel fera les héros de son roman “Les Cavaliers”.

amitié l’emportera longtemps sur les engagements politiques, du moins jusqu’aux années 1930, avant que la montée aux extrêmes ne vienne en contrarier les rites immuables, son ami Henri Béraud *(lire page 96)* s’éloignant dans les brumes de la Collaboration, tandis que lui quittera la France en 1942, direction l’Angleterre, d’où il composera le *Chant des partisans*, avec son neveu Maurice Druon, Anna Marly et Germaine Sablon, avant d’écrire *L’Armée des ombres* (1943) que Jean-Pierre Melville adaptera au cinéma. Par là, il entrait dans l’histoire de France, chantre de la Résistance. Le sacre pour un reporter.

Kessel a empoigné son époque comme personne. Son personnage, c’est le XX^{e} siècle, sur lequel il projetait son faisceau puissant d’écrivain. Des indépendantistes irlandais du Sinn Féin à la poche de Dunkerque, du procès Pétain au procès Eichmann, en passant par la crise de 1929, Nuremberg et la création de l’État d’Israël, dont il reçut le premier visa, un demi-siècle défile. Dans sa vie et sous sa plume. Sa traversée de l’Allemagne en 1932, pays de somnambules au bord du précipice, est prodigieuse. C’est une sorte de tremblement de terre qu’il enregistre et qui va secouer jusqu’aux fondations du monde.

Comme le souligne Gilles Heuré dans sa préface du recueil de reportages et romans (1 288 pages) paru dans la collection Quarto (Gallimard, 2010), la question n’est pas de savoir si les reportages de Kessel sont déjà de la littérature ou ses romans encore du reportage. Leur auteur a tiré le journalisme vers le haut et ramené la littérature à la vie. Son œuvre se situe au point de jonction de l’actualité et de l’intemporel, de la presse et du roman, des hommes et de leur histoire, la petite comme la grande. Et Kessel excellait à malaxer cette pâte humaine. Un même don de sympathie et d’empathie lui ouvrait tous les cœurs. L’humanité ? *« elle ne vaut pas cher, mais je l’aime,* disait-il. *Et quoi qu’il arrive, j’aime la vie. »*

À la fois trop brouillon et trop profond pour être un esprit analytique, il écrivait comme il buvait, dans une suite de ruades et d’envolées lyriques. Mais il évita aussi toujours d’être le cliché qu’il aurait pu devenir : l’auteur pantagruélique pris d’excès bachique, l’écrivain qui aimait les voyous, les bagarres et les aventures féminines. Il est beaucoup plus que cela, sachant faire vibrer des cordes émotives trop universelles pour ne pas toucher tous les publics. Une même soif de grandeur et de rédemption traverse tous ses livres. C’est le legs des grands auteurs russes, Tolstoï au premier chef, dont il aurait pu revendiquer l’héritage. Simplicité et beauté. L’écrivain voyageur dans toute sa splendeur. ●

Reportages, romans de Joseph Kessel,
Gallimard, collection Quarto, 2010.

Mermoz en 1930, l'année suivant son incroyable exploit.

BRIDGEMAN IMAGES

"Mermoz, les condors, et le miracle des Andes..."

Comptant parmi les plus beaux livres de Kessel, sa biographe de Jean Mermoz, qu'il considérait comme son "frère", a été publiée en 1938, deux ans après la mort du héros-aviateur. Elle raconte notamment son redécollage miraculeux de 1929, alors que son avion s'était abîmé sur un haut plateau de la cordillère des Andes.

Par Joseph Kessel

9 mars 1929. Pris dans un courant descendant, le Latécoère 25 de Jean Mermoz, accompagné de son mécanicien Collenot, s'est posé en catastrophe sur un étroit plateau rocheux situé à 4 200 mètres d'altitude et cerné de précipices. La température est de – 15°. Comment s'en échapper ?

Ils étaient sur un plateau en pente douce cerné par des ravins profonds. Tout autour, dans un désordre fantastique et grandiose, scintillaient les croupes, les cimes, les arêtes et les pics. Un désert de pierre et de neige s'étendait à perte de vue. Et un silence, un silence sans nom.

Tout se découpait avec une précision géométrique dans la pureté de l'air glacial. À cette altitude de 4 200 mètres — le plafond exact du Laté 25 — il faisait un froid de moins 15°. Ni Mermoz ni Collenot n'avait de vêtements chauds. Ni l'un ni l'autre n'avait songé à emporter des provisions. Et l'appareil était inutilisable. Un examen sommaire avait suffi à le montrer au mécanicien. Fuselage cassé, train d'atterrissage faussé, béquille arrachée...

— Rien à faire, Collenot ? avait demandé Mermoz.

— J'en ai bien peur, monsieur Mermoz, avait dit Collenot.

— Alors, en route !

Mermoz et Collenot descendirent, gravirent des pentes,

trébuchant dans des pièges invisibles, glissant sur la glace. Trois condors les suivaient d'un vol concentrique.

Au bout d'une heure [...] il n'y avait pas 500 mètres de l'endroit où ils se trouvaient à la carcasse de l'avion. [...] À quoi bon continuer cette marche ? Elle ne pouvait les mener qu'à l'épuisement, puis le gel ferait d'eux sa proie.

(Les deux hommes décident alors de retourner à l'avion pour tenter de le réparer avec du « fil de fer tordu »*, des* « bouts de bois » *et même des* « morceaux de pantalon »*; ce qu'ils firent,* « à demi-gelés, exténués de faim et la tête bourdonnante »*, durant toute la nuit et jusqu'en fin de matinée.)*

Une chance sur mille de réussite

Durant l'exploration minutieuse qu'il avait faite des environs, Mermoz avait conçu, pour le décollage, un plan d'une hardiesse insensée, mais qui lui apparut comme le seul moyen possible de salut.

Le plateau sur lequel se trouvait l'appareil descendait en pente douce. Cette pente fixait inexorablement l'axe du départ. En effet le socle était trop étroit pour que l'avion pût s'envoler dans l'autre sens. De plus, se trouvant à son altitude limite, il ne pouvait s'agripper à l'air et manœuvrer qu'en descendant d'abord. Donc il fallait le lancer sur la déclivité naturelle qui lui donnerait force et vie. Mais cette déclivité aboutissait à un ravin dont le bord opposé et situé un peu plus bas que la plate-forme formait obstacle. Puis venait un autre ravin et un troisième dont les bords allaient toujours s'abaissant. Mermoz savait que, parvenu au bout de la pente, son avion n'aurait acquis ni la vitesse, ni la puissance nécessaire pour survoler ces trois degrés. Il avait donc repéré à la surface une étroite bande à peu près plate, qu'il toucherait de ses roues pour rebondir de l'un à l'autre comme sur autant de tremplins et plonger enfin dans la mince vallée qui bleuissait au fond.

Mermoz ne se demanda pas un instant si l'appareil soutiendrait ces chocs après les réparations de fortune. Il fallait sauter. Il sauterait.

Mais pour que ce projet, qui comportait une chance sur mille de réussite, reçût un commencement d'exécution, il devait donner à la course initiale de l'avion le plus de champ possible, c'est-à-dire le pousser jusqu'au sommet du plateau.

Mermoz et Collenot délestèrent le Laté 25 de tout ce qui n'était pas strictement indispensable. [...] Malgré cela, il pesait encore plus de 2 000 kilos.

(Les deux hommes, à bout de force, remontent l'avion en le poussant vers le haut de la pente rocheuse sur 500 mètres, ce qui leur prendra huit heures.)

"Mermoz ne se demanda pas un instant si l'appareil soutiendrait ces chocs après les réparations de fortune. Il fallait sauter. Il sauterait."

Joseph Kessel

Mermoz tenait les commandes.

— Les cales, dit-il brièvement.

Collenot écarta les grosses pierres posées sous les roues, sauta dans la cabine. L'avion roulait. Avec ce qui restait de sa veste, Collenot se couvrit la tête. Il ne voulait pas voir.

Mermoz, le visage pareil à un masque, sentait chaque tressaillement de l'appareil dans sa chair. Plein moteur... Le bord de la pente, la chute, le premier tremplin. Le train d'atterrissage a tenu... Le second obstacle... Un mètre d'erreur et c'est la fin. La roue du gouvernail lui entrait dans les paumes... L'endroit juste où il faut toucher... Le Laté rebondit... Le train a tenu... Attention... Le troisième ravin... Ne pas se tromper d'un mètre... Je touche... Je saute. Oui... Le train a tenu.

Maître de l'avion, du ciel, du monde

À deux mains, Mermoz appuya sur le levier de profondeur, tomba dans la vallée, sentit s'éveiller à la vie les molécules de l'appareil, vira sur l'aile pour éviter le flanc de montagne qui venait à lui avec une vitesse incroyable, redressa, remonta. Il était maître de l'avion, du ciel, du monde.

Par le couloir qu'il avait emprunté pour venir, et s'appuyant de nouveau sur un courant ascendant, il déboucha de la muraille tragique. La plaine frémissante d'arbres en fleurs reposait sous le soleil à son zénith.

À midi, Mermoz était à Copiaco *(Chili)*.

Ceux qui l'ont vu atterrir, m'ont dit que son visage et celui de Collenot étaient méconnaissables. Sous la barbe qui les rongeait, le froid n'en avait fait qu'une plaie.

À Rio Callegos, dernière bourgade de Patagonie, à quelques kilomètres du détroit de Magellan, sous l'unique hangar du terrain d'aviation le plus austral au monde, il y a un Laté 25. Il porte le n° 603.

J'ai longuement rêvé contre ce fuselage ; c'est l'avion avec lequel Mermoz et Collenot accomplirent le miracle des Andes.

Mermoz, *de Joseph Kessel, Gallimard, 1938*

Erik Orsenna, l'académicien globe-trotter

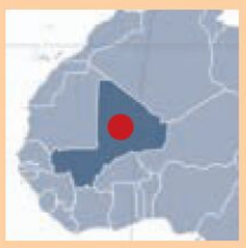
Mu depuis l'enfance par son insatiable curiosité, l'académicien et lauréat du Prix Goncourt n'a eu de cesse, comme auteur et dans la "vraie vie", d'arpenter le monde. Rencontre.

Par Marie de Greef-Madelin

Les volets de sa maison, située dans le XIII[e] arrondissement de Paris à la Butte aux Cailles, sont peints en bleu. L'intérieur est décoré comme un navire. Des fenêtres en forme de hublots, du bois verni au sol, des balustrades sur les paliers des premiers et deuxième étage. L'ambiance invite à prendre le large. Des maquettes de bateau, des marionnettes maliennes, des statuettes et des masques africains, un grand oiseau du Sénégal en métal, qui ressemble à une autruche, provoquent rapidement des questions. Pourquoi voyager ? «*J'ai une règle absolue lorsque je voyage pour écrire un ouvrage. Je ne pars pas pour vérifier. Je n'ai pas d'idées préconçues. Je pars pour comprendre*», nous souffle Erik Orsenna.

Moustache blanche triangulaire, lunettes rondes, regard profond aux yeux clairs, Orsenna, 78 ans, est essayiste, romancier, conteur, académicien, conseil-

"À Tombouctou, chiens errants, bouffées d'huile chaude et vieux tailleurs..."



Dans "Mali ô Mali" (Stock, 2014), Orsenna raconte le périple de Madame Bâ et de son petit-fils et narrateur, Ismaël. Le duo arrive ici à Tombouctou (Mali), en proie aux islamistes.

Durant les premiers temps de ma petite promenade, j'avais réussi à croire que le cauchemar *(l'arrivée des islamistes)* avait été inventé de toutes pièces par les journaux et une trompeuse rumeur. Tombouctou continuait de vivre sa vie, immuable depuis des siècles. Chiens errants, marchands ambulants, gamins poursuivant, faute de ballon, une boule de guenilles, anciens refaisant le monde qu'ils allaient bientôt quitter, bouffées d'huile chaude, martèlement des pions à mil, vacarmes divers, rafales, soudain, d'invectives familiales suivies d'un calme vite recouvré, de nouveaux gazouillis d'oiseaux... Il paraît que dans toutes les villes, même les villes en guerre, on trouve des oasis de paix qui donnent l'illusion que l'horreur n'existe pas.

— Holà, jeune homme!

Je regardai autour de moi. C'était bien à Ismaël que le vieux tailleur s'adressait. Il se tenait assis sur une pierre plate, devant sa boutique minuscule, plutôt une cabane. Des planches qui faisaient office de toiture pendaient quelques pièces de tissus passés à dominante verdâtre. Posé sur une caisse, une machine à coudre Singer dialoguait avec un chat de même couleur noire.

Je m'approchais.

— Que me veux-tu ?

— T'éviter quinze coups de chicotte. Tu es nouveau venu, n'est-ce pas ? Donc tu ne sais pas qu'un bon musulman ne laisse pas ses chevilles couvertes.

Erik Orsenna en 1997.

ERIC BOUVET/GAMMA

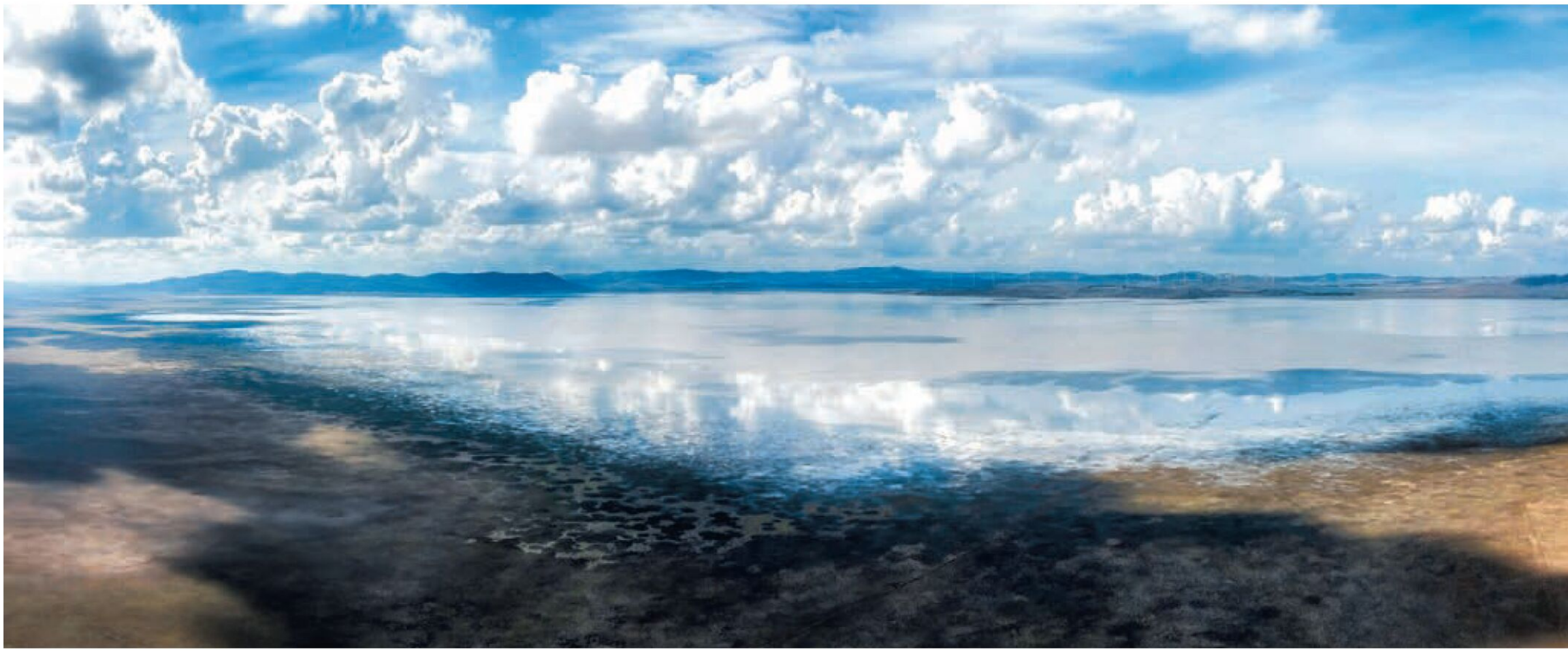
ler politique (depuis Mitterrand jusqu'à Macron), chef d'entreprise… et globe-trotter. Nous le rencontrons à l'issue d'un de ses voyages en Afrique, à Saint-Louis du Sénégal. Là-bas, il se dit *«heureux»*, arrimé à la littérature, entre Pierre Loti *(lire page 64)* qui y vécut et Jean Mermoz *(lire page 50)* qui en partit pour la première transatlantique effectuée sans escale.

Mais des escales, Erik Orsenna, lui, s'en autorise beaucoup. En bon marin breton, il affectionne les périples au long cours et voit toujours *«la géographie comme une navigation»*. L'homme qui se rêvait journaliste depuis ses lectures d'enfance des albums de Tintin, part enquêter parfois toute une année en Afrique, au Mali, mais aussi en Chine, au Japon, au Brésil, en Inde… L'œuvre d'Hergé, à travers *L'Oreille cassée*, *Tintin au Congo*, *Tintin en Amérique*, *Le Temple du Soleil*… a provoqué dès son plus jeune âge un *«déclic»*, la soif de voyager.

Il partage son enfance entre Paris et l'île de Bréhat, dans la maison familiale. L'île aux trésors qui forge son imaginaire. *«Chaque fois que nous sortions, grelottants, de nos bains glacés de Bretagne, une grand-mère ou une tante était là pour s'exclamer :* "Remercie donc le Gulf Stream ! Sans lui notre mer serait froide". *Et chacune des promenades au jardin s'accompagnait de laudes.* "Qu'il se porte bien ce palmier, il me rappelle Alger ! Qu'il monte haut cet agave, on dirait Madagascar ! Vraiment, cette année encore le Gulf Stream nous a fait de beaux cadeaux." *Au fond, le Gulf Stream nous consolait de la perte de nos colonies.»* se souvient-il dans *Portrait du Gulf Stream* (Le Seuil, 2005).

"Une maladie m'habite : la curiosité. Cette curiosité l'emporte toujours sur mes peurs."

Erik Orsenna



Le lac George, en Australie.

Son père, d'origine cubaine et argentine, dirige une petite entreprise de jouets et est marin de réserve. Sa mère, monarchiste, est issue de la bourgeoisie luxembourgeoise. Ses parents ne s'entendent pas mais enseignent tour à tour à leur fils le goût de la langue française, des histoires et de la géographie. *«Je me rappelle avoir entendu mon père me raconter l'histoire de scientifiques bien particuliers: ils avaient décidé de traverser les glaces australes pour… aller chercher des œufs de manchots empereurs. Ils voulaient montrer qu'une relation existait entre les écailles des reptiles et les plumes des oiseaux! Je me disais que moi aussi, quand je serais grand, j'affronterais toutes sortes de périls pour expliquer le monde»* écrit-il dans *Salut au grand Sud* (Stock, 2006).

Après une licence de philosophie, il obtient un doctorat en sciences économiques, et sur les conseils du président du jury de sa thèse, Raymond Barre, change de nom pour dissocier ses travaux de recherche de ses essais d'écrivain: Eric Arnoult choisit Erik Orsenna comme pseudo, en écho à la vieille ville du roman *Le Rivage des Syrtes* de Julien Gracq. Déjà, une référence au voyage. Par la suite, il choisit une adresse mail en accolant le mot *«nomade»* à son nom. Et lorsqu'il crée son entreprise en 2006, il la baptise *«Héaux»*, en référence au nom du phare de l'île de Bréhat.

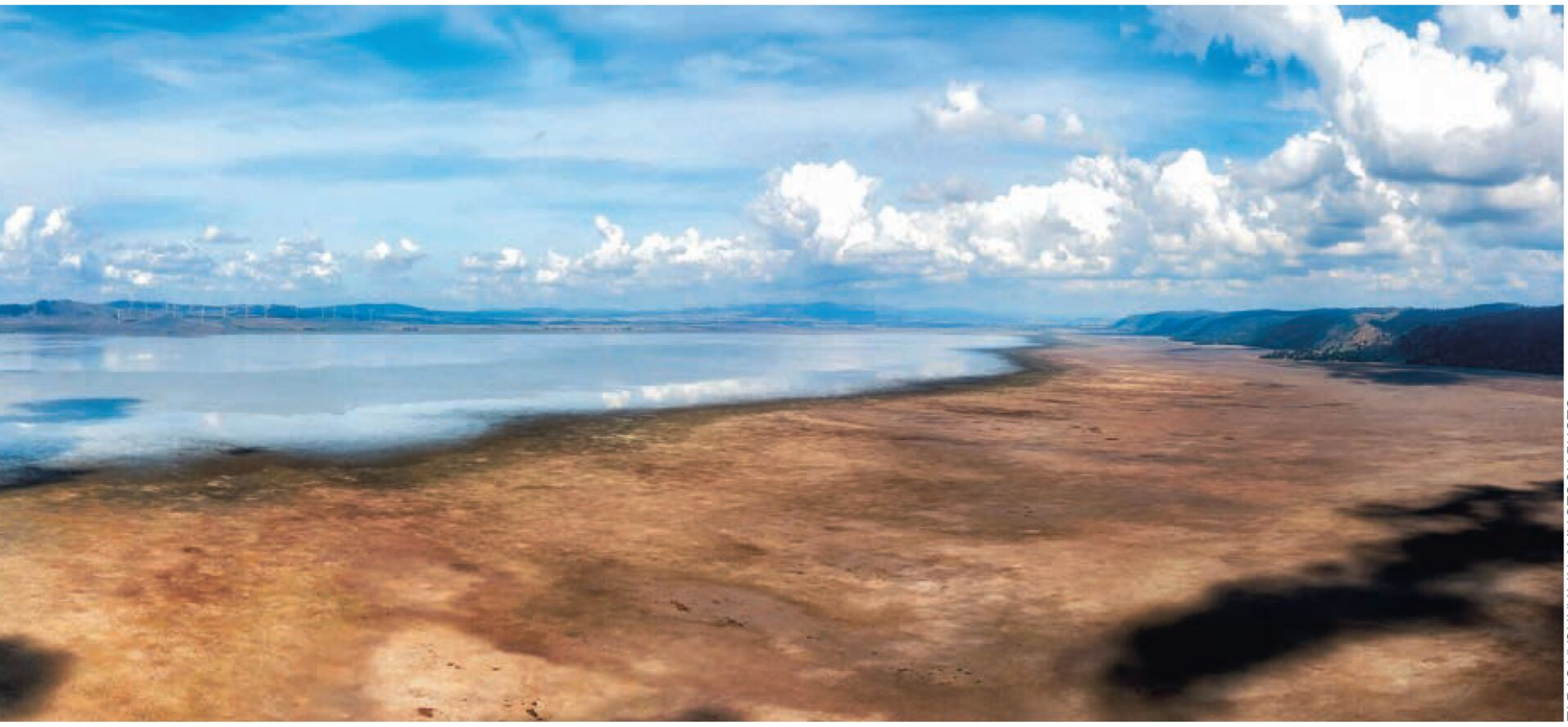
Très tôt, il s'envole vers l'Afrique, en tombe amoureux, puis la sillonne d'Est en Ouest, de Nord au Sud. Il ne cessera d'écrire sur ce continent, *Besoin d'Afrique* (Fayard, 1992), *Madame Bâ* (Fayard-Stock, 2002), *Mali,*

"À Canberra, les sautes d'humeur du lac George qui disparaît et réapparaît…"

Pour écrire "L'Avenir de l'eau" (Fayard, 2008), Orsenna est allé à la rencontre des principaux cours et points d'eau du globe. Dont ici, en Australie, le gigantesque, mais souvent asséché, plus vieux lac du monde.

Peu avant d'arriver à Canberra, la grand-route de Sydney longe une légende. Un lac. Immense. Le lac George. Il n'y manque rien, ni les berges maçonnées, ni les bancs pour admirer le paysage, ni la ligne de petites montagnes qui en délimitent le contour, ni le vol si lent des hérons gris. On y attend seulement le personnage principal, qui tarde à faire son entrée: l'eau. Puisque la place est libre, des moutons mérinos se promènent tranquillement dans cette absence de lac, broutent l'herbe apparue sur ce qui en fut le fond. (…)

Le lac George a son caractère. A sa guise il disparaît, peut-être lorsque l'évolution du monde lui déplaît ou, plus sûrement, lorsqu'on lui a manqué de respect. Une fois calmé, il réapparaît. Personne, ici, pour expliquer ces sautes d'humeur lacustres, ne s'abaisserait à évoquer le régime des pluies ou la sècheresse. On préfère craindre qu'un jour, rendu furieux par on ne sait quoi, on ne sait qui, le plus vieux lac du monde ne s'avale lui-même et ne quitte à jamais l'Australie.



TARAS VYSHNYA/ALAMY STOCK PHOTO

ô Mali (Fayard, 2008). En 2019, il se fait reporter pour *Le Monde* au Niger et conclut: *«Toujours, comme chaque fois que je reviens d'Afrique, toujours, retrouvant Roissy et notre périphérique, toujours cette même impression de pénombre et de gris. Quelqu'un, au nord de la Méditerranée, a dû éteindre les lumières.»*

A côté de la culture africaine, il se passionne pour les matières premières et les échanges commerciaux. La soif de comprendre l'économie ne l'a en réalité jamais quitté.

"Chaque matière première raconte la planète"

Au début des années 2000, après avoir quitté le Conseil d'Etat, il se lance dans des *«petits précis de mondialisation»*, avec en guise d'introduction un *Voyage au pays du Coton* (Fayard, 2006).

«Chaque matière première est un univers, avec sa mythologie, sa langue, ses guerres, ses villes, ses habitants: les bons, les méchants et les hauts en couleur. Et chaque matière première, en se racontant, raconte à sa manière la planète», écrit-il. L'auteur nous transporte sur les chemins du coton, de Koutiala (Mali) à Datang (Chine) en passant par Lubbock (Texas), Cuiaba (Mato Grosso), Alexandrie, Tachkent et la vallée de la Vologne (France). *«Si vous voulez en apprendre plus sur la douceur, je veux vous dire sur les rudes coulisses de la douceur, prenez la route, approchez-vous de l'arbre à laine. Et tendez l'oreille»* conseille-t-il au lecteur.

Dans *Sur la route du papier* (Stock, 2012), Orsenna nous transporte en Chine. En découvrant la Route de la Soie, il fait une halte à Turpan. L'envie lui vient de *«retirer la soie du nom de la Route et de lui proposer un titre plus conforme à sa réalité présente: La route des Grands trésors préservés»*. Puis, chemin faisant, il tente d'autres noms: la route de la *«Possibilité infinie»* sautant d'oasis en oasis, des chameaux de pierre *«puisqu'on n'en rencontre plus de vivants»*, la route des matières premières. *«A défaut de chameaux, on croise des chevaux mécaniques: ces têtes de fer qui plongent et replongent vers le sol pour pomper l'énergie fossile»*. Il propose aussi l'appellation de *«la route du Grand Vent permanent»* puisque jamais l'air ne se calme et n'a de cesse de tout dévaster *«jusqu'au flanc des hautes montagnes qui lui servent de corridor et qu'il ravine de rides profondes»*.

"Je ne pars pas pour vérifier. Je n'ai pas d'idées préconçues. Je pars pour comprendre."

Erik Orsenna

Dans son dernier précis sur la mondialisation, *Nourrir sans dévaster* (Flammarion, 2024), écrit avec l'ancien ministre de l'Agriculture Julien Denormandie, l'académicien retourne en Chine mais aussi au Brésil, en Égypte et en Ukraine, visite des fermes de toutes tailles et découvre tous les modèles d'exploitation. L'agriculture le passionne. *«On m'a d'ailleurs proposé d'autres ministères, notamment celui de la Culture, mais jamais celui de l'Agriculture. Or j'aurai tout de suite accepté»*, nous confie-t-il.

Mais la politique l'aurait sans doute détourné de ses vieux démons. Dans *Salut au Grand Sud*, il écrit: *«Je ne suis pas de nature téméraire et frissonne plus souvent qu'à mon tour. Mais une maladie m'habite: la curiosité. Cette curiosité l'emporte toujours sur mes peurs. C'est elle, alliée à ma haine des regrets, qui me pousse à m'aventurer encore et encore. Sans cesse je pense aux moments qui précéderont ma mort. Je sais qu'à l'ultime seconde je me demanderai: l'ai-je bien explorée, cette Terre qu'il me faut maintenant quitter?»* ●

“Trois cavalier kirghizes, aigles au poing…”

Exploratrice, voyageuse, écrivaine et photographe suisse, Ella Maillard (1903-1997) a raconté dans “Des monts célestes aux sables rouges” (1943) son long périple de 1932 à la découverte des nomades en Asie centrale. Traversant à cheval “le pays des Kirghizes” (actuel Kirghizistan), elle y rencontre, dans cet extrait, des cavaliers éleveurs de redoutables aigles entraînés pour la chasse.

Par Ella Maillard

Rencontré au détour du sentier, voici le plus imposant des spectacles : trois cavaliers kirghizes, aigles au poing.

Le premier d’entre eux porte de grosses lunettes noires de glacier. Les autres observent notre étonnement muet. Les rapaces sont énormes, c’est le seul mot possible — si puissants que je ne vois pas quel autre pourrait être le roi des oiseaux.

De l’épaule saillante, l’aile pend, plumes noires et brillantes, comme une armure aux plaques superposées. Chaque oiseau a la tête coiffée d’un capuchon de cuir qui l’aveugle. Ils poussent des cris évoquant dix portes qui grinceraient. Le bec à pointe crochue est à la hauteur du front de l’homme. Les serres noires, immenses, sortent de leur gaine grise de peau écailleuse et s’étalent sur le gant de cuir. Le gant, pour

qu’on puisse tenir les rênes, est taillé avec un doigt et un pouce ; du bec l’oiseau essaie d’en arracher un morceau. Par un nœud coulant, une longue lanière est fixée à une patte. Le poignet de l’homme est posé sur une fourche en bois qui elle-même est fichée dans la selle.

La nuque des ailes est une touffe de plumes blanches ébouriffées. Capuchon enlevé, l’œil apparaît, implacable, brillant comme une pierre précieuse.

“Le bec à pointe crochue est à la hauteur du front de l’homme. Les serres noires, sortent de leur gaine grise de peau écailleuse et s’étalent sur le gant de cuir.”

Ella Maillard

Sur la croupe d’un cheval de bât, des peaux raides de loup, de bouquetin et de marmotte sont pendues en grand nombre.

Une marmotte est repérée, cernée ; l’oiseau libéré de sa tanière est lancé. Il ne vole pas très haut, fond vers la marmotte, lui coupe la retraite en se mettant devant le terrier. Elle entend du bruit, veut rentrer chez elle et tombe dans les serres fatales. Le Kirghise *(ou Kirghize)* arrive, achève la marmotte, attache l’aigle et lui donne les entrailles à manger.

La bête finira dans notre soupe et Capa *(une femme kirghize)* en adopte la peau :

— C’est le début de ma pelisse, dit-elle en la fixant à la selle.

Les hommes sont racés : barbiche, moustache tombante, petit nez droit peu élevé à la racine, pommettes hautes, leurs “rides de soleil” sont bien marquées en patte au coin des yeux.

Il parait qu’un jeune aigle, quatre ou cinq jours après son premier vol, peut déjà attraper un lièvre en compagnie de sa mère. Au bout d’un mois, il s’attaque à un renard. Pour capturer un aigle au filet, on l’attire à l’aide d’un pigeon.

Puis, pendant quarante jours et

quarante nuits, on le fatigue, le portant sans arrêt, encapuchonné. On lui donne de la viande une fois par jour en la coupant dans un plat avec de l'eau. On lui découvre alors les yeux pour qu'il la voie. Après les quarante jours, on fixe de la viande sur l'épaule d'une chèvre qu'on éloigne de dix pas au moment de nourrir l'aigle. La deuxième fois la chèvre est à vingt pas, la troisième fois à cinquante pas. L'aigle est ainsi dressé et on l'habitue à la voix de l'homme. On le tient toujours un peu affamé pour qu'il chasse mieux. On me disait qu'un aigle bien dressé vaut plusieurs chevaux.

Un gamin chevauche un petit yak gris

Fauconnerie, art du Moyen-Âge, c'est ici ton berceau ! Je pense à Attila dont la bannière était ornée d'un faucon. (...)

Dix ou quinze yourtes sont dressés au pâturage d'Ak-Chiriak ; l'eau qui passe à nos pieds s'en va mourir dans les sables de la Chine, après avoir rejoint le Yarkend-Daria ou Tarim.

L'une des yourtes est la coopérative où l'on vend de la viande d'ours à cinquante kopecks le kilo. Mais l'ours n'est plus frais, personne n'en veut ; le chasseur a trop attendu pour le céder, après avoir essayé de le vendre lui-même ! (...)

Des Kirghises vivent ici toute l'année, les chutes de neige étant insignifiante à cause de la sécheresse.

Une autre yourte sous les ordres d'un feldcher — aide-chirurgien — sert d'ambulance. Les indigènes y viennent chaque jour, arrivant parfois de très loin. (...)

Cavalier kirghize aujourd'hui. Page de gauche, Ella Maillard dans les années 1930.

PHOTOS : PHOTO12/ALAMY/MEHMETO ; AKG-IMAGES / KEYSTONE

Les faces larges et brunies des femmes sont rieuses. Elles se promènent tout en filant et, d'un coup de main, font tourner le fuseau contre leur cuisse. L'une d'elle a une bague en argent ciselé et une broche chinoise qui comprend un cure-dents, un cure-oreilles grand comme une petite cuiller et un cure-ongle, le tout finement ciselé.

Elles s'amusent beaucoup de nous voir nous baigner dans le ruisseau où nous nous lavons la tête. Moment incomparable : sentir l'eau argentée vous envelopper tandis que le regard se pose sur les sommets de neige...

Un gamin chevauche un petit yak gris à queue opulente, drôle d'animal bossu qui fait penser aux bisons poilus. Il donne un lait gras peu abondant mais très épais.

Des monts célestes aux sables rouges, *d'Ella Maillard (Payot 1990, réédition).*

Jean de Léry et les "bons cannibales"

Ayant participé comme prédicateur protestant à la tentative de colonisation du Brésil par les Français, au milieu du XVIe siècle, Léry (vers 1534-vers 1613) en a tiré, vingt ans après, un livre fascinant, à la fois roman d'aventures et études de mœurs. Prélude, deux siècles plus tôt, au mythe du "bon sauvage".

Par Olivier Maulin

Claude Lévi-Strauss raconte dans *Tristes Tropiques* que, lorsqu'il découvrit Rio de Janeiro au cours d'une mission ethnologique, en mars 1935, l'une de ses premières pensées s'adressa à Jean de Léry, qui avait foulé le même sol que lui, près de quatre siècles auparavant. Le grand ethnologue français retraçait en quelques pages l'aventure brésilienne de son lointain prédécesseur et l'épisode de la *« France antarctique »*, cette tentative de colonisation du Brésil à laquelle est associé le nom de Jean de Léry, qui en fut le chroniqueur. Le livre dans lequel est relaté cet épisode insolite, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, autrement dite Amérique*, était alors largement oublié. En le qualifiant de *« chef d'œuvre de la littérature ethnographique »*, Lévi-Strauss allait remettre à la lumière et susciter de l'intérêt pour un auteur qui avait connu un vif succès aux XVIe, puis XVIIIe siècles, avant de n'être plus lu que par quelques érudits au siècle suivant.

Étrange destin que celui de ce protestant bourguignon ! Né en 1536 dans le village de La Margelle (Côte d'Or), il est d'origine humble, cordonnier de son état. Sa conversion à la Réforme va donner à sa vie une tournure aventureuse et chaotique. Lorsque l'ambiance commence à se tendre entre catholiques et protestants, il se réfugie à Genève auprès de Calvin et décide, en 1556, de rallier la petite troupe de prédicateurs partant rejoindre la colonie française, forte d'environ 600 hommes, installée au Brésil sous les ordres de l'austère chevalier de Malte Nicolas Durand de Villegagnon.

"La nudité des Américaines moins à craindre que les artifices des Européennes"

Rédigé en 1578, son récit ne se contente pas d'être celui d'un observateur d'une terre inconnue. À la manière d'un écrivain-voyageur des plus classiques, celui-ci rendit ainsi compte, aussi, des surprenantes rencontres, notamment animales, qu'il y fit, tel ce passage (traduit en français actuel) : *« Nous étant égarés au milieu des bois, alors que nous allions le long d'une profonde vallée, nous entendîmes le bruit et le trac d'une bête qui venait vers nous. Pensant que c'était quelque Sauvage, nous ne nous inquiétâmes pas et continuâmes notre chemin sans y prêter d'attention. Mais soudain, à droite, à environ trente pas de nous, nous aperçûmes sur le coteau un lézard, le corps plus gros que celui d'un homme, long de six à sept pieds, couverts d'écailles blanchâtres, âpres et raboteuses comme des coquilles d'huître. L'une des pattes avant levée, la tête dressée et les yeux étincelants, il s'arrêta tout net pour nous regarder. »*

Mais outre le récit de ses aventures hors du commun (animaux, mais aussi naufrage, incendie, révolte, tempêtes, famine, etc.), qui en font un roman haletant, le livre est aussi une critique de la société chré-

> ***"Nos gros usuriers français [sont] plus cruels que les sauvages dont je parle."***
>
> *Jean de Léry*

Scène de cannibalisme au Brésil, dessin de 1592.

AKG-IMAGES

tienne que le prédicateur estime corrompue. C'est ainsi, abordant le sujet de la *« nudité des femmes sauvages »*, qu'il n'hésite pas à contredire l'Église qui y discernait les dangers d'une *« incitation à lubricité et paillardise »*, pour en louer, au contraire, l'expression d'une modestie et d'un dénuement finalement fort chrétiens, à l'image d'Adam et Ève, qu'il cite, et surtout à l'inverse de bien des habitudes de nos civilisations habitées par une forme de décadence : *« la nudité des Américaines* [est] *moins à craindre que l'artifice des femmes de par deçà »*, écrit-il. Selon lui, *« les attifets, fards, fausses perruques, cheveux tortillés, grands collets fraisés, vertugales, robes sur robes, et autres infinies bagatelles dont les femmes et filles de par deçà se contrefont et n'ont jamais assez, sont sans comparaison, cause de plus de maux que n'est la nudité ordinaire des femmes sauvages : lesquelles cependant, quant au naturel, ne doivent rien aux autres en beauté. »*

Un observateur bienveillant des peuplades locales

Observateur bienveillant des peuplades locales, Léry se montre plein de compréhension pour ces représentants du *« monde enfant »* (Montaigne) qu'il découvre avec tendresse. Jusqu'au cannibalisme, thème qui traverse toute son œuvre, lequel finit par être relativisé *« en comparaison de la cruauté fran-*

NORTH WIND PICTURES / BRIDGEMAN IMAGES

La côte du Brésil selon le récit de Jean de Léry (1586).

"Je regrette souvent que je suis parmi les Sauvages. Ainsi que j'ay amplément monstré en ceste histoire."

Jean de Léry

çaise ». « Je dirai en premier lieu sur cette matière, écrit-il, *que si on considère à bon escient ce que font nos gros usuriers (suçant le sang et la moelle, et par conséquent mangeant tous en vie, tant de veuves, orphelins et autres pauvres personnes auxquels il vaudrait mieux couper la gorge d'un seul coup, que les faire ainsi languir) qu'on dira qu'ils sont encore plus cruels que les sauvages dont je parle. »* Et d'ajouter : *« Voilà aussi pourquoi le Prophète dit, que telles gens écorchent la peau, mangent la chair, rompent et brisent les os du peuple de Dieu, comme s'ils les faisaient bouillir dans une chaudière. »*

Écrivant vingt ans après les faits, après avoir connu l'horreur d'une guerre civile, l'écrivain est nostalgique de son séjour brésilien et son cœur semble parfois être resté avec les cannibales : *« Je regrette souvent que je ne suis parmi les Sauvages, ausquels (ainsi que j'ay amplement monstré en ceste histoire) j'ay cogneu plus de rondeur qu'en plusieurs de par-deça, lesquels à leur condamnation, portent titre de Chrestiens »*, note-t-il au soir de sa vie. Avec ce livre auquel se ralliera Montaigne, une tradition philosophique naît, qui culminera, au siècle des Lumières, avec Diderot et le *« mythe du bon sauvage »*. ●

Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil, *de Jean de Léry, Livre de poche, 1994.*

"Au Brésil, toute l'humanité des sauvages..."

En plus de relativiser la cruauté de leur cannibalisme, Jean de Léry, dans son livre "L'Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil" (1578), rend compte de la "charité naturelle" des peuplades locales. Racontant notamment ce jour où deux de ses compagnons et lui, après s'être perdus, ont été recueillis avec "humanité" par une famille (version français moderne).

Nous étant finalement retrouvés en un village nommé Pavo, (...) il n'est pas possible d'être mieux reçu que nous fûmes des sauvages de ce lieu-là. (...)

Eux nous voyant en tel état, en prirent si grande pitié, qu'il faut qu'il m'échappe ici de dire, que les réceptions hypocrites de ceux de par deçà, qui pour consolation des affligés n'usent que du plat de la langue, est bien éloignée de l'humanité de ces gens, lesquels néanmoins nous appelons barbares.

Pour donc venir à l'effet, après qu'avec de belle eau claire, qu'ils furent quérir exprès, ils eurent commencé par là (qui me fit ressouvenir de la façon des anciens) de laver les pieds et les jambes de nous trois Français, qui étions assis chacun en son lit à part, les vieillards lesquels dès notre arrivée avaient donné ordre qu'on nous apprêtât à manger, même avaient commandé aux femmes, qu'en diligence elles fissent de la farine tendre, de laquelle j'aimerais autant manger que du molet de pain blanc tout chaud : nous voyant un peu rafraîchis, nous firent incontinent servir à leur mode, de force bonnes viandes, comme venaisons, volailles, poissons et fruits exquis, dont ils ne manquent jamais. (...)

À la vérité, pour le dire un mot, (ils) firent à notre endroit ce que saint Luc dit aux *Actes des Apôtres*, que les barbares de l'Ile de Malte pratiquèrent envers saint Paul, et ceux qui étaient avec lui, après qu'ils eurent échappé au naufrage dont il est là fait mention.

"L'esprit d'aventure existe toujours !"

Entretien avec l'écrivain-voyageur Patrice Franceschi, qui a sillonné la planète en aventurier, en ethnologue, en humanitaire ou en simple amoureux de la beauté du monde.

Propos recueillis par Mickael Fonton

Pour quelles raisons un événement ou un moment de vie peut-il être qualifié d'aventure ?

Première condition : le risque physique. L'aventure, c'est risquer sa peau pour de bon en ne comptant que sur ses propres forces. Deuxième condition : ce qui est vécu doit l'être autant que possible hors des routes déjà tracées. L'aventure a à voir avec l'inconnu. Mais ce dernier ne se situe pas forcément dans la dimension spatiale — autrement dit le voyage. Raison pour laquelle, par exemple, on peut parler d'aventure pour tous les engagements humanitaires de terrain, notamment dans les zones de guerre.

Troisième condition, enfin : il y a dans l'aventure une notion essentielle de responsabilité, surtout dans le voyage. Acheter un voyage tout préparé chez un tour-opérateur ne relèvera jamais de l'aventure, mais du tourisme — son antithèse. Un voyage véritable engage notre responsabilité, dans sa préparation comme dans son exécution. Le tourisme, c'est se protéger, cela relève du divertissement. Le voyage, c'est s'exposer, cela relève de la construction intérieure de soi.

Quand on parle d'aventure on pense, historiquement, aux siècles des explorateurs — disons du XVIe au XIXe. L'aventure a-t-elle disparu depuis ou a-t-elle pris des formes changeantes ?

Beaucoup vous diront que cette aventure-là existe toujours ; hélas, c'est une illusion. L'aventure de l'exploration, cette recherche des "taches blanches" sur les cartes, n'existe plus depuis la fin du XXe siècle. Une page s'est tournée. Ce qui y ressemble encore, c'est l'exploration spatiale, des fonds marins, ou de ce qui se trouve sous la terre. Cela laisse de la place. Mais si l'aventure à l'ancienne a disparu, l'esprit d'aventure, lui, existe toujours ! Je parle ici de la dimension intellectuelle et spirituelle de l'aventure, donc de son esprit, qui se nourrit de quatre vertus : la volonté de liberté, le désir de connaissance, le goût du risque et la capacité au non-conformisme.

Existe-t-il un profil "écrivain-aventurier" ?

Il existe un lien consubstantiel entre aventure et littérature. L'aventure est une philosophie de l'existence et une manière d'être — une forme de métaphysique. La littérature est une façon de s'exprimer et de transmettre — une forme de transcendance. Leur gémellité est à mes yeux une évidence. Chez les écrivains-aventuriers, aventure et littérature, intimement liées, ne peuvent être des parenthèses ou des moments éphémères ; elles sont constantes, à l'intérieur même des personnages qui sont habités par ces deux dimensions. Il est donc assez naturel que cette façon de vivre donne souvent naissance à des livres — qui ne sont d'ailleurs pas nécessairement les récits des aventures elles-mêmes, mais peuvent se transposer dans des romans ou des nouvelles. ●

M. ROCHE/OUEST-FRANCE/MAXPPP

"L'aventure est une philosophie de l'existence et une manière d'être."

Patrice Franceschi

Le Goût du risque, *de Patrice Franceschi, Andrea Marcolongo et Loïc Finaz (Grasset),* *et* **Lettres à la petite fille qui vient de naître** *(Grasset).*

Cook, le découvreur

Premier Européen à poser le pied sur nombre de terres inconnues et à franchir le cercle polaire antarctique au cours de ses trois voyages d'exploration autour du globe, l'Anglais James Cook (1728-1779) en consigna les récits dans ses journaux de bord. Exerçant, aujourd'hui encore, de puissantes fascinations sur le lecteur.

Par Alfred Lévy

J'ambitionnais non seulement d'aller plus loin qu'aucun homme n'était encore allé, mais aussi loin qu'il était possible d'aller », écrivit-il. Rien, pourtant, ne prédisposait James Cook à devenir une légende qui laissa son nom à un archipel du Pacifique, au point culminant de la Nouvelle-Zélande ou à un golfe d'Alaska… Liste (largement) non-exhaustive. Issu d'un milieu modeste, il est le deuxième des huit enfants d'un valet de ferme. Selon la légende, il est fasciné par la mer qu'il entend, alors qu'il est en apprentissage dans une… mercerie du village de pêcheurs de Staithes.

À 27 ans, en 1755, il s'engage comme simple matelot, sur le *HMS Eagle*, réussissant au bout de deux ans l'examen lui permettant de commander un bâtiment. Cook se distingue au cours de la Guerre de

LOOK AND LEARN/BRIDGEMAN IMAGES

Sept Ans, participant au siège de Québec et livrant une étude hydrographique du Saint-Laurent qui s'avère décisive dans les combats. Dès 1763, il est ainsi chargé de la cartographie du littoral de Terre-Neuve.

Son grand voyage d'exploration débute le 25 août 1768 lorsque l'*Endeavour* — un trois-mâts charbonnier réaménagé avec un équipage de 94 marins — appareille de Plymouth. Après avoir doublé le cap Horn en janvier 1769, le navire débarque à Tahiti le 10 avril (où il est chargé d'observer une éclipse provoquée par l'interposition de Vénus entre la Terre et le Soleil). Le capitaine prend possession des lieux au nom du roi d'Angleterre, auquel il donne le nom d'îles de la Société (en hommage à la *Royal Society*).

"L'infinie variété de la Création"

Après avoir cartographié la Nouvelle-Zélande, il poursuit son périple vers l'Australie. Cook et ses hommes atteignent *Botany Bay*, à quelques encablures de Sydney, en avril 1770, devenant les premiers Européens à poser les pieds sur la côte est de l'immense île. La grande nouveauté de ses expéditions est d'embarquer de nombreux savants comme l'astronome Charles Green et le naturaliste Joseph Banks (qui collecta de nombreux spécimens de plantes ou d'animaux, mais aussi des informations sur les mœurs des différentes populations). Témoignage de ce dernier, présent au premier voyage : *« Nous ne nous lassons pas de nous émerveiller de l'infinie variété de la Création et d'admirer l'infini soin avec laquelle la Providence a adapté ses multiples productions aux différents climats. »* Ils sont de retour en 1771.

> ***"J'ambitionnais d'aller plus loin qu'aucun homme n'était encore allé."***
>
> *James Cook*

Au cours du deuxième voyage de Cook (1772-1775), c'est le botaniste allemand Johann Reinhold Forster qui est de la partie : à bord de deux vaisseaux, le *Resolution* et l'*Adventure*, cap est mis sur l'Antarctique avec pour mission de découvrir la *Terra Australis Incognita*. Premier à franchir le cercle polaire antarctique, le 17 janvier 1773, il longe la banquise, profitant ensuite du voyage pour approfondir ses connaissances sur la Nouvelle-Zélande et découvrant la Nouvelle-Calédonie le 4 septembre 1774, la baptisant promptement *New Caledonia* en l'honneur de l'Écosse (son nom latin) puisque l'aspect des côtes lui rappelle ce lieu dont son père est originaire. Celui qui a fait faire un bond de géant à la géographie de son temps fera un ultime voyage à la recherche du *« passage du nord-ouest »* (au nord du Canada) débutant le 12 juillet 1776 : s'il découvre les îles Sandwich (plus célèbres sous leur nom contemporain d'Hawaii) en janvier 1778, il est bloqué par les glaces, revenant hiverner à Hawaii. Où il sera tué l'année suivante au cours d'un accrochage avec les indigènes. ●

Voyage à l'océan Pacifique *(3 tomes), de James Cook. Épigone (1991).*

"Découverte des îles Sandwich (Hawaii)..."

Dans "Voyage à l'océan Pacifique" (3e voyage, 1776-1780), Cook raconte notamment sa découvertes de terres encore inexplorées par les Européens, dont la Nouvelle Calédonie et, ici, les îles Sandwich, rebaptisées Hawaii.

20 janvier 1778. Déjà sur notre route nous avions découvert, le jour de la nativité, une petite île déserte. Elle porta le nom d'île Noël. Là au contraire il s'agissait d'une grande terre. De nombreuses embarcations vinrent à notre rencontre. Quelques hommes s'aventurèrent à bord ; leur regard passait d'un objet à l'autre et leur excitation traduisait l'ignorance absolue où ils étaient jusque-là de tout ce qu'ils voyaient. Ils n'avaient jamais reçu la visite d'Européens.

Cette terre était une île du nom de Kauai. Nous apprîmes qu'elle appartenait à un archipel comprenant quatre grandes îles du nom d'Hawaii, Mauai, Oahu et Molokai. On nous parla aussi d'autres îles à l'est et à l'ouest. Je donnai à ce groupe le nom d'îles Sandwich, en l'honneur du premier Lord de l'Amirauté, qui avait organisé notre expédition dans ces contrées lointaines.

Les insulaires semblaient vigoureux, actifs, maîtres dans l'art de la natation. Ils avaient des caractères fermes et gais et aimaient la société des uns et des autres : leurs mœurs et leurs coutumes se rapprochaient de celles de Tahiti et ce qui était le plus frappant était la similitude de leurs langues.

Loti, l'appel du grand large

Écrivain, officier de marine et académicien français, Pierre Loti (1850-1923) a laissé une œuvre magistrale inspirée de ses multiples voyages à travers le monde : récits d'aventures, romans, lettres, journaux de bord…

Par Pierre Bluche

Officier de marine, Pierre Loti n'est pas, comme tant de ses confrères gens de lettres, un homme de cabinet qui se documente. Lui qui faisait grief à Victor Hugo d'avoir écrit *les Travailleurs de la mer « depuis la plage »*, n'encourra jamais le même reproche. Né en 1850, à Rochefort (actuelles Charentes-Maritimes), le futur écrivain, de son vrai nom Julien Viaud, est d'ascendance huguenote par sa mère (que l'on dit apparentée à Mme de Maintenon) et navale par sa fratrie paternelle : père commissaire de la marine ; grand-père mort de ses blessures reçues à Trafalgar ; un oncle ayant péri adolescent dans le naufrage de *la Méduse* ; un autre prisonnier des Anglais à Ouessant ; son frère aîné, Gustave, chirurgien de marine, lui envoyant des antipodes coiffures de plumes rares, modèles de pirogue, graines parfumées en collier enfilées sur un cheveu, papillons…

Dès son plus jeune âge à Rochefort, racontera-t-il, *« la vieille caserne m'attirait, et les cols-bleus, — et les voyages, et les aventures, et l'indépendance et l'inconnu… »* En 1866, à 16 ans, le futur Pierre Loti gagne Paris et l'École navale. Aspirant en 1869, il commence une vie au long cours : l'Afrique du Nord, les Amériques, puis les mers du Sud, l'île de Pâques (sujet en 1872 de son premier article illustré de ses propres dessins), Tahiti, où une suivante de la reine Pomaré l'appelle *« Loti »*, du nom d'une fleur tropicale. Il en fera son double, et son nom de plume : après *Aziyadé* (1879), *Le Mariage de Loti* (*« par l'au-*

HERITAGE IMAGES / AKG-IMAGES / LTL

Pierre Loti (au centre) sur le "Javelot" en 1892.

"Un homme toujours en partance, soit pour la Chine, soit pour l'Océanie, soit pour le songe intérieur..."

Léon Daudet

teur d'Aziyadé », 1880), ouvre sa carrière de romancier — non d'écrivain, car il a toujours écrit, lettres et journaux, depuis son enfance.

Léon Daudet le décrit comme hanté par *« le thème de la disparition, de l'oubli, de la mort… Il est né écorché par le glissement des heures »*. Loti était un ami d'Alphonse Daudet, Léon l'aura beaucoup fréquenté chez son père dans sa jeunesse : ce *« grand absorbant, dont le frisson va jusqu'au génie, toujours en partance, soit pour la Chine, soit pour l'Océanie, soit pour le songe intérieur… »*.

"Né écorché par le glissement des heures"

Le Roman d'un spahi, *Mon frère Yves*, *Pêcheur d'Islande*, *Ramuntcho* : il devient ce qu'on appelle un auteur à succès, à qui l'Académie française ouvre ses portes, le dispensant toutefois des visites pour raison de service : c'est à bord du *Formidable*, en rade d'Alger, qu'il apprend son élection en 1891 — au 13e fauteuil, celui de Racine.

L'esprit français poussant la crainte du ridicule jusqu'au ridicule, Loti ne manquera pas de moqueurs, et ses poses feront de lui la facile tête de Turc des chansonniers. Dans ses stances à Zola, éternel candidat malheureux à l'Académie, Raoul Ponchon discute de ses mérites par rapport aux académiciens siégeant et lui demande : *« Es-tu lieutenant de vessie / Comme Pierre Loto ? »* Léon Daudet, son ami, le décrit *« papillon magique »*, *« fantaisiste »* et aussi *« rempli d'enfantillages »*, en outre *« d'une susceptibilité de*

"Au Maroc, l'air empli d'une tranquillité sereine..."

Dans "Au Maroc" (Calmann-Lévy, 1889), Pierre Loti raconte notamment ses nuits dans le désert, "rayonnantes et lumineuses comme on n'en voit jamais dans nos pays du nord."

C'est par une de ces nuits d'Afrique, douce, calme, rayonnante, lumineuse, comme on n'en voit jamais dans nos pays du Nord ; après ces froids et ces pluies obstinées, on retrouve avec ivresse tout cela qu'on avait oublié. La belle pleine Lune est au milieu d'un ciel semé d'étoiles. Nos tentes blanches mouchetées de dessins noirs, ont un air de mystère, ainsi rangées en cercle sous la lueur bleue qui tombe de là-haut ; leurs boules de métal brillent encore confusément ; il y a çà et là des petits feux rouges allumés dans l'herbe, des petites flammes qui dansent ; alentour, des gens en longs vêtements blancs sont accroupis sur des nattes, et des sons tristes de guitare sortent de ces groupes qui vont s'endormir. Des courlis chantent, dans le grand silence extérieur, dans la sonorité de la nuit. Les montagnes voisines semblent s'être rapprochées, tant on voit nettement leur repli, leurs rochers, leur bois suspendus. L'air est rempli de senteurs suaves, très exotiques, et il y a sur toute choses une tranquillité sereine qui n'est pas exprimable…

LOOK AND LEARN/ILLUSTRATED COLLECTION/BRIDGEMAN IMAGES - GUSMAN/BRIDGEMAN IMAGES

Retour de pêche en Islande. Illustration de Louis Huard.

fourmi rouge » : « *Sa timidité frotte contre son orgueil jusqu'à produire des étincelles.* » Ses écrits de voyage, inimitables (*L'Inde (sans les Anglais)*, *Vers Ispahan*, *Un pèlerin d'Angkor*, *La Mort de Philæ*…) n'ont pas manqué de le faire accuser de mensonge, voire de mythomanie. Auteur de *Pierre Loti l'évadé* (Le Passeur, 2023), sa biographe Lesley Blanch, qui a eu accès à ses archives, se montre pourtant formelle : il a « *vraiment vécu ces épisodes exotiques, et bien d'autres encore, à peu près comme il les a racontés. Sa vie fut telle qu'il n'avait pas besoin d'inventer* ».

Six jours après sa mort, le 10 juin 1923, ses obsèques nationales, présidées par le pasteur Marc Boegner, seront célébrées à Saint-Pierre-d'Oléron, proche de sa ville natale, où un aviso amènera sa dépouille. Il est, depuis, enterré dans son jardin. ●

Mon mal j'enchante, lettres d'ici et d'ailleurs (1866-1906), *La Table Ronde*, **Pierre Loti l'évadé**, *de Lesley Blanch*, *Le Passeur*

"Les vêtement mouillés répandaient de la vapeur se mêlant à leurs pipes de terre."

Pierre Loti

"Cinq marins islandais aux carrures terribles…"

Dans "Pêcheurs d'Islande" (1886), Pierre Loti raconte sa fascination pour ces marins travaillant dans des conditions extrêmes, avec lesquels il s'est embarqué, mais a aussi suivi durant leurs escales.

Ils étaient cinq, aux carrures terribles, accoudés à boire, dans une sorte de logis sombre qui sentait la saumure et la mer. Le gîte, trop bas pour leurs tailles, s'effilait par un bout, comme l'intérieur d'une grande mouette vidée ; il oscillait faiblement, en rendant une plainte monotone, avec une lenteur de sommeil. Dehors, ce devait être la mer et la nuit, mais on n'en savait trop rien : une seule ouverture coupée dans le plafond était fermée par un couvercle en bois, et c'était une vieille lampe suspendue qui les éclairait en vacillant.

Il y avait du feu dans un fourneau ; leurs vêtements mouillés séchaient, en répandant de la vapeur qui se mêlait aux fumées de leurs pipes de terre. (…)

Ils avaient bu, dans leurs écuelles, du vin et du cidre, qui étaient francs et braves. Maintenant ils restaient attablés et devisaient, en breton, sur des questions de femmes et de mariages.

Contre un panneau du fond, une sainte Vierge en faïence était fixée sur une planchette, à une place d'honneur. Elle était un peu ancienne, la patronne de ces marins, et peinte avec un art encore naïf. Mais les personnages en faïence se conservent beaucoup plus longtemps que les vrais hommes ; aussi sa robe rouge et bleue faisait encore l'effet d'une petite chose très fraîche au milieu de tous les gris sombres de cette pauvre maison de bois. Elle avait dû écouter plus d'une ardente prière, à des heures d'angoisses ; on avait cloué à ses pieds deux bouquets de fleurs artificielles et un chapelet.

“En Islande, une lumière pâle de soleil mort…”

Dans “Pêcheurs d’Islande” (1886), outre les pêcheurs eux-mêmes, et leur harassant travail, Pierre Loti décrit aussi, plus que les paysages eux-mêmes, l’impression qui s’en dégage.

Par Pierre Loti

C’était une lumière pâle, pâle, qui ne ressemblait à rien ; elle traînait sur les choses comme des reflets de soleil mort. Autour d’eux, tout de suite commençait un vide immense qui n’était d’aucune couleur, et en dehors des planches de leur navire, tout semblait diaphane, impalpable, chimérique.

L’œil saisissait à peine ce qui devait être la mer : d’abord cela prenait l’aspect d’une sorte de miroir tremblant qui n’aurait aucune image à refléter ; en se prolongeant, cela paraissait devenir une plaine de vapeur, et puis, plus rien ; cela n’avait ni horizon ni contours.

La fraîcheur humide de l’air était plus intense, plus pénétrante que du vrai froid, et, en respirant, on sentait très fort le goût de sel. Tout était calme et il ne pleuvait plus ; en haut, des nuages informes et incolores semblaient contenir cette lumière latente qui ne s’expliquait pas ; on voyait clair, en ayant cependant conscience de la nuit, et toutes ces pâleurs des choses n’étaient d’aucune nuance pouvant être nommée.

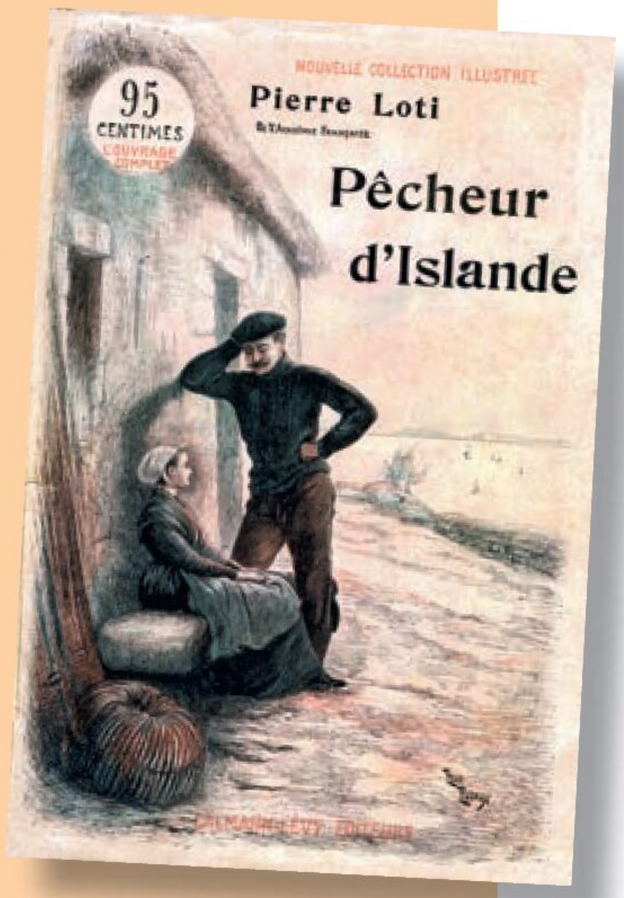
Ces trois hommes qui se tenaient là vivaient depuis leur enfance sur ces mers froides, au milieu de leurs fantasmagories qui sont vagues et troubles comme des visions. Tout cet infini changeant, ils avaient coutume de le voir jouer autour de leur étroite maison de planches, et leurs yeux y étaient habitués autant que ceux des grands oiseaux du large.

Des poissons lourds, d’un gris luisant d’acier

Le navire se balançait lentement sur place, en rendant toujours sa même plainte, monotone comme une chanson de Bretagne répétée en rêve par un homme endormi. Yann et Sylvestre avaient préparé très vite leurs hameçons et leurs lignes, tandis que l’autre ouvrait un baril de sel et, aiguisant son grand couteau, s’asseyait derrière eux pour attendre.

2007

C’est l’année de la création du prix Pierre-Loti, récompensant chaque année le meilleur écrivain de voyage. Parmi ceux-ci, en 2014, Jean-Christophe Ruffin pour son livre “Immortelle Randonnée, Compostelle malgré moi” (Guérin).



Ce ne fut pas long. À peine avaient-ils jeté leurs lignes dans cette eau tranquille et froide, ils le relevèrent avec des poissons lourds, d’un gris luisant d’acier.

Et toujours, et toujours, les morues vives se faisaient prendre ; c’était rapide et incessant, cette pêche silencieuse. L’autre éventrait, avec son grand couteau, aplatissait, salait, comptait, et la saumure qui devait faire leur fortune au retour s’empilait derrière eux, toute ruisselante et fraîche.

Les heures passaient monotones, et, dans les grandes régions vides du dehors, lentement la lumière changeait ; elle semblait maintenant plus réelle. Ce qui avait été un crépuscule blême, une espèce de soir d’été hyperborée, devenait à présent, sans intermède de nuit, quelque chose comme une aurore, que tous les miroirs de la mer reflétaient en vagues traînées roses…

Monfreid, le maître de l'épopée

C'est Joseph Kessel (lire page 46) qui, en connaisseur, convainquit l'explorateur et contrebandier Henry de Monfreid (1879-1974) de rédiger les récits de ses incroyables aventures. Suivront ses célèbres "Secrets de la Mer Rouge", mais aussi de nombreux autres ouvrages. Tous odes à l'appel du large.

Par Alexandre Nantas

Quand Henry de Monfreid débarque dans la Corne de l'Afrique en 1911, il laisse derrière lui une vie de fils de famille raté, d'échecs successif et une méchante fièvre de Malte qui l'a cloué au lit plusieurs mois durant. Mais le gaillard est un optimiste: *«Quand l'adversité nous frappe*, écrit-il dans *Aventures de Mer* (1932), *il faut résolument tourner le dos au passé, garder seulement le souvenir de la leçon que toujours il comporte et qu'un but nouveau devienne le seul objectif. L'espoir est un genre de vie, les regrets ne sont que des cendres!»* Le voilà fin prêt pour le début du reste de sa vie.

Elle commence en Éthiopie, où il retournera à de nombreuses reprises, et qu'il décrira ainsi, plus tard, dans *Les Lionnes d'or d'Éthiopie* (1964): un pays qui, *«vers l'est*, [...] *est séparé du littoral de la mer Rouge par une contrée désertique, infernal chaos de lave et de scories où les riolites rougeoient comme des roches incandescentes. L'ardeur du soleil les surchauffe à tel point que nul animal ne peut traverser cette fournaise pendant le jour. La nuit, quand la lune se lève dans le silence de ces solitudes, son hallucinante lumière semble éclairer une planète morte...»*. Il y devient acheteur-vendeur itinérant dans des conditions ô combien précaire. Depuis Badessa il écrit à sa demi-sœur: *«Je suis sous la pluie depuis trois jours et sous la petite tente de fortune où je suis abrité, j'entends crépiter la pluie comme un roulement de tambour ininterrompu.*

KEYSTONE-FRANCE/GAMMA RAPHO

Henry de Monfreid sur son bateau l'"Obock", en 1962.

"L'espoir est un genre de vie, les regrets ne sont que des cendres !"

Henry de Monfreid

La grande plaine herbue où j'ai dû m'arrêter n'est plus qu'un immense marécage où les flaques rouges d'eau boueuse font d'étranges dessins. Mes mules tournent le dos aux averses, immobiles, résignées, en secouant leurs longues oreilles à intervalles réguliers. Le ciel est noir partout, tout est plein d'eau, pas de bois pour faire du feu. Je ne sais pas trop ce que je vais manger ? J'ai bien tué deux pintades qui ne verront pas d'inconvénient à ce que je les mange, mais il faudra les manger crues. Et puis m… zut, mon sel est fondu ! Il ne me reste que du sucre.»

À son retour sur la côte, à Djibouti, en 1913, il se lance dans les diverses contrebandes qui feront sa fortune : perles, armes, mais aussi hachich ou morphine, voire esclaves (ce qu'il niera)… S'il délaisse rapidement les perles — l'invention des perles de culture par les Japonais ruinant le marché — il restera toujours fasciné par leur beauté, ainsi qu'il les décrit romantiquement dans *Les Secrets de la Mer Rouge* (1931) : *«Les sadafs* [coquillage en arabe] *nacrés reçoivent dans leurs manteaux soyeux ces larmes précieuses de la nuit et dans le mystère de la mer, prennent corps les perles, filles de l'eau du ciel et de la lune…»*

"Ici, nul ne parle de charité, mais tout le monde trouve un gîte"

Évidemment toutes ses activités lui attirent quelques séjours en prison et ennuis avec la *«bonne société»* coloniale de Djibouti, d'autant que Monfreid ne se prive pas pour vivre selon les normes autochtones, ce qui a le don d'horripiler les Européens. Mais il n'en n'a cure et méprise les colons : *«Gens puants, poseurs, cancaniers. C'est la lie de notre société qui vient ici épanouir ce qu'elle a de plus sale et de plus ridicule.»* L'homme, en outre, se moque bien de la bonne conscience de l'Occidental découvrant la réalité de la vie locale : *«Dans ces pays primitifs, sans hôpitaux ni Assistance publique, nul ne parle de charité, mais le passant*

"Au Yémen, quand l'eau devient rouge et les montagnes violettes…"

Dans "Les Secrets de la Mer Rouge" (1931), Monfreiddécrit, ici, les extraordinaires jeux de couleurs du ciel yéménite sur la baie de Kor Omeira.

La marée est haute en ce moment. Le soleil vient de se coucher derrière les montagnes qui paraissent toutes violettes avec leurs ravins sombres d'où la nuit semble monter. (…)

Pour l'instant, un clame grandiose s'étend sur ces eaux immobiles. Les bandes d'oiseaux de mer rentrent du large et se groupent sur l'eau pour la nuit. Les pélicans au vol lourd rasent la surface et se posent en glissant. Ils se profilent comme d'antiques galères de combat à la proue avançante.

Puis tout devient rouge, le ciel et l'eau. Il semble qu'un brusque incendie jette des reflets. Cela dure à peine une minute puis la nuit arrive en un quart d'heure.

Par moment une vague rumeur monte dans le silence : c'est la mer qui parle là-bas de l'autre côté de la langue de sable. On l'avait oubliée.

Pendant qu'en vain j'attendais le sommeil, le cri sourd et prolongé poussé par l'équipage d'un boutre qui entre, me fait dresser. Je vois à 30 mètres la silhouette d'un bateau qui nous salue de la voix. Il est tout chargé de pirogues entassées sur le pont ; c'est donc un bateau de pêcheurs de nacre. Il laisse d'ailleurs sur son passage cette odeur bien connue de coquillages pourris que dégagent les barques de pêche.

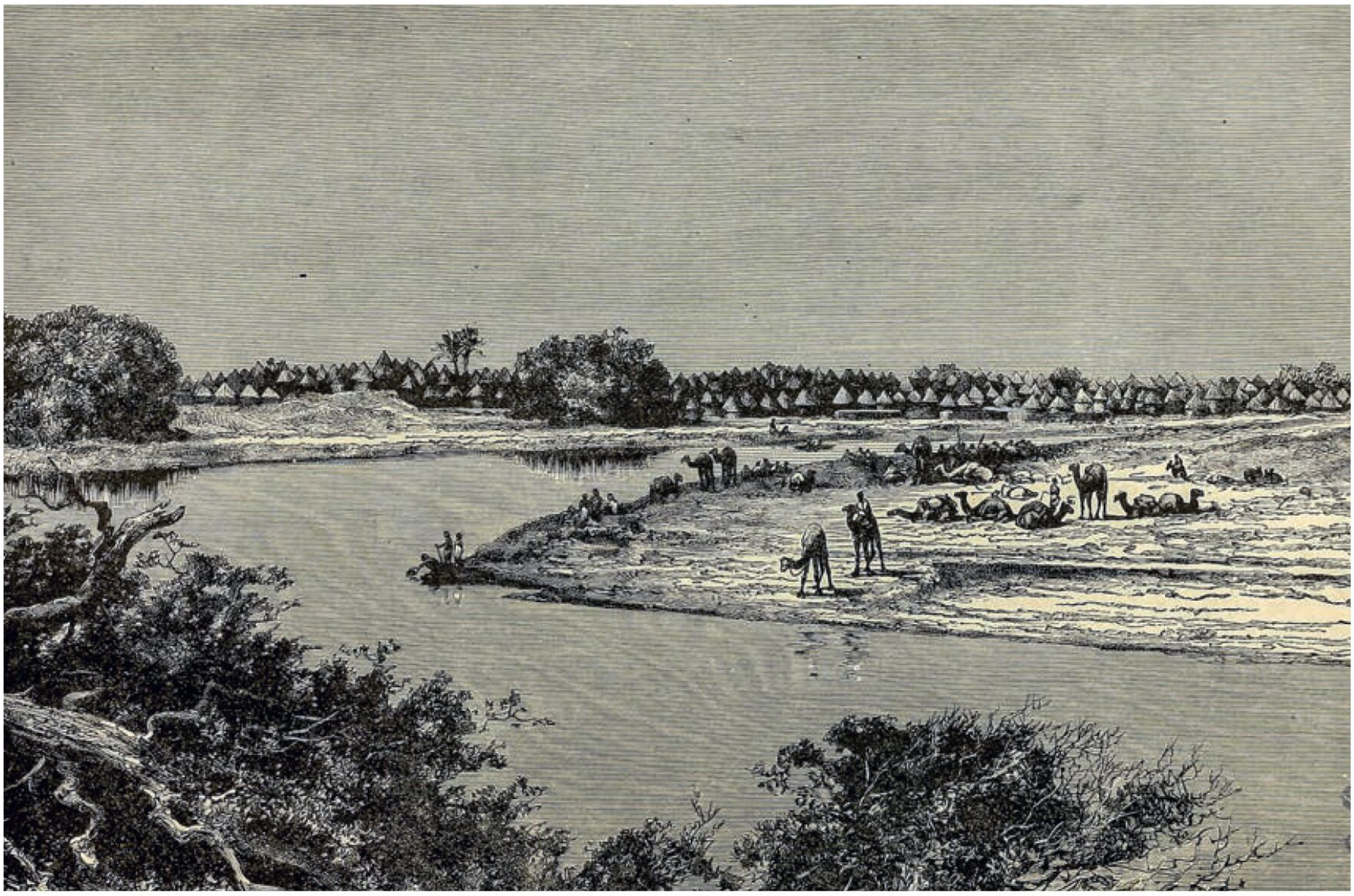


PHOTO12/ALAMY/HISTORIC ILLUSTRATIONS, PHOTOSTOCK-ISRAEL

Le Gallaland, en Abyssinie, tel que Monfreid l'a arpenté.

trouve partout un gîte, écrit-il dans *Le Récif maudit* (1961). *Le mendiant est inconnu, chacun partageant son pain sans attendre la prière. Il a fallu le contact des Blancs pour créer les "malheureux", alors qu'il n'y avait jusque-là que des pauvres».*

"La sagesse de ne rien prendre au tragique"

Désormais basé à Obock il navigue des années durant — notamment sur *l'Altaïr*, son plus célèbre bateau. Il connait tous les mouillages de la mer Rouge, espionne les Turcs et vit principalement grâce à la vente de hachich. Un bandit lui en subtilise six tonnes et prend la fuite sur le *Kaïpan*, un bateau volé. Monfreid part à sa poursuite et profitera, au cours de cette traque, d'un arrêt sur l'ile Djebel Zukur pour se lancer dans une partie de *«chasse à la gazelle»*, l'occasion, dans *Vivre libre*, publié *post-mortem*, de nouvelles descriptions d'une implacable précision digne d'un géographe: *«L'intérieur de l'île est sillonné de sentiers tracés par ces jolis quadrupèdes. En les suivant, on arrive aux divers points entre lesquels la vie de ces animaux s'écoule. Dans le bas, se sont formés les pâturages à l'entrée des vallées par une large plaine en pente faites des alluvions. Une herbe rude y pousse par touffes qui semblent sèches mais à leurs pieds il y a des jeunes pousses vertes qui sont la nourriture unique des gazelles.»* Et de s'interroger, et le lecteur avec lui: *«Comment peuvent vivre ces herbes dans ce climat où il pleut à peine un jour ou deux par an, et encore, souvent plus d'une année reste-t-elle sans une goutte de pluie ? C'est un des secrets de la nature».*

Plus tard il retrouvera le voleur et récupèrera la marchandise aux Seychelles. *«En Orient,* note-t-il, cette fois en philosophe, *tout s'arrange si on a la sagesse de ne rien prendre au tragique.»*

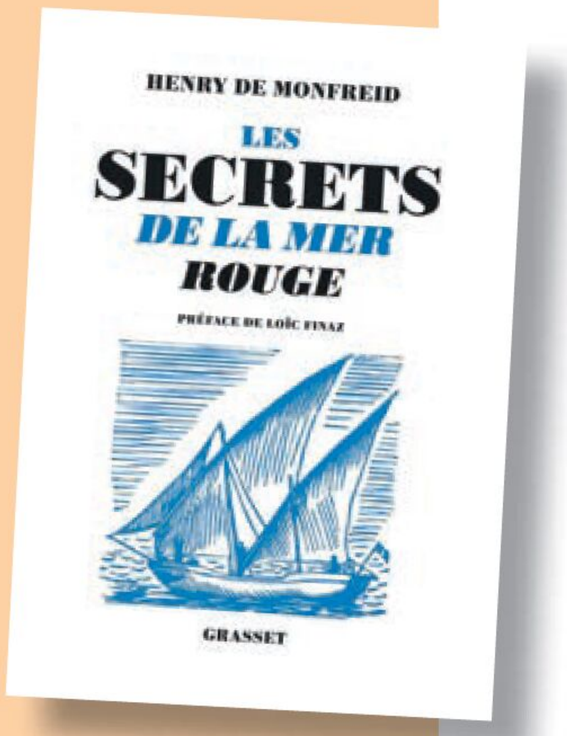
Ce sera aussi depuis cet archipel qu'il transportera douze tonnes de cannabis jusqu'en Égypte. Expédition qu'il met à profit pour toujours admirer la mer, véritable héroïne de ses récit, qui le fascine depuis son enfance à Leucate: *«Dans le sillage de* l'Altaïr, relate-t-il dans *La Cargaison enchantée* (1962), *les dernières îles viennent de disparaître sous l'horizon* (...). *Au souffle du large les vagues de beau temps s'éveillent, toutes mouchetées d'écume; leur moutonnement se répand sur la mer en l'allégresse immense d'être libre dans la lumière et l'espace sans borne...»* Allégresse, liberté, lumière, espace sans borne: comme un autoportrait pour celui qui continuera à voyager (presque) jusqu'au bout: Maurice, La Réunion, Madagascar... Avant de s'éteindre paisiblement dans son lit, en France, dans un petit village de l'Indre — à 95 ans. ●

"L'Éthiopie, un infernal et rougeoyant chaos de lave et de scories surchauffées."
Henri de Monfreid

Mer Rouge *(recueil de six livres), d'Henry de Monfreid. Grasset 2002 (réédition).*

“Dans l’infernale Érythrée, le miracle d’un îlot herbeux…”

Dans “Les Secrets de la Mer Rouge” (1932), son premier et plus célèbre ouvrage, Monfreid raconte notamment sa découverte de l’île Dellemi, faisant partie de l’archipel des Dahlak, une oasis miraculeuse dans un pays écrasé de sécheresse.



Par Henry de Monfreid

J’approche d’une île plate qui paraît boisée et, par faible fond, je mouille. Le soleil en a encore pour une bonne heure avant de se coucher derrière le grand massif de l’Asmara, j’aurai le temps de me dégourdir les jambes à terre. C’est l’île Dellemi. Comme toutes les autres, elle sort de la mer, surplombant l’eau d’une demi-voûte de quatre à cinq mètres de hauteur. Cette corniche est ouverte par places et une petite plage très blanche descend vers la mer. C’est sur l’une d’elle que nous halons le houri, dans le désarroi des crabes coureurs, qui s’enfuient en troupes serrées.

À quelques mètres à peine de l’eau, une petite herbe verte couvre déjà le sol, car en cet endroit très abrité la houle n’existe pas. Après une vingtaine de pas, nous sommes stupéfaits devant la végétation qui nous entoure. Une herbe haute nous arrive à mi-jambe; une vraie prairie, d’herbe véritable et non de ces imitations décevantes, comme certaines plantes maritimes ou certaines algues savent en faire.

Une odeur de végétation que nous humons avec volupté nous enivre. Des arbres vraiment terrestres, et non plus ces éternels mangliers, sont remplis de perruches jaunes et vertes et de bengalis familiers, qui volent autour de nous comme de grosses mouches. Pareils à de gros fruits, des nids d’herbes tissées se balancent aux branches. Je suis ébahi, je crois rêver. Nous partons comme des fous en riant et en criant de joie. Partout des prairies, du trèfle, de la luzerne. Je tombe en extase devant des coquelicots; pour un peu je pleurerais d’attendrissement.

Une odeur de végétation que nous humons avec volupté

Il faut avoir traversé ce pays infernal, hérissé de volcans, couvert de lave, battu par un vent furieux, il faut avoir été blanchi de sel par les embruns, séchés à même la peau; il faut avoir été pénétré par toute l’horreur hostile de cette nature privée de vie où les éléments nus se heurtent et se combattent sans trêve, il faut avoir senti le peu de chose que nous sommes dans toutes ces forces déchaînées, pour éprouver cette joie de retrouver la Vie. (…)

Au centre d’une vaste clairière, des torses de femmes sortent de terre. C’est un point d’eau; un large trou conique au fond duquel une femme, à peu près nue, les reins vêtus d’une peau de chèvre, puise l’eau dans un sac de cuir et le passe à celles qui sont groupées à l’orifice. Son joli corps brun est tout ruisselant d’eau; de gros bracelets de cuivre brillent à ses bras. Elle lève vers nous son joli visage un peu triangulaire, surmonté de longs cheveux tressés, formant une coiffure comme celle que l’on voit aux fresques égyptiennes ou au sphinx de Giseh.

Le village est un peu plus loin, sur l’autre côté de l’île; une douzaine de huttes en nattes comme celles déjà vues à Eïd; là, d’autres femmes pilent le dourah dans des troncs d’arbres creux, ou le réduisent en pâte sur des pierre plates.

Les Secrets de la Mer Rouge, *d’Henry de Monfreid, Points Aventures, 2023 (réédition).*

DELCAMPE

Fournier-Aubry, dit “Don Fernando”

Habité par le goût du danger, l’aventurier français Fernand Fournier-Aubry (1901-1972), auteur de plusieurs livres, fut entre autres bûcheron en Amazonie et chasseur de requins. Sa devise : “tout est toujours possible”.

Par Alexandre Nantas

J’ai survécu parce que j’aimais. J’aimais tout: les coups durs, la faim, la marche, les êtres humains, le danger, le courage, la peur, la mort. La vie n’offre sa beauté qu’à ceux qui l’étreignent à plein bras». Dès le premier chapitre de son livre de souvenirs, *Don Fernando* (Robert Laffont, 1972), Fournier-Aubry annonce la couleur et prévient ses lecteurs: *«Oui il faut aller au bout*

“Aux Galapagos, à la pêche au harpon aux requins…”

Dans son livre “Don Fernando” (1972), Fournier-Aubry raconte ses années de pêcheur de squales, dont le foie, ultra-vitaminé, était nécessaire aux soldats blessés et aux enfants sous-alimentés, du milieu des années 1940 à celui des années 1950.

Les Galapagos. Je suis en face, à 620 miles. La côte pacifique regorge de squales ou tiburons *(requins, en espagnol)*. […] Restait à attendre (*qu’un dauphin)* vint nous serrer de près pour tenter de le harponner et de l’utiliser comme appât. Cruelle loi de la mer. […] Quel apprentissage en tout cas! À peine si nous avions encore la force de hisser les deux bêtes. Nos mains saignaient sans remède; mais une frénésie s’était emparée de nous. Pendus au filin, nous n’en pouvions plus quand le premier squale s’abattit sur le pont. […] J’ouvris le corps sur toute sa longueur. Quelle puissance, quelle beauté quand apparut la fine peau de l’énorme foie couleur de tabac. […]

J’étais loin de me douter que ce travail allait durer plusieurs années, alors que je contemplais le pont inondé de sang et nos vêtements déjà imprégnés d’huile. Je ris soudain, en me revoyant au Vésinet, refusant la cuillerée d’huile de foie de morue des jours d’hiver.

des choses – c’est là que ça craque et que la vérité apparait, comme ce n’est qu’au bout de ses forces et de soi même qu’on a une chance de savoir peut-être qui ont est.»

Rien, au départ, ne le prédisposait à cette vie d’aventurier. L’homme nait en 1901 au sein d’une famille bourgeoise et aimante du Vésinet (actuelles Yvelines). Mais à 18 ans, il s’ouvre auprès de son père de son *«besoin»* de partir. Réponse du paternel: *«Fernand, tu vas partir proprement. Va aux Chargeurs Réunis; je t’offre le voyage. Tu prendras un billet de première classe jusqu’à Douala. C’est au Cameroun. Bon vent, fils.»*

Le jeune homme transformera le billet de première classe en deux billets de troisième pour Dakar (Sénégal) afin de partir avec l’un de ses amis, Jean. Puis Fournier-Aubry descend au Cameroun où il devient *«surveillant d’équarisseurs de palétuviers»*. Son premier salaire: un pantalon, une chemise et trois paires d’espadrilles! Il se lance ensuite dans la contrebande de bœuf avant de partir pour le Gabon où Jean l’a précédé. Objectif: chercher de *«l’okoumé* (un bois dur exotique) *à cause de son succès en industrie»*. Le métier appris, il devient un forestier accompli.

De retour en France en 1929, pour découvrir l’autre bout de la chaîne du métier — l’usine, la scierie —, le démon de l’aventure ne tarde pas à le reprendre. Plus qu’une envie, une nécessité. Vitale. Un *«besoin de respirer»*. Nouveau départ, donc, en 1935, cette fois pour l’Amérique du Sud: si l’on exploite le bois africain, pourquoi ne pas le faire avec celui de l’Amazonie? Sur place, il emprunte un bateau, direction Iquitos, au Pérou. *«Bonne chance, Don Fernando!»* lui lance le capitaine. Le surnom lui collera à la peau et deviendra comme son nouveau nom. Là-bas, il prospecte, se fait remarquer. Le préfet du Loreto lui demande de combien d’hectares il a besoin pour sa concession. Coup de bluff: *«Je m’entendis répondre:* “la chose n’est valable qu’avec 350 000 hectares, concédés à mon nom, pour une période de 25 ans” ».Le préfet opine. Le voilà concessionnaire de forêt vierge au Satipo.

En 1942, gravement malade il est contraint de quitter la jungle, sa femme amérindienne et leurs deux enfants. Il deviendra… pêcheurs de requins (pour leur foie) sur la côte pacifique! En 1955, cap sur l’Asie, où il rejoint un groupe de trafiquant d’or et d’opium dans chaîne de montagne de l’Hindou Kouch, à cheval entre l’Afghanistan et le Pakistan. Un voyage effectué, à l’origine, pour aider un ami, bloqué à Paris pour raison de santé. *«Je t’envoie chez les derniers hommes libres,* le prévient celui-ci. *Ni la grande Russie soviétique, ni l’immense Chine, ni l’Inde pacifique, ni l’Afghanistan, ni l’Iran, ni le Pakistan n’ont pu soumettre ces hommes farouches. […] Ici les balles partent de tous côtés, avec ou sans raison. Réfléchis encore.»* L’argument fait mouche: *«Il me fallait risquer cette aventure, même en pure perte»*. Il en ressortira (miraculeusement) vivant. Puis repartira, notamment en Amazonie. Avant, lui qui aurait tant souhaité *«mourir dans un hamac»*, de décéder en France, à l’occasion d’un séjour à Nice, en 1972. Même si, pour lui, *«la mort n’existe pas […] On change, c’est tout.»* ●

“La vie n’offre sa beauté qu’à ceux qui l’étreignent à plein bras.”

Fernand Fournier-Aubry

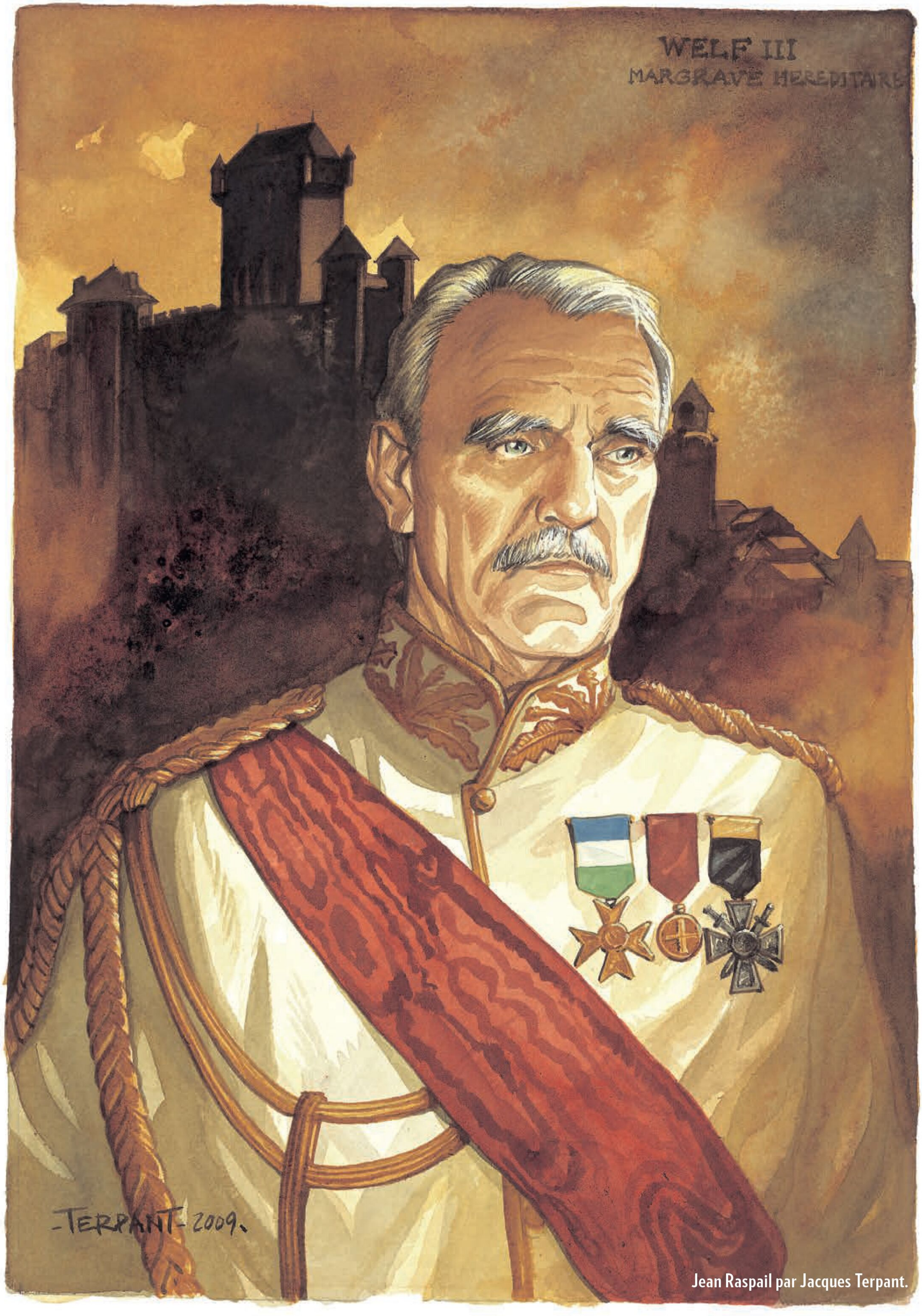
Don Fernando,
de Fernand Fournier-Aubry.
Robert Laffont, 1972

Le monde leur appartient

De Jack London, aimanté par le Grand Nord, à Jean Raspail, gardien des civilisations perdues, et Nicolas Bouvier, en passant par les frères Tharaud et Henri Béraud, si injustement oubliés...

Ayers Rock (Australie),
la montagne sacrée des Aborigènes.

NAGELESTOCK.COM/ALAMY STOCK PHOTO



Jean Raspail par Jacques Terpant.

Jean Raspail, veilleur d'un monde disparu

Loin de se résumer au "Camp des saints", son livre visionnaire et polémique sur l'immigration, l'œuvre de Jean Raspail (1925-2020) est d'abord celle d'un immense écrivain voyageur, amoureux et défenseur des peuples et territoires menacés.

Par Alexandre Nantas

Le livre qui cache la bibliothèque. Ainsi pourrait-on résumer le "drame" de Jean Raspail. *Le Camps des saints* (Robert Laffont, 1973), roman certes inspiré et prophétique sur l'invasion migratoire, masque en effet au grand public l'œuvre foisonnante et multiple de son auteur, qui est d'abord un authentique écrivain-voyageur, ce que beaucoup ignorent, ou feignent d'ignorer. Car si Raspail a ses lecteurs fidèles, d'autres s'en méfient. Quelle erreur font-ils en se pliant ainsi au conformisme médiatique !

Contrairement aux idées reçues et caricatures, on ne trouvera non plus, dans son œuvre, nulle trace de nostalgie figée. Pour *« une pratique distraite — hostile peut-être ? – des œuvres de Raspail* [...] *il était le grincheux passéiste, l'homme du révolu, cramponné aux mondes disparus »*, résume Sylvain Tesson *(lire page 16)* en préface du recueil de six de ses ouvrages publié en 2015 (*Là-bas, au loin, si loin...*, Bouquins Laffont). Or rien n'est plus faux : *« Raspail, au contraire,* corrige Tesson, *a inventé un comportement incomparablement plus original que la nostalgie ; il a choisi de veiller sur les ruines. De se faire leur serviteur. Il ne s'agit pas là de les rééditer, d'appeler à leur Restauration. Il s'agit de se tenir au chevet de l'agonie, comme une bonne fée penchée sur un mourant. »*

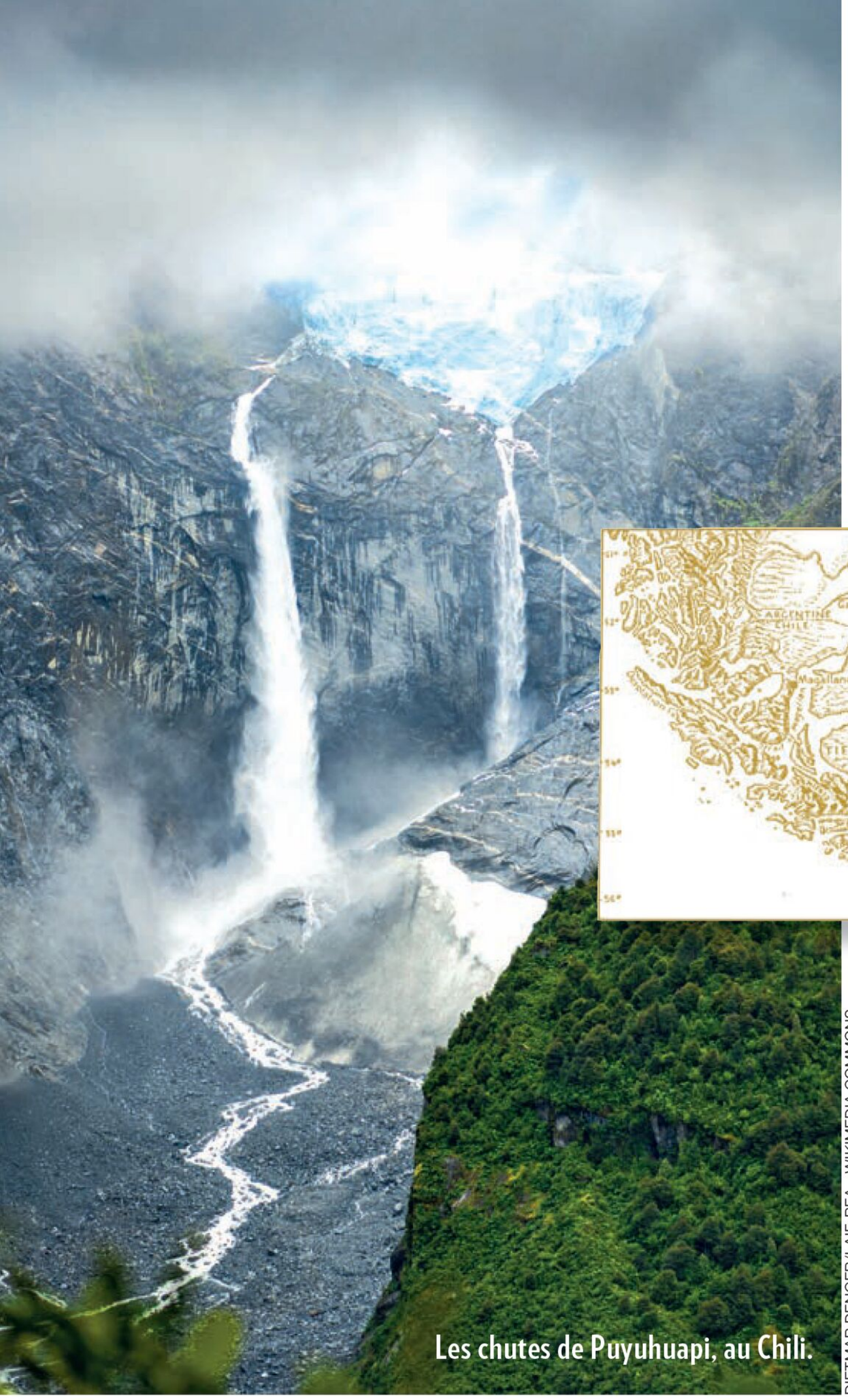
Profondément marqué par le scoutisme qu'il pratiquait enfant, Raspail a consacré sa vie à l'aventure.

> ***"Je suis un sujet sans roi, une âme errant à la recherche de fidélités mortes."***
>
> *Jean Raspail*

En 1949, il crée avec trois de ses camarades l'équipe Marquette — du nom du père jésuite qui explora le Mississipi en 1673 —, et lance l'expédition du même nom. À bord de deux canots, *le Griffon* et *le Huard*, ils descendent le fleuve et remontent l'histoire : *« Notre entreprise inspirait de l'intérêt, et aussi de la curiosité à l'égard du petit pavillon tricolore qui flottait à l'arrière de nos canots,* racontera-t-il. *Dans nombre de ces bourgades du bord de l'eau, en cet immédiat après-guerre, on n'avait jamais vu de "Français de France"* [...] *Nous représentions une sorte de préhistoire, ce qui fut et qui n'est plus : l'Amérique française. Nous étions quelque chose comme des explorateurs posthumes, des découvreurs d'un monde disparu venus l'espace d'un court moment réveiller de très anciens souvenirs et aussitôt les emportant avec eux dans le sillage de leurs canots. »*

Deux ans plus tard, l'équipe repart et, après la navigation, prend la route pour rallier la Terre de feu à l'Alaska. Ce voyage est sa première rencontre avec la Patagonie, qui deviendra sa deuxième patrie et dont ➤

ÉDITIONS DELCOURT, 2009 - JACQUES TERPANT, 2009



Les chutes de Puyuhuapi, au Chili.

DIETMAR DENGER/LAIF-REA - WIKIMEDIA COMMONS

il s'autoproclamera *« consul général »*. Mais pour l'heure, Raspail et ses camarades, entamant leur deuxième expédition, sont accueillis comme des rois : *« Les lois de l'hospitalité sont ici les plus belles du monde. Nous n'avons rien demandé, si ce n'est un simple local où nous pourrions étaler nos sacs de couchage et manger quelques sandwichs. Un quart d'heure plus tard, un maître d'hôtel en veste blanche et nœud noir nous présente, devant une table impeccable, les meilleurs plats. Dehors, le vent rugit, la route est boueuse, les chevaux piaffent, mais dans cette salle à manger de pur style anglais on se croirait partout ailleurs sauf en Patagonie… »*

Troisième et ultime voyage pour l'équipe Marquette en 1954 sur la terre des Incas. C'est une expédition moins sportive qu'à visée documentaire : Raspail fera parler les derniers Urus et reviendra notamment sur l'histoire de la colonisation espagnole et les mythes sur les trésors de Incas : *« On raconte toutefois que certains héritiers inconnus de la famille impériale vivant encore actuellement connaissent l'emplacement de l'un de ces trésors et en disposent pour financer des révoltes comme celle de 1915, ou envoyer des secours à des villages indiens en difficulté. Il m'a été impossible de vérifier ces rumeurs qui vont simplement rejoindre et embellir la mystérieuse légende du Trésor des Incas. »*

Si l'aventure Marquette s'achève ici, elle est loin d'être terminée pour l'écrivain voyageur, qui s'envole au Japon. Il y restera un an et reviendra de ce voyage avec un premier roman *Le Vent des pins* (1958), réédité depuis sous le titre *Bienvenue honorable visiteurs*, dans lequel il livre une fine analyse de l'âme japonaise de l'immédiat après-guerre : *« ne jamais aborder l'objet de la conversation sans l'avoir fait précéder d'une longue et soigneuse préparation. C'est en transgressant à chaque instant cet impératif que les Occidentaux vivant au Japon s'exposent à des déboires sans fin. »*

Congo belge, Moyen-Orient, Hong Kong, États-Unis…

Cela fait dix ans déjà qu'il voyage, mais Raspail ne s'arrête pas ! Au début des années 1960, il part en reportage au Congo belge, puis au Moyen Orient avec sa femme Aliette, et publiera un livre pour *« essayer de raconter* "l'Évangile selon ce qu'il en reste" *»*. À peine rentrés, les époux repartent ! Cette fois pour Hong Kong, alors britannique mais qui n'en reste pas moins *« la seule, la dernière ville chinoise qui par ses mœurs et son aspect appartienne à la tradition et découle naturellement du passé, la seule ville qui ait échappé au feu et aux cendres de la révolution… »*

Raspail a définitivement la bougeotte, le gène de l'exploration et de l'enquête. Il ne déteste rien tant que cette civilisation des loisirs qui empêche tout véritable voyage. Quand il part aux Antilles et aux Caraïbes, c'est pour en finir avec les récits de cartes postales. De ses voyages dans les îles, il reviendra avec plusieurs ouvrages, dont le dernier en 1980, *Bleu Caraïbes et citrons verts*, dans lequel il relate une rencontre royale : *« C'était mon premier roi que j'allais rencontrer. Qu'il fût roi des Sauvages, cacique caraïbe, ne changeait rien, pour ma part, à la solennité quasi religieuse que j'escomptais de cette visite. Je suis un sujet sans roi, une âme errant dans les ténèbres démocratiques à la recherche de fidélités mortes. Je les trouve où je peux. À quatre générations par siècles, l'homme que je m'allais voir était le cinquante-sixième*

> ***“Nous étions comme des explorateurs posthumes, des découvreurs d’un monde disparu.”***
>
> *Jean Raspail*

cacique régnant depuis la conquête, au VIe siècle, des Antilles par les Caraïbes. »

Après l’Amérique insulaire, retour sur le continent — avec Aliette en photographe —, cette fois aux États-Unis, à la rencontre des Indiens. Assigné à sa couleur de peau, Raspail ne fut pas toujours bien accueilli : *« Je n’ai donc jamais pu oublier ma peau blanche. Aucun Indien ne m’y a aidé, à une vingtaine d’exceptions près. C’est pourquoi j’ai dédié ce livre à la princesse Nowadonah. Son accueil et son souvenir, au premier jour de mon voyage, m’ont aidé à surmonter l’isolement dans ma peau où les Indiens m’ont enfermé pendant quatre mois. Je me sens très à l’aise dans ma peau blanche, là n’est pas la question. S’il y a culpabilité collective à l’égard des Peaux-Rouges, qu’elle retombe sur la tête des Américains ! Je ne suis pas responsable des malheurs de cette race. Je n’ai pas de sang sur les mains par ancêtres interposés, sauf peut-être en Louisiane, mais ces Français-là étaient déjà Canadiens. Je n’ai pas déserté le vieux continent, moi ! pour m’installer sur les terres des Indiens. »*

Les années 1970 sont bien entamées déjà quand la Patagonie se réinvite dans la vie et dans l’œuvre de Raspail. La piste avait été en partie défrichée par Saint-Loup, Raspail la prend à sa suite et refait découvrir à ses lecteurs Antoine de Tounens, avoué de Périgueux qui deviendra l’éphémère roi d’Araucanie et de Patagonie. Son souvenir restera dans les mémoires de ceux qui savent rêver à leur mesure et, aujourd’hui encore, ce royaume imaginaire est pourvu d’un souverain. Raspail, consul général de Patagonie, offrira en 1986 aux Indiens Alakalufs, ayant tous disparus, un livre profondément émouvant sur le drame de leur histoire, *Qui se souvient des hommes…* : *« Ce livre est un roman,* dira-t-il. *Je l’ai écrit à partir de témoignages historiques, de recherches personnelles et de différentes hypothèses. L’absence totale de sensibilité moderne de la part de tous ceux — Darwin notamment — qui furent mis autrefois en présence des Alakalufs, durant cinq siècles, leur incapacité à se mettre dans la peau de “l’autre” m’ont conduit justement au roman. C’était le seul moyen, par le cœur et l’imagination, de rendre justice à ce peuple que personne n’avait jamais écouté. »*

Si Jean Raspail aura eu bien des aventures et mené bien des combats, un fil rouge les unit : la fidélité. Quitte, comme son héros Antoine de Tounens, à considérer que *« l’échec est encore plus grand et plus beau que la victoire »*. ●

Là-bas, au loin, si loin, *de Jean Raspail, préface de Sylvain Tesson, Bouquins Laffont (recueil de six livres, 2015, réédition).*

“Au cap Horn, quand les cascades descendent des nuages et les lames se ruent sur les rochers…”

Rédigé par Jean Raspail sous la forme d’un roman, “Qui se souvient des hommes…” (1986) raconte l’histoire des derniers Alalakufs vivant, non loin du Cap Horn, sur des terres résolument hostiles, où l’écrivain s’est rendu à plusieurs reprises.

Puis voilà que le temps change (…). Un temps épouvantable, un déchaînement d’hostilité d’une méchanceté si obstinée qu’il ne se rappelle pas en avoir jamais subi de semblable. D’abord la neige, puis le grésil qui est une grêle très fine qui pique comme des milliards d’aiguilles, enfin la pluie, glacée, pesante, interminable, jour et nuit. Un déluge. Les montagnes de la côte et des îles se sont mises à fondre au sein d’une grisaille qui en efface les contours. Les forêts ruissellent, les cascades descendent des nuages, les glaciers qui émergent du brouillard paraissent suspendus dans le ciel. Les chenaux sont balayés par de blancs tourbillons qui s’arrachent à la surface de l’eau et se cabrent en s’élevant sans cesse. On dirait des geysers en marche. Tout cela s’accompagne d’un vacarme de fin du monde. Les vents s’engouffrent dans les chenaux à la rencontre l’un de l’autre et soufflent comme des tuyaux d’orgue qui éclatent. Les lames se ruent sur les rochers et la terre tremble sous leurs coups. De la forêt parviennent des milliers de détonations. Ce sont de hautes branches qui se rompent et de grands arbres qui s’abattent. Mais le plus impressionnant (…) c’est le lointain grondement d’outre-tombe que produit l’océan furieux qui dévaste de ses vagues formidables toute la côte qui lui fait face.

“La Patagonie a un roi naturel : le vent…”

Dans son livre “Moi Antoine de Tounens, roi de Patagonie” (1981, grand prix du roman de l’Académie française), Raspail raconte, sous forme romancée, l’épopée d’un modeste avoué de Périgueux du milieu du XIXe siècle parti conquérir “ses” territoires à l’autre bout du monde. L’écrivain, qui les décrit à la première personne, se proclamera lui-même, par la suite, “consul général” de la Patagonie.

Par Jean Raspail

Sans doute est-ce le moment de dire quelques mots au lecteur du double territoire sur lequel j’avais jeté mon royal dévolu. Long de cinq cents lieues, large de plus de deux cents, puis s’étrécissant du nord au sud pour finir au cap Horn comme une pointe de flèche lancée vers les glaces éternelles du pôle, il pourrait contenir la France en son entier. Ses frontières naturelles découlent de l’évidence géographique. Au nord, deux larges rivières, le Rio Negro de l’Atlantique aux Andes et le Rio Bio-Bio des Andes au Pacifique, courant chacun entre le 37e et le 39e degré de latitude sud. À l’est et à l’ouest, deux océans en furie à travers lesquels les capitaines de navires ne s’engagent jamais sans avoir auparavant recommandé leur âme à Dieu.

La côte atlantique est plate, sablonneuse, mouvante, souvent marécageuse et semée de trahisons. La côte pacifique, sur plus de quatre cents lieues, n’est qu’une terrifiante dentelle de rochers soumise à toutes les tempêtes et découpée par de profonds canaux mille fois plus inhospitaliers que les fjords scandinaves les plus sauvages, et qui forment un labyrinthe d’enfer où seuls parviennent à trouver leur chemin quelques rares indigènes.

Au 53e degré de latitude sud, les deux océans communiquent entre eux par le détroit de Magellan, frontière naturelle du sud au-delà de laquelle s’étend, comme une sorte de colonie du diable quasiment inhabitable, la grande île que Magellan nommait la Terre des feux. Enfin, courant longitudinalement du nord au sud à peu de distance de la côte pacifique, la cordillère des Andes étend la majesté désertique et glacée de ses sommets, percées de rares cols qui font communiquer entre eux mes deux royaumes jumeaux la Patagonie à l’est, l’Araucanie à l’ouest.

Les noces effrayantes du vent et de la pluie

La Patagonie a un roi naturel: le vent. Il y souffle en tempête les trois quarts de l’année et détruit toute tentative de la végétation à se hausser au-dessus de l’élévation d’une touffe d’herbe. L’Araucanie a un autre roi naturel: la pluie. Elle y étend son voile opaque sur une période identique de l’année, faisant naître sur les premières pentes des Andes un foisonnement de forêts monstrueuses et presque impénétrables.

Au sud, là où s’étendent la longue nuit d’hiver et le pâle jour sans fin de l’été, le vent et la pluie se rejoignent en noces effrayantes et s’allient à un troisième génie maléfique, la neige et ses serviteurs polaires qui sont la glace, la grêle et le grésil, pour envoyer au martyre les rares êtres humains pris dans les tourments et leurs embrasements.

Quand on saura que l’homme venu d’Europe n’y retrouve aucun de ses animaux familiers, que la carte du ciel lui est totalement inconnue, qu’il est écrasé par l’énormité des distances, atteint dans son équilibre mental par le magnétisme des montagnes des Andes et qu’enfin il doit y fêter la Saint-Jean sous la neige et réveillonner à Noël, s’il en a encore le goût et le courage, sous un ciel où le soleil ne s’est point couché de la nuit, on conviendra que la nature exceptionnelle de mon double royaume avait tout pour faire fuir et rien pour séduire le dernier des conquérants.

C’est pourtant ce royaume que je m’étais choisi. Car il était le dernier au monde à ne posséder ni roi, ni république, ni aucune autre forme de gouvernement moderne, et à être exempt de toute tutelle étrangère.

Non pas qu’il fût inhabité. On connaît l’obstination divine à par-

DR

Le drapeau patagon flottant sur un village de l'ancien royaume d'Antoine de Tounens.

faire sa malédiction et à peupler sa création jusque dans ses extrémités les plus hostiles. Je n'étais pas appelé à devenir un roi sans sujets, ainsi qu'il fut dit tant de fois pour rire à mes dépens.

Des hommes, il y en avait, sur cette immensité. Peu nombreux, c'est vrai. Dispersés en petits clans ennemis et isolés sur cet énorme territoire, occupant toute leur subsistance sans le loisir ni la pensée de s'élever à une vie meilleure, ignorants, sauvages, en proie à toutes les superstitions, mais également courageux, endurants, inventifs à leur façon, insensibles aux pires souffrances des hommes, enfin : mes sujets ! (…)

Au nord, entre les Andes et l'océan Pacifique, leurs premiers escadrons déployés face aux Chiliens sur la rive du Rio Bio-Bio, les Araucans. Des guerriers ! des cavaliers ! Mapuches ou Huilliches selon qu'ils occupent le nord ou le sud de ma province araucane, divisés en tribus relativement nombreuses et obéissant à des chefs, les caciques, élisant en cas de guerre un général en chef, ou toqui, habitant des villages, sachant cultiver la terre qui est fertile sous ces latitudes au nord du sud, relativement tempérées, ils forment à eux seuls le gros de mes peuples, leur passe la mieux organisée et le fer de lance de mon armée.

"La côte pacifique, sur plus de quatre cents lieues, n'est qu'une terrifiante dentelle de rochers soumise à toutes les tempêtes et découpée par de profonds canaux."

Jean Raspail

Albert Londres, la plume dans la plaie

Légende mondiale des journalistes français, Albert Londres (1884-1932) a été le premier reporter étranger en Russie bolchévique. Parmi ses autres (nombreux) faits de gloire : son reportage sur le bagne de Cayenne, à l'origine de sa suppression.

Par Olivier Annichini

Mai 1920. Alors reporter à *L'Excelsior*, Albert Londres, 36 ans, réussit *« le »* scoop mondial qui le rendra célèbre : il est le premier journaliste occidental à pénétrer en Russie bolchevique depuis la révolution de 1917. *« Je suis dans un asile où les fous auraient passé la camisole de force à leurs gardiens et gouverneraient ! »*, écrit-il. Et de décrire la misère du peuple, condamné à la soupe populaire : *« C'est les yeux agrandis que nous avons regardé distribuer cette manne communiste. De 3 à 4 heures, le troupeau humain s'y traîne. Chacun porte son écuelle ou une vieille boîte de conserve ou un ex-plat à barbe, voire de vraies gamelles. Ils tendent cela au comptoir graisseux. La portion de bouillon immonde, éclaboussant, tombe comme elle peut dans leurs baquets. Avidement, ils l'avalent. C'est le dernier degré de la dégradation, ce sont des étables pour hommes. C'est la troisième Internationale. À la qua-*

Albert Londres lors d'un reportage vers 1930.

KEYSTONE-FRANCE/GAMMA RAPHO

> ***“Notre métier n’est pas de faire plaisir, non plus de faire du tort, il est de porter la plume dans la plaie.”***
>
> *Albert Londres*

trième on marchera à quatre pattes, à la cinquième on aboiera. »

Jamais Londres ne remettra les pieds en Russie, et c’est déjà bien qu’il en soit revenu. Le reporter apprendra plus tard que les Soviets, alertés par une taupe parisienne, soupçonnaient Londres d’être un agent de renseignement, et projetaient de l’éliminer.

“Dans les fosses de la société”

En mai 1922, il est en Chine pour une série d’articles sur l’Empire du milieu. Dans les villages, la pègre enlève des femmes que les maris peuvent récupérer contre rançon. Un mari détroussé de son épouse se présente devant le chef des ravisseurs :

— Je suis pauvre, voilà ce que je puis faire : cinquante dollars.

— Bien ! dit le chef qui empoche, moi je suis pour la justice, avance !

Il ouvre une porte, les otages sont alignés.

— Où est ta femme ? Celle-ci ? Parfait.

De son sabre, il la “coupe en deux”.

— Voici ta part ; quand tu rapporteras cinquante dollars, tu auras l’autre moitié.

1923, c’est la consécration : Albert Londres réalise un reportage qui le fera passer à la postérité : *Au Bagne*, sur le bagne de Cayenne (Guyane). Un véritable univers carcéral, avec 7 000 forçats promis au pire : il y a Cayenne, où les condamnés les plus “souples” sont employés aux travaux forcés, et trois îles, où les durs à cuire sont isolés, les îles du Salut, les bien mal nommées, qui inspirent d’emblée au reporter un billet de mauvaise humeur : *« Les îles du Salut ?* écrit-il. *Je demande, en passant, que l’on débaptise ces îles. Ce n’est pas le salut là-bas, mais le châtiment. La loi nous permet de couper la tête des assassins, non de nous la payer. »* Il prend aussi position contre le système de la *« double peine »* infligée aux forçats : tout individu condamné à moins de huit années de travaux forcés est tenu, à l’expiration de sa peine, de résider dans la colonie pendant un temps égal à celui de sa condamnation ; si sa peine est de huit années et plus, il sera tenu d’y rester toute sa vie. Libérés, les condamnés restent prisonniers en Guyane… De quoi rendre fou : *« Il y en avait un qui chaque jour lançait quelques cailloux dans la mer, à la même pointe de l’île Royale,* raconte-t-il. *Comme cela, il créerait une digue d’Amérique du Sud en France. Il n’aurait plus ensuite qu’à marcher dessus pour rentrer chez lui. »* C’est à la suite de l’émotion provoquée par son reportage que le bagne sera définitivement fermé en 1945.

Après Cayenne, Londres enchaîne avec un reportage en Afrique du Nord, *Biribi*, où il enquête cette fois sur l’enfer des bagnes militaires et les bataillons disciplinaires. Après l’impact qu’*Au bagne* a eu sur l’opinion publique, il se sent comme investi d’une mission : *« J’ai voulu descendre dans les fosses où la*

“En France, l’asile des enfants monstres…”

Dans “Chez les fous”, réédité en 1997 (Le Rocher), Albert Londres rend compte de sa longue enquête dans plusieurs asiles d’aliénés. Lesquels, pour certains, abritent des cellules dédiées aux jeunes enfants… dont une fillette de neuf ans.

Il y a plus tragique : le coin des enfants monstres. Ils n’ont pas encore commis de crime, ils sont trop jeunes, mais le crime les habite. Leur folie est d’aimer faire le mal.

Cette petite fille, que l’on me présente, a neuf ans. Son intelligence est brillante. Elle l’employait à mettre le feu chez elle, à semer d’aiguilles le lit de sa mère. Chaque jour, elle coupait un petit bout de la queue du chat. À l’asile, elle guette pendant des heures le passage des Sœurs et, quand une Sœur se présente bien, elle la pince férocement au mollet. (…)

Voici un garçon de quatorze ans. Son visage est gracieux.

— Bonjour, messieurs, dit-il. Il nous offre deux cocottes en papier.

— Comme cela, il a l’air gentil, fait le docteur. Eh bien ! il ne pense qu’au crime.

— Je vous aime bien, monsieur le médecin

— Tu m’aimes bien, seulement si dans quatre ou cinq ans tu me rencontres dans un terrain vague tu m’assassineras, n’est-ce pas, Pierre ?

Pierre répondit simplement :

— Il faut bien faire le mal.

CLASSICSTOCK / ALAMY STOCK PHOTO

Shangaï, en Chine, au début des années 1930, période où Albert Londres s'y est rendu.

société se débarrasse de ce qui la menace ou de ce qu'elle ne peut nourrir. Regarder ce que personne ne veut plus regarder. » Et d'ajouter, dans une formule restée célèbre : « *Notre métier n'est pas de faire plaisir, non plus de faire du tort, il est de porter la plume dans la plaie.* »

Les derniers esclaves du Sénégal et du Congo

En février 1927, il gagne l'Argentine, pour enquêter sur d'autres "maisons closes", les bordels, que les proxénètes garnissent de jeunes filles enlevées sur les trottoirs parisiens. De ces exportateurs de chair fraîche, le journaliste-écrivain tire un portrait à la Michel Audiard : « *C'est la seule caste de la société qui ait eu confiance dans l'avenir de la fainéantise… Pour eux, la question est d'honneur. S'ils ne font rien, ce n'est pas uniquement par paresse, c'est tout juste pour la même raison que l'honnête homme ne vole pas, afin de ne pas avoir de remords de conscience.* »

En 1928, après la traite des blanches, c'est la traite des noirs. Il voyage au Sénégal et au Congo Belge. Il découvre que l'esclavage n'est plus une affaire industrielle destinée à l'exportation mais un artisanat local où les autochtones exploitent leurs frères de couleur pour fournir une main d'œuvre bon marché aux compagnies qui construisent le chemin de fer. Londres n'en revient pas : « *Ce sont les nègres des nègres,* s'offusque-t-il dans son récit baptisé *Terre d'ébène. Les maîtres n'ont plus le droit de les vendre. Ils les échangent. Surtout ils leur font faire des fils. L'esclave ne s'achète plus, il se reproduit. C'est la couveuse à domicile.* »

Fatigué par toutes ses aventures, Albert Londres pense poser définitivement ses valises. Mais décide, fin 1931, de se rendre une nouvelle fois en Chine pour une enquête dont il garde le secret. Début mai 1932, il rembarque à Shangaï. Arrive la nuit du 15 au 16 : alors qu'il vogue dans le golfe d'Aden, le paquebot s'embrase et sombre. Londres disparaît. Enfle alors la rumeur. Le grand reporter ne serait pas mort dans un accident mais dans un attentat le visant. Dans la biographie qu'il lui a consacrée (*Albert Londres, vie et mort d'un grand reporter*, Balland, 1990), Pierre Assouline écrit : « *Après sa disparition, on a lu et entendu tout et le contraire. Au cours de son enquête en Chine il se serait mis à dos les trafiquants d'héroïne, les contrebandiers de l'armement, les fascistes, les bolcheviks…* » 93 ans plus tard, le mystère sur sa disparition reste entier. ●

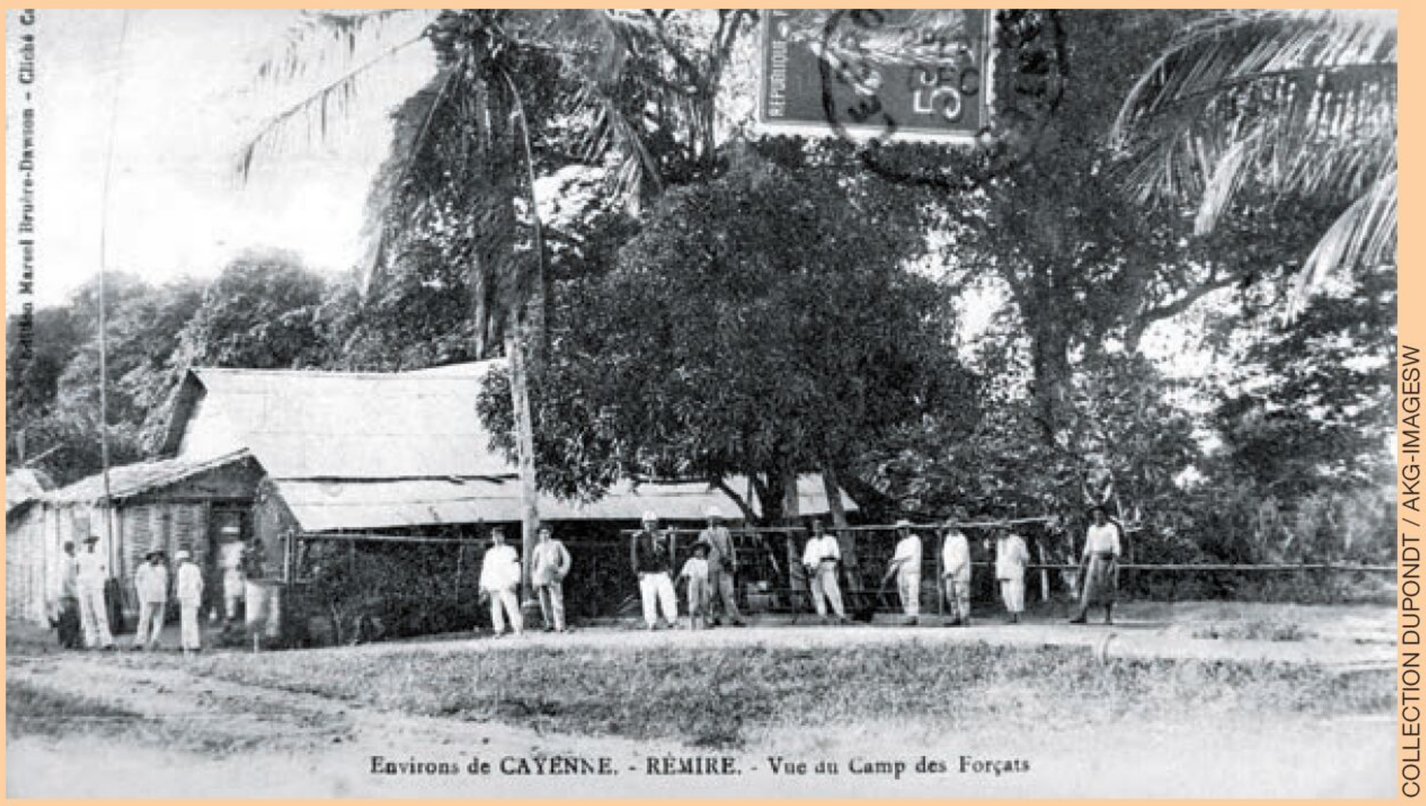
"Après la disparition du reporter, on a entendu tout et le contraire. Au cours de son enquête en Chine il se serait mis à dos les trafiquants d'héroïne, les contrebandiers de l'armement, les fascistes, les bolcheviks."

Pierre Assouline

“À Cayenne, le bagne entouré par les requins…”

Dans “Au bagne”, publié en 1923, Albert Londres décrit la colonie pénitentiaire française de Guyane. L’émotion provoquée par son récit sera si importante, que les bagnes seront “humanisés” puis fermés vingt ans plus tard.

Par Albert Londres



COLLECTION DUPONDT / AKG-IMAGESW

Les condamnés appellent l’île du Diable : le Rocher noir.

On croirait n’avoir qu’à enjamber pour passer. C’est une tout autre affaire.

Naguère, un câble aérien réunissait les deux îles. Ainsi, chaque matin, dans un petit wagonnet, partait le ravitaillement. Il est difficile d’aller chez les déportés. Un goulet sépare les deux terres. Le courant est impératif. Aucun bateau ne s’y aventure. La mer ici semble un mur hérissé de tessons de bouteilles !

Au pied de l’abattoir, le canot nous attendait.

Les requins connaissent les jours de tuerie. Ils accourent dans l’anse dont l’eau se rougit. On les voit à la surface se réjouir du sang des bœufs.

Le forçat boucher accroche un paquet d’intestins à un harpon. Il va nous sortir un squale. Le monstre mord à la minute. Le forçat ferre trop tôt. La bête retombe à l’eau, gueule déchirée.

Nous embarquons.

Pour franchir à pied la distance de Royale au Diable, trois minutes suffiraient. Nous voici en route depuis un quart d’heure. Six rameurs. Nous n’avons presque pas décollé de Royale.

Ce sont six rudes galériens pourtant ! Ils serrent les dents. On dirait que c’est leur mâchoire qui tire le canot. Mais chaque fois qu’ils gagnent un mètre, les rouleaux nous repoussent de deux.

Avec eux, nous sommes neuf dans le canot. Aucun ne parle. Le hasard de ces minutes nous impose. Un orage s’abat à droite : rideau de fer qui descend sur l’horizon. L’orage fonce sur nous comme une charge de cavalerie.

Nous ne parlons pas. Dans un suprême effort, les forçats enlèvent le canot et sortent du tourbillon.

— C’est fait ! dit Seigle.

Sur les traces de Dreyfus

Nous sautons sur le *« Diable »*. Ouvrez les bras et vous tiendrez l’île contre votre cœur. C’est tout son volume.

Dreyfus l’inaugura. Il y resta cinq ans, seul. Voici son carbet. Il est abandonné. Je le regarde et c’est comme une très ancienne histoire que l’on me conterait.

Voici son banc. Chaque jour, le capitaine venait s’y asseoir, les yeux fixés, dit la légende, sur la France, à quatre milles par l’Atlantique.

Vint Ullmo. Là est sa case. Il y reçut le baptême, la communion. Voici sa lampe, son cocotier.

La guerre a peuplé le rocher. Maintenant ils sont vingt-huit, deux par baraque.

— Ne rappelez pas mon nom, supplie celui-là portant barbe noire.

— Qu’avez-vous fait ?

— En 14, j’ai écrit à la *Gazette de Cologne* pour lui dire que je pourrais lui fournir des renseignements.

Il est l’infirmier de ses camarades.

Ils ont un peu débroussé et cultivent d’étroits jardins.

BRIDGEMAN IMAGES - AKG-IMAGES/NIMATALLAH

“À Athènes, en face de moi, la citadelle éclairée du soleil levant…”

Comptant parmi nos plus illustres écrivains François-René de Chateaubriand (1768-1848) s’est lancé, en 1806, dans un long périple qu’il a raconté en 1811 (non sans quelques “inventions”) dans “Itinéraire de Paris à Jérusalem”. Où il décrit, notamment, sa découverte, émerveillée, d’Athènes.

Par François-René de Chateaubriand

Enfin, le grand jour de notre entrée à Athènes se leva. […] À trois heures du matin, nous étions tous à cheval ; nous commençâmes à défiler en silence par la Voie sacrée : je puis assurer que l’initié le plus dévot à Cérès *(déesse romaine)* n’a jamais éprouvé de transport aussi vif que le mien. Nous avions mis nos beaux habits pour la fête ; le janissaire avait retourné son turban, et par extraordinaire on avait frotté et pansé les chevaux. Nous traversâmes le lit d’un torrent appelé Saranta-Potamo ou les Quarante Fleuves, probablement le Céphise éleusinien : nous vîmes quelques débris d’églises chrétiennes ; ils doivent occuper la place du tombeau de ce Zarex qu’Appolon lui-même avait instruit dans l’art des chants. D’autres ruines nous annoncèrent les monuments d’Eumolpe et d’Hippothoon ; nous trouvâmes les rhiti ou les courants d’eau salées : c’était là que, pendant les fêtes d’Éleusis, les gens du peuple insultaient les passants, en mémoire des injures qu’une vieille femme avait dite autrefois à Cérès.

De là passant au fond, ou au point extrême du canal de Salamine, nous nous engageâmes

dans le défilé que forment le mont Parnès et le mont Égalée ; cette partie de la Voie Sacrée s'appelait le Mystique. Nous aperçûmes le monastère de Daphné, bâti sur les débris du temple d'Appolon, et dont l'église est une des plus anciennes de l'Attique. Un peu plus loin nous remarquâmes quelques restes du temps de Vénus. Enfin, le défilé commence à s'élargir : nous tournons autour du mont Poecile placé au milieu du chemin, comme pour masquer le tableau ; et tout à coup nous découvrons la plaine d'Athènes.

Les voyageurs qui visitent la ville de Cécrops arrivent ordinairement par le Pirée ou par la route de Négrepont. Ils perdent alors une partie du spectacle, car on n'aperçoit que la citadelle quand on vient de la mer ; et l'Anchesme coupe la perspective quand on descend de l'Eubée. Mon étoile m'avait amené par le véritable chemin pour voir Athènes dans toute sa gloire.

La première chose qui frappa mes yeux, ce fut la citadelle éclairée du soleil levant : elle était juste en face de moi, de l'autre côté de la plaine, et semblait appuyée sur le mont Hymette qui faisait le fond du tableau. Elle présentait, dans un assemblage confus, les chapiteaux des Propylées, les colonnes du Parthénon et du temple d'Érechthée, les embrasures d'une muraille chargée de canons, les débris gothiques des chrétiens, et les masures des musulmans.

Deux petites collines, l'Anchesme et le Musée, s'élevaient au nord et au midi de l'Acropolis. Entre ces deux collines et au pied de l'Acropolis, Athènes se montrait à moi : des toits aplatis entremêlés de minarets, de cyprès, de ruines, de colonnes isolées, les dômes de ses mosquées couronnées par de gros nids de cigognes, faisaient un effet agréable aux rayons du soleil. Mais si l'on reconnaissait encore Athènes à ses débris, on voyait aussi, à l'ensemble de son architecture et au caractère général des monuments que la ville de Minerve n'était plus habitée par son peuple. [...]

Des ruines riantes, légères, habitées

Ce n'est pas dans le premier moment d'une émotion très vive que l'on jouit le plus de ses sentiments. Je m'avançais vers Athènes avec une espèce de plaisir qui m'ôtait le pouvoir de la réflexion ; non que j'éprouvasses quelque chose de semblable à ce que j'avais senti à la vue de Lacédémone.

Sparte et Athènes ont conservé jusque dans les ruines leurs différents caractères : celles de la première sont tristes, graves et solitaires ; celles de la seconde sont riantes, légères, habitées.

À l'aspect de la patrie de Lycurgue, toutes les pensées deviennent sérieuses, mâles et profondes ; l'âme fortifiée semble s'élever et s'agrandir ; devant la ville de Solon, on est comme enchanté par les prestiges du génie ; on a l'idée de la perfection de l'homme considéré comme un être intelligent et immortel. Les hauts sentiments de la nature humaine prenaient à Athènes quelque chose d'élégant qu'ils n'avaient point à Sparte.

L'amour de la patrie et de la liberté n'était point pour les Athéniens un instinct aveugle, mais un sentiment éclairé, fondé sur ce goût du beau dans tous les genres, que le ciel leur avait si libéralement départi ; enfin, en passant des ruines de Lacédémone aux ruines d'Athènes, je sentis que j'aurai voulu mourir avec Léonidas, et vivre avec Périclès.

Itinéraire de Paris à Jérusalem, *de François-René de Chateaubriand.*

"La première chose qui frappa mes yeux, ce fut la citadelle éclairée du soleil levant."

François René de Chateaubriand

Frères Tharaud, les “jumeaux” de l’exploration

Aujourd’hui oubliés, Jérôme (1874-1953) et Jean Tharaud (1877-1952), romanciers, journalistes, globe-trotters et académiciens, signant à la première personne, ont connu une gloire immense dans les années 1930. Incarnant l’excellence du récit de voyage.

Par Sabine Dusch

Liban, 1930. Femmes se rendant au puits. En haut, à droite, Jean et Jérôme Tharaud.

ALINARI ARCHIVES, FLORENCE/BRIDGEMAN IMAGES - LEBRECHT AUTHORS/BRIDGEMAN IMAGES

« À pied, à cheval, à bateau, en avion, indique Michel Leymarie dans *La preuve par deux - Jerôme et Jean Tharaud* (CNRS éditions, 2014). *S'il est une constante dans la vie des Tharaud, c'est bien cet appétit du voyage. Ils illustrent cette spécificité du voyage journalistique qui s'est développé au XIX^e siècle. »*

"Peu de ville plus aimables et voluptueuses qu'Alger"

Avant de connaitre la notoriété, les jeunes Ernest et Charles (leurs prénoms d'origine) abandonnent leur Limousin natal — *« qui nourrit difficilement les hommes et les bêtes »* — pour aller étudier à Paris. Nous sommes vers 1895. *« Jérôme voulait courir le monde, s'engager n'importe où comme correspondant de journal. L'odeur de la poudre le faisait hennir »*, témoigne son ami de l'École normale et académicien Louis Gillet (*Revue des Deux Mondes*, 1938).

Jerôme en effet ne tient pas en place. Il a besoin d'aventure. Les vacances arrivent et voilà l'étudiant qui s'envole pour passer ses vacances en Algérie. À l'époque se dessinent déjà les prémices de cet incroyable duo littéraire. *« Charles* (Jean), *accompagne en pensée son frère ; au premier instant de liberté, il vient le rejoindre ;* raconte Jean Bonnerot dans *Jérôme et Jean Tharaud* (*Revue Critique*, 1927). *Et tous deux du même pas, poursuivant la route comme s'ils avaient toujours été ensemble, font ample provision de souvenirs. C'est tout naturellement qu'ils diront* "je" *en racontant leurs voyages puisqu'ils ont l'illusion de ne s'être jamais quittés. »*

Pendant leurs jeunes années parisiennes, ils font la connaissance de leur *« cher »* Péguy qui les "rebaptise" des noms de Jérôme, père de l'Église, et de Jean, l'apôtre. Ils travaillent comme secrétaires de Maurice Barrès jusqu'à ce que Jérôme décide de partir enseigner cinq ans en Hongrie. *« À Budapest, j'ai vécu dans les bourdons de la musique des Tziganes,* raconte-t-il. *C'était un opium. »* Tout comme les voyages vont ➤

Nous n'avons jamais écrit une ligne l'un sans l'autre. » Rare cas de gémellité littéraire, les Tharaud vont composer ensemble plus de cinquante œuvres en un demi-siècle (romans pittoresques, peintures de mœurs orientales, récits de guerre, reportages…). Leur succès fait d'eux les plus gros vendeurs de livres des années 1920 et 1930, certains s'écoulant à plus de 200 000 exemplaires ! La France rêve d'ailleurs, eux aussi. Romain Rolland, Prix Nobel de littérature (1915), plaisante sur ces frères qui ont *« le prurit de la bougeotte »* et se promènent. En France, en Europe, au Maghreb, au Proche-Orient.

57

C'est le nombre total de livres, pour la plupart des récits de voyages, écrits par les frères Tharaud.

“À Budapest, j’ai vécu dans les bourdons de la musique des Tziganes. C’était un opium.”

Jerôme Tharaud

désormais devenir leur “opium” créateur. En 1906, *Dingley, l’illustre écrivain* (inspiré de la vie de Rudyard Kipling et écrit cinq ans plus tôt) décroche le Goncourt. Ce prix leur ouvre les portes de la célébrité et marque le début d’une riche et insolite collaboration que seule la mort clôturera. Signant toujours de leurs deux prénoms, Jean se charge du premier jet, Jérôme de la mise au point du texte.

“Goût de l’exotisme et passion nomade”

En mai 1917, mis à disposition du Commissaire résident Lyautey, ils quittent la France pour le Maroc et accostent, sans ressources, à Casablanca. *« Ainsi débarquaient, jadis, au Mexique et au Pérou, les Conquistadors,* ironisent-ils. *Mais eux, ils avaient une épée et nous n’avons que notre plume ! »* Le royaume chérifien sera pour eux une inépuisable source d’inspiration et ils voueront à Lyautey, une vive admiration pour *« son travail de pacification, d’entente et de désagrégation. »* Les Tharaud n’échappent pas à la mode orientaliste ambiante. Ils la vivent, la racontent. *« Peu de villes sont plus aimables qu’Alger. Aux grâces de la mère patrie, s’ajoute ici je ne sais quoi de plus allègre et de plus voluptueux. »* Aujourd’hui considérés comme des chantres béats du colonialisme, certains textes semblent contredire cette affirmation, du moins la nuancer. Comme dans *La Fête arabe* (Plon, 1922) lorsqu’ils s’interrogent, *« Est-ce donc un mal inévitable que toute colonisation se fasse ainsi par la violence et la ruse ? »*

« À une époque où l’on voyage moins qu’aujourd’hui, poursuit Michel Leymarie, *ils satisfont le goût de l’exotisme des lecteurs et la* “passion nomade” *des auteurs. Les éditeurs veulent des enquêtes, des témoignages, des récits vécus. »* Alors, ils déambulent partout, surtout Jérôme. Rien ne stoppe leur frénésie. Tout les intéresse et ils racontent tout : la guerre aux Balkans, en Éthiopie, en Espagne, la révolution hongroise, Lyautey fondant le Maroc moderne, la première liaison aérienne Paris-Saïgon ou celle de Bou Saada à Sala ou Marrakech. Ils observent, s’informent, notent, écoutent. Une idée, une chose vue rapportées par l’un, l’autre aussitôt mis au courant, fait sienne l’idée, la chose vue.

Leurs titres exotiques séduisent. Dans *La Randonnée de Samba Diouf*, on serpente entre fleuves, forêts et ethnies. Avec *Le chemin de Damas*, on retrouve l’antique Phénicie. À Jérusalem, *« ils virent la mosquée d’Omar où prient les musulmans,* détaille Jean Bon-

“Damas, une oasis au milieu de ses oliveraies et de ses vergers d’abricotiers…”

“Alerte en Syrie” (Plon, 1937), relate le voyage que les Tharaud ont effectué cette même année au Liban, en Syrie, en Palestine et en Turquie. Ils donnent ici leurs impressions sur Damas et Alep (Syrie).

Entre Alep et Damas, qui se dénomment pompeusement, avec l’enflure orientale, l’une la capitale de la Syrie du Nord, l’autre la capitale de la Syrie du Sud, il n’y a rien de commun, ni physiquement ni moralement. Damas, traversée d’eaux courantes, au milieu de ses oliveraies et de ses vergers d’abricotiers, est une oasis que prolonge jusqu’au lac de Tibériade la riche plaine du Hauran. Une ville si heureusement placée n’a rien à demander à personne, et se suffit entièrement à soi-même. C’est l’abondance, le repos, la grâce, en face de l’austère Alep, perdue dans son bled sinistre (si l’on ne tient pas la lumière pour une bien précieuse richesse), et toute tendue vers le trafic. L’existence à Damas a toujours été facile. Damas n’a jamais été qu’une ville de petit commerce et de médiocre industrie. Ce qui s’y débite le plus, ce sont les bavardages — querelles littéraires, théologiques et, aujourd’hui, politiques. On y passe son temps à applaudir des discours, non pour les idées qu’ils enferment (dans la même demi-heure, les Damasquins applaudissent des idées opposées), mais pour le seul prestige des mots. À Alep, au contraire, dans le bazar et les cafés et les nobles demeures de pierres des riches commerçants, on n’a jamais discuté qu’achats, ventes et cours de denrées. Ajoutez que les deux capitales (puisque capitales il y a) sont séparées l’une de l’autre, par des centaines de kilomètres d’espaces désertiques, et reliées seulement par la mince voie ferrée qui suit la vallée de l’Oronte. Et tout cela explique qu’elles mènent, chacune, leur vie particulière, indifférentes l’une à l’autre et presque sans relation entre elles.

ARCHIVES CHARMET/BRIDGEMAN IMAGES

La mosquée des derviches, à Damas, en 1931.

nerot. *Ils interrogèrent chrétiens et musulmans et ce Rabbi Sonnenfeld, un vieillard* "dont les pensées ont l'âge de Jérusalem" *; ils apprirent l'histoire de Théodore Herzl et des pionniers d'Israël. Ils visitèrent de Jaffé à Jérusalem, de Califfe à Tibériade, les colonies sionistes.* » Les Tharaud ont beaucoup écrit sur le peuple juif, y compris de façon crue et antisémite. Certains de leurs textes ont choqué, à raison. Ils s'en sont expliqués, au lendemain de la guerre, dans *Fumées de Paris et d'ailleurs* (Éditions de la Nouvelle France, 1946) : *« Pendant quatre ans, nous nous sommes complétement abstenus de parler d'Israël. Pourquoi ? Cela nous eût semblé ignoble* […] *Nous savons trop les droits du malheur pour ne pas nous être tus, le jour où ils ont été traités d'une façon indigne, monstrueuse. De ce jour-là, le premier jour de la guerre, jusqu'à aujourd'hui.* »

Jérôme, son bérêt, sa pipe, son bâton

Anciens Dreyfusards et violemment antiallemands, les Tharaud ne seront d'ailleurs nullement inquiétés à la Libération.

Ils sont élus à l'Académie française, Jérôme en 1938, Jean en 1946. Un même fauteuil ne pouvant accueillir les deux simultanément, chacun le sera, mais chacun à son tour, comme *« moitié d'un couple d'auteur »*.

Le 28 janvier 1953, Jérôme décède seulement dix mois après son cadet. Il s'éteint la veille d'un discours qu'il devait prononcer en hommage à l'auteur de *La Colline inspirée*. Avant de rendre l'âme, c'est donc naturellement que ses derniers mots lui seront dédiés, il murmurera *« Barrès… mon vieil ami »*.

En novembre 1953, L'académicien Émile Henriot leur rendra un vibrant hommage : *« Une dépêche de journal, un appel : et voilà, Jérome parti, avec son béret, sa pipe, son bâton, embarrassé d'aucun bagage, sachant bien qu'on trouve partout l'indispensable* […]. *Les futurs auteurs de* La Fête arabe, *de* L'Ombre de la Croix, *du* Chemin de Damas *et des* Bourgeois de Fès *ont eu ce bonheur de rencontrer dans les Balkans, en Syrie, au bord du désert, des sujets encore tout neufs et des paysages inédits. N'ont-ils pas vu partout que des paysages et des civilisations menacées et en train de se transformer, nos voyageurs ?* »

La suite, c'est l'effacement progressif des Tharaud de la mémoire collective. *« À peine eurent-ils disparus qu'ils furent oubliés. Entre les deux guerres, leurs récits de voyages, révélèrent aux Français des communautés humaines aussi différentes que les Juifs de Galicie ou de Galilée, les Maghrébins d'Algérie ou de l'Atlas, les Syriens et les Druzes, les Indochinois, les Éthiopiens d'Hailé Sélassié,* lit-on dans une revue universitaire de Limoges (1983). *Comment expliquer tant d'injustice, une telle désaffectation. Aucune réédition, aucun article, aucune allusion. On finit par oublier jusqu'à leur nom. Disparus, auteurs et ouvrages, pire, volatilisés.* » Raison de plus pour les redécouvrir. ●

“La longue pointe du Mont Athos semble un grand cierge qui brille…”

Dans “La bataille à Scutari” (Plon, 1913), les frères Tharaud nous plongent dans la première guerre balkanique. L’occasion aussi, pour les deux écrivains-voyageurs, de découvrir, émerveillés, le célèbre monastère orthodoxe du Mont Athos.

Par Jean et Jérôme Taraud

Tout au bout de la presqu’île, à l’endroit où jaillit d’un seul bond vers le ciel la haute cime de l’Athos, le couvent de Sainte-Laure dresse au-dessus de la mer, parmi les oliviers et les vignes, ses hautes murailles crénelées. C’est le plus vieux, le plus vénérable des couvents des montagnes, et aussi le plus guerrier. Il y aura bientôt cent ans, quand la Grèce, quand Samothrace, quand tous les rochers de l’Égée se levèrent pour l’Indépendance, c’est de ce couvent de Sainte-Laure que partit le premier coup de canon contre la flotte ottomane. Pour châtier sa révolte, le Turc démantela la vieille forteresse, encloua ses canons, et l’antique tour armée qui défendait son rivage n’est plus aujourd’hui qu’une ruine où croit l’acanthe et où s’assoit le moine berger.

J’y étais arrivé fort tard dans la soirée, après une longue journée de fatigue et d’enivrement, et je dormais encore lorsque je fus brutalement tiré de mon sommeil par un vacarme inattendu de cris, de pas précipités et de détonations.

Dans la cour, la foule des moines s’agite entre les cyprès et les petites bâtisses, comme des fourmis dont un passant vient d’éventrer la fourmilière. Ils courent, ils crient, se bousculent, traînent avec eux des échelles qu’ils appliquent aux murailles. Beaucoup sont déjà sur les murs, debout entre les créneaux, comme au temps où les pirates apparaissaient sur l’horizon. Et à tous les campaniles de toutes les petites chapelles les cloches sonnent à toute volée.

Vivement, je me délivre du sac où je dors tout habillé, car sur cette montagne de parfum la vermine est triomphante, et je m’élance à mon tour sur un escalier branlant qui conduit au chemin de ronde.

Il est neuf heures du matin. Là-bas, sur la mer éclatante, quatre navires, quatre points noirs s’avancent ; la flotte de Konduriotis ! Les moines s’embrassent, pleurent de joie, entonnent des cantiques, déchargent de vieux fusils dans l’air. Le drapeau grec blanc et bleu, avec la croix et la figure de saint Georges, se déploie au sommet de la plus haute tour. Tout est radieux, splendide ; les coupoles, les croix d’or flamboient comme pour faire accueil à ces mes-

“Dans la cour, la foule des moines s’agite entre les cyprès et les petites bâtisses, comme des fourmis dont un passant vient d’éventrer la fourmilière.”

Jean et Jérôme Taraud

sagers de victoire, tandis que, très haut dans le ciel, au-dessus de nos têtes, la longue pointe de l'Athos éblouissant de neige semble un grand cierge qui brille.

Maintenant, les navires sont assez près de nous pour qu'on distingue nettement l'étonnant assemblage d'acier, de tours et de tourelles, qu'est un bateau de guerre moderne. Cela fait un étrange contraste avec ce vieux château fort où rien n'a changé depuis dix siècles, et qui est toujours tel que Villehardouin et ses compagnons le virent, quand ils abordèrent cette côte pour donner l'assaut au couvent. Et pourtant la même pensée dresse ces grands murs immobiles et pousse ces bateaux sur la mer. Si ce puissant cuirassé et les torpilleurs qui le suivent cheminent aujourd'hui dans ces parages, ce sont les prières d'ici qui leur ont ouvert le chemin.

Bientôt ils tournent le cap, le fameux cap saint-Georges fatal aux flottes de Xerxès. Une immense solitude se rétablit sur l'Égée. Les moines quittent les créneaux et les balustrades de bois pour se rendre à l'église et remercier la Vierge protectrice. Cette minute attendue depuis plus de cinq cents ans, la voilà déjà passée. Les siècles de silence qui s'accumulent entre ces hautes murailles semblent l'avoir engloutie, et les vibrations des cloches qui viennent de la célébrer ne sont pas encore éteintes qu'elle semble déjà reculée prodigieusement au fond des temps (…)

Les coupoles des croix d'or flamboient

Pourquoi le crépuscule me parut-il si long ce soir ? C'était à croire que la fable était vraie, qui veut que sur l'Athos, par une permission divine, le soleil s'attarde toujours et reste plus longtemps qu'ailleurs. Samothrace, Kassandra, Longos avaient depuis longtemps disparu ; les navires n'étaient plus qu'un souvenir flottant ; la mer, une rumeur qui montait jusqu'à nous. Les cloches sonnaient-elles encore ? Je ne le savais plus, tant leur bruit, qui, tout le jour, avait retenti à mes oreilles, m'était devenu familier. Maintenant, dans la cour, d'innombrables lumières brillaient à toutes les chapelles, à toutes les petites églises où les offices, un moment interrompu par le retour des bateaux, avaient repris de plus belle. Toutes ces petites demeures éclairées, c'était comme si un vieux village de chez nous avaient célébré Noël. Dans leurs stalles, appuyés sur leurs bâtons, comme les pâtres réveillés par l'Étoile, les moines déroulèrent jusqu'à l'aube leurs longues psalmodies. Un monde infini d'étoiles brillait dans le ciel pur. Au sommet du donjon, flottait le drapeau grec sans couleur dans la nuit.

La Bataille à Scutari,
de Jérôme et Jean Tharaud, Plon (1926)

HARTMUT KRINTZ/LAIF-RÉA

Charlton Heston dans le film “Croc blanc” (1972), tiré du roman de Jack London (ci-dessus).

PHOTOS : BRIDGEMAN IMAGES ; AKG-IMAGES

Jack London, l’appel du grand Nord

L’écrivain et aventurier américain (1876-1916) est l’auteur des plus belles pages de la littérature sur la nature sauvage du Grand Nord canadien au temps de la ruée vers l’or.

Par Georges Langlois

C’est le 16 août 1896 qu’un certain George Carmack trouva une première pépite d’or dans sa batée. Cet aventurier du Grand Nord canadien avait descendu le Yukon brunâtre et s’était engagé sur son affluent, le Klondike, pour pêcher le saumon, quand il vit la rivière briller. L’arrivée à San Francisco, un an plus tard, d’un vapeur en provenance d’Alaska avec un million de dollars en or à son bord sonna le départ de la plus incroyable ruée vers l’or de tous les temps.

Cent mille personnes se précipitèrent au Klondike, quelques-uns par la mer de Béring et le fleuve Yukon, la plupart par voie terrestre, franchissant le col Chilkoot et traversant pendant de longs mois les solitudes glacées. Parmi ces prospecteurs : Jack London.

Né 21 ans plus tôt à San Francisco, le jeune Amé-

ricain, de conviction socialiste, avait été docker, ouvrier, laveur de vitres, matelot, pilleur d'huîtres, chasseur de phoques, vagabond. Les quelques mois passés au Klondike nourriront tout un pan de son œuvre : ses deux plus grands succès, *L'Appel de la forêt* (1903) et *Croc Blanc* (1906), mais aussi de nombreuses nouvelles parues entre 1906 et 1908, ayant également pour cadre ce Grand Nord canadien, théâtre de violence, de cruauté et de beauté.

"Le froid pénétrait en lui par tous les pores"

Parmi ces aventures mettant aux prises prospecteurs, Indiens et chiens de traîneau, impossible de ne pas citer *Construire un feu* (1902), sa plus célèbre nouvelle… la plus épouvantable aussi. L'histoire d'un chercheur d'or égaré cherchant à rejoindre le camp de ses compagnons, à une journée de marche, seul avec son chien par - 50°C. Les anciens ont beau l'avoir prévenu qu'il était trop risqué de voyager en solitaire par de telles températures, il n'en a pas tenu compte, faisant confiance à sa prudence. L'homme se montre notamment très attentif aux petites sources vives se cachant sous la neige : elles ne gèlent jamais et forment des petits trous d'eau dangereux. Mais son pied finit par s'enfoncer jusqu'à mi-mollet dans l'un d'eux. Il construit alors immédiatement un feu pour éviter le gel de son pied. Mais c'est sous un épicéa chargé de neige qui fond et tombe sur le foyer… Une terrible course contre la montre s'engage donc, l'homme ne disposant que de quelques secondes pour faire un nouveau feu, tandis que ses doigts, de plus en plus insensibles, deviennent incapables de gratter une allumette… « *Cette fois l'homme se remit vite à grelotter,* écrit-il. *Il était en train de perdre sa bataille contre le froid, qui pénétrait en lui par tous les pores.* (…) *Il se redressa et considéra la possibilité de faire face dignement à la mort.* » London, lui, décèdera en 1916 d'un excès de morphine (officiellement une crise d'urémie). Plus encore que l'un des plus illustres écrivains-voyageurs, il est l'un des pères fondateurs de la littérature du XX^e^ siècle, celle qui a inventé la figure de l'homme irréductiblement seul au monde. ●

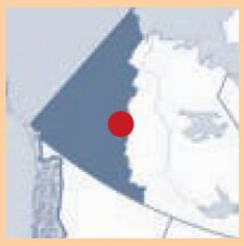
Romans, récits et nouvelles *(2 tomes), de Jack London, La Pléiade, 2016.*

"La terre du Nord, glacée jusqu'au cœur…"

Dans "Croc Blanc" (1906), Jack London conte les multiples aventures d'un chien durant la ruée vers l'Or. L'occasion de descriptions épiques des paysages verglacées du Grand Nord.

De chaque côté du fleuve glacé, l'immense forêt des pins s'allongeait, sombre et comme menaçante. Les arbres, débarrassés par un vent récent de leur blanc manteau de givre, semblaient s'accouder les uns sur les autres, noirs et fatidiques dans le jour qui pâlissait. La terre n'était qu'une désolation infinie et sans vie, où rien ne bougeait, et elle était si froide, si abandonnée que la pensée s'enfuyait devant elle, au-delà même de la tristesse. Une sorte d'envie de rire s'emparait de l'esprit, rire tragique comme celui du Sphinx, rire transi et sans joie, quelque chose comme le sarcasme de l'éternité devant la futilité de l'existence et les vains efforts de notre être. C'était le *Wild*, le *Wild* farouche, glacé jusqu'au cœur, de la terre du Nord.

"Quand le Yukon ronge sa prison de glace…"



Dans "L'Appel de la forêt" (1903), Jack London raconte le retour à ses instincts sauvages d'un chien de traîneau. Ici, une description de l'arrivée du printemps.

Le printemps commençait, mais ni les hommes ni les chiens ne s'en apercevaient. L'aube pointait dès trois heures du matin, et le crépuscule durait jusqu'à neuf heures du soir. La journée entière n'était qu'un rayon de soleil. Le sommeil de l'hiver avait cédé sa place au murmure printanier de la nature, frémissant de la joie de vivre. La sève montait dans les pins, tandis qu'éclataient les bourgeons du saule et du tremble, et que buissons et lianes se paraient d'une jeune verdure. La nuit, les grillons chantaient, et le jour, toutes sortes de gentilles bestioles sortaient de leurs petits antres pour s'ébattre au soleil. Les perdrix couraient dans la plaine ; les oiseaux et les piverts chantaient et tapaient dans la forêt et tout en haut le gibier d'eau arrivait du Sud, décrivant d'immenses cercles dans l'espace. La chanson de l'eau courante et la musique des fontaines reparues descendaient des collines. Le Yukon rongeait sa prison de glace dont le soleil amincissait la surface semée de poches d'air et sillonnée de fissures qui allaient s'élargissant.

“À Moscou, rencontre avec un tueur tchékiste…”

Henri Béraud (1885-1958) fait partie des “écrivains maudits”, pour faits de collaboration (il sera libéré en 1950), aujourd’hui tombés dans l’oubli. Ce grand reporter ami d’Albert Londres (lire page 82) et de Joseph Kessel (lire page 46) a sillonné entre les deux guerres l’Europe en ébullition, notamment l’URSS, dont cet ex-homme de gauche a rapporté dans “Ce que j’ai vu à Moscou” (1925) un témoignage sans complaisance.

Par Henri Béraud

C’est après avoir serré la main de cet homme que j’ai connu son passé. Il était assis en face de moi, dans un fauteuil à bascule, près du samovar. La femme du docteur lui versait le thé ; on lui tendait à son tour les *zakouski* et les boîtes de cigarettes. Il était admis dans la société comme un camarade quelconque, le monsieur banal que rien n’empêche de fréquenter.

De fait, c’était, à le voir comme cela, un homme pareil aux autres, l’air seulement un peu plus doux. Ses lèvres marquaient la bienveillance, ainsi que son attitude un peu penchée ; il avait, dans le regard, cette clarté enfantine qui

Moscou dans les années 1920.

AKG-IMAGES / UNIVERSAL IMAGES GROUP / SOVFOTO - COLLECTION DUPONDT / AKG-IMAGES

est le propre de la vraie cruauté sans jouissance ni miséricorde, de la cruauté abstraite, de la cruauté du fanatique. (...) Il discutait sans passion, étant sûr de sa croyance.

Fusillades et abattoirs humains

Combien avait-il immolé de *« bourgeois »* ? Lui-même, sans doute, l'ignorait. Il ne se rappelait guère que les exécutions saugrenues, comme, par exemple, celle d'un vieillard qui voulait acheter un serin, dernier caprice de sa femme agonisante ; en ce temps-là, les dépenses inutiles attiraient vite l'attention... (...) Ainsi, durant quatre années, il a pu, cet homme au calme terrible, aller aux prisons, ou des familles entières hurlaient et se tordaient les bras, sans rien éprouver que la satisfaction d'une conscience intransigeante ? Rien, pas de trouble, pas d'effroi, pas de doutes, jamais ?

Si, une fois.

C'est pour cela qu'il vient chez le médecin. Une fois, un matin du deuxième hiver, il eut à conduire au mur une dame âgée, qui, tout le long du chemin, ne cessa de pleurer et de le supplier. Elle avait peur de mourir. Un moment, elle se laissa tomber à genoux, s'oublia jusqu'à saisir la main de l'homme, pour la baiser, en implorant miséricorde. Il fallut la faire relever et marcher. Elle obéit en sanglotant. Mais alors il s'aperçut qu'elle ressemblait à sa mère. Il la fit fusiller quand même. Depuis lors, elle le poursuit. Il ne peut l'arracher de sa vie ; elle est devant lui et le précède à reculons. Il ne peut ni dormir ni travailler.

— C'est le remords, lui a-t-on dit.

Il a répondu, avec violence :

— Non, je suis malade, je n'ai pas de remords ; s'il fallait le faire, je recommencerais... Mais, docteur, délivrez-moi de cette vision ! (...)

Tandis qu'il parlait, l'assistance buvait du thé. Il y avait là plus de dix personnes. Je songeais à ce qu'un pareil convive eût apporté de gêne et d'horreur avec lui dans une de nos soirées ; je pensais à ce que peut-être, en tant que monstre, M. Dzerjinski, le chef de cet homme, l'ancien maître de la Tchéka et qui passe pour l'homme le plus froidement cruel de toute la Russie ; je pensais à cette acceptation d'un passé si atroce, et si récent...

Il me venait à l'esprit que, nulle part, depuis mon arrivée à Moscou, je n'avais entendu parler de ces fusillades, de cette longue boucherie, de ces abattoirs humains, de ces meurtres dans les corridors des prisons. Sur tout cela, un silence refermé comme les plis d'un linceul : l'oubli. (...)

Devant un Lénine en porcelaine

Comme la soirée s'avançait, je pris congé. Cela se fit selon le cérémonial moscovite. Seulement, lorsque j'arrivai devant l'homme de la Tchéka, je feignis de ne pas apercevoir sa main tendue. Il la retira d'ailleurs sans la moindre gêne. Je n'étais, après tout, qu'un homme de l'Ouest. Mais je sentis que tous — dans cette assemblée où il n'y avait pas trois communistes — me désapprouvaient. Tous vivaient dans le présent.

« Que peut-on contre ce qui s'est passé ? »

Je sortis en compagnie d'un ami. Nous fîmes une centaine de pas sans rien dire. Devant une boutique éclairée, nous nous arrêtâmes. Un Lénine en porcelaine nous regardait.

— Pourquoi, dit mon compagnon, avez-vous feint de ne pas voir sa main ?

— Pourquoi ?

— C'est un malheureux.

Je n'y pus tenir :

— Vous autres, Russes, m'écriai-je, vous n'avez pas la mémoire du sang.

— Comme c'est vrai ! répondit-il d'une voix calme.

Ce que j'ai vu à Moscou, *d'Henri Béraud, Auda Isarn (2022, réédition)*

"Il avait, dans le regard, cette clarté enfantine qui est le propre de la vraie cruauté sans jouissance ni miséricorde, de la cruauté abstraite, de la cruauté du fanatique."

Henri Béraud

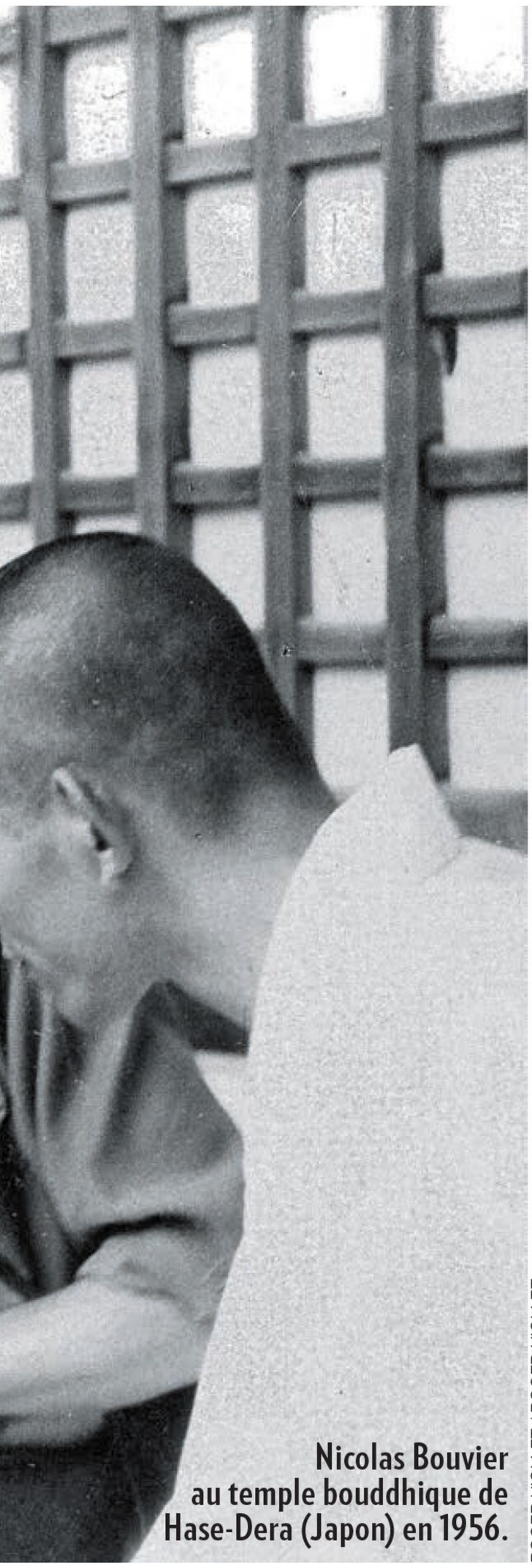
Nicolas Bouvier, la route de la solitude

L'écrivain et photographe suisse (1929-1998) a passé treize ans de sa vie sur les routes. Ses récits sont une ode à la beauté du monde, une philosophie du dépouillement par le voyage. Portrait sur les chemins de traverse.

Par Olivier Maulin

On croit qu'on va faire un voyage mais bientôt c'est le voyage qui vous fait ou vous défait. » Paru à compte d'auteur en 1963, *L'Usage du monde*, récit de voyage coloré, drôle et bourré de vie, s'était heurté à l'indifférence de son époque, en guerre contre le lyrisme, que l'on avait décrété appartenant exclusivement au passé. Plus de cinquante ans après, *L'Usage du monde* est considéré comme un livre culte et Nicolas Bouvier occupe la place qui est la sienne : celle d'un des plus grands écrivains du XX^e^ siècle.

Né en 1929 au Grand-Lancy, à côté de Genève, le jeune Bouvier, chétif et introverti, s'évade très tôt de son milieu bourgeois et calviniste rigoriste par des lectures aventureuses : Jack London *(lire page 94)*, Alexandre Dumas, Jules Verne, Stevenson… « *C'est la contemplation silencieuse des atlas, à plat ventre sur le tapis, entre dix et treize ans, qui donne l'envie de tout planter là,* racontera-t-il dans *L'Usage du monde. Songez à des régions comme le Banat, la*



Nicolas Bouvier au temple bouddhique de Hase-Dera (Japon) en 1956.

ROGER-VIOLLET / ROGER-VIOLLET

“On voyage pour que la route vous plume, vous rince, vous essore.”

Nicolas Bouvier

Caspienne, le Cachemire, aux musiques qui y résonnent, aux regards qu’on y croise, aux idées qui vous y attendent… [...] *La vérité, c’est qu’on ne sait comment nommer ce qui vous pousse. Quelque chose en vous grandit et détache les amarres, jusqu’au jour où, pas trop sûr de soi, on s’en va pour de bon. »*

Cap, en 1947, sur la Toscane. Premiers frissons. Puis, le bac en poche, une marche en solitaire en Laponie, suivie d’une autre, au Sahara algérien, dont il rapportera ses premiers articles pour la presse suisse. Quand il ne voyage pas, il suit des cours de sanscrit et d’histoire médiévale à l’université de Genève, puis passe une double licence de droit et de lettres. Même dans cet univers urbain et familier, tout, pour lui, est sujet à observation et découverte. À évasion.

Épisode sombre sur l’île de Ceylan

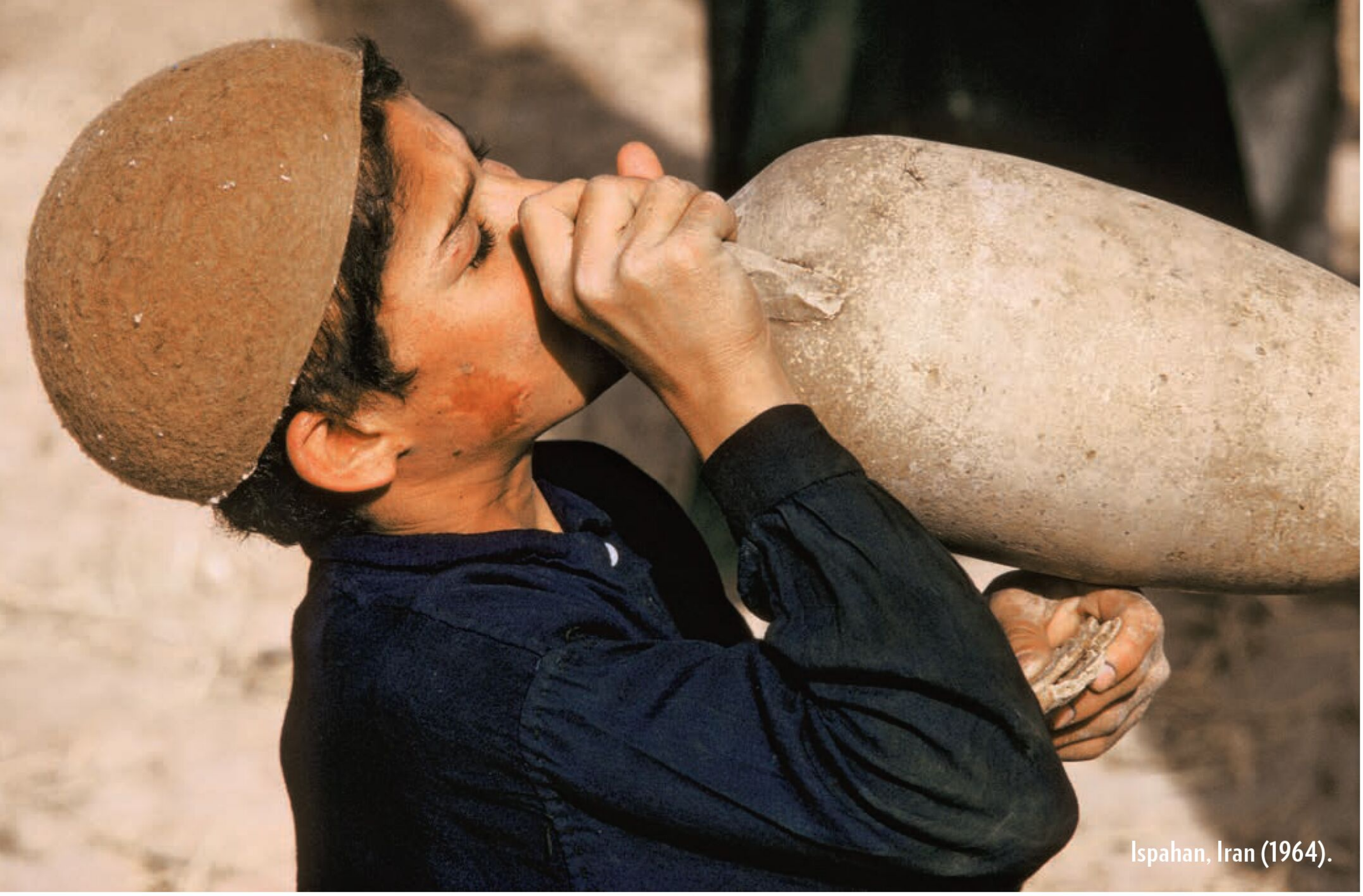
Comme Confucius, Bouvier estime que n’importe quelle expédition commence ici, sous nos chaussures. *« Votre propre ville, si vous l’étudiez avec la patience, la curiosité et la méthode que les meilleurs esprits mettent à l’étude d’une tribu sauvage, attendez-vous à des surprises !* dit-il. *Le quotidien n’existe pas. L’ordinaire n’existe pas. Vous croyez connaître votre chambre ? Vous ne savez même pas d’où viennent les meubles ! »*

En 1949, ses parents lui offrent une Fiat *Topolino*, sans soupçonner que ce petit tas de tôle entrera un jour dans la légende. C’est en effet à bord de ce véhicule, dont les pannes et réparations sont omniprésentes dans ses récits, que Nicolas Bouvier et son ami le peintre Thierry Vernet, 24 et 26 ans, décident en ➤

“À Batchka, des têtes d’Asiates frottées à tous les petits chemins…”

Dans son premier livre, “L’Usage du monde”, Bouvier décrit notamment cette rencontre avec un groupe de Tziganes rencontré dans la région de Batchka, à cheval entre les actuelles Serbie et Hongrie.

Assis en rang derrière une table chargée de litres à moitié vides, cinq tziganes pouilleux, guenilleux, finauds distingués, grattaient leurs instruments rapiécés et chantaient. Des visages à larges pommettes. Des cheveux noirs, plats, longs sur la nuque. Des têtes d’Asiates mais frottées à tous les petits chemins d’Europe, et cachant l’as de trèfle ou la clé des champs au fond de leur feutre mité. Il est très rare de surprendre les tziganes au gîte. Cette fois-ci, nous ne pouvions nous plaindre, c’était vraiment le terrier.



Ispahan, Iran (1964).

ROLAND AND SABRINA MICHAUD / AKG-IMAGES

juin 1953 de larguer les amarres pour un voyage dont Bouvier ne reviendra que trois ans et demi plus tard, celui qu'il racontera dans *L'Usage du monde*.

Les deux amis passent deux mois et demi en Yougoslavie avant de rejoindre la Turquie, de demeurer un an en Iran, puis de finir en Afghanistan où ils se séparent. Bouvier continue seul son périple, descend l'Inde et échoue sur l'île de Ceylan, épisode sombre qu'il racontera en 1983 dans *Le Poisson-Scorpion*.

"La vertu d'un voyage : purger la vie avant de la garnir"

Pour subvenir à leurs besoins, les deux amis, puis Bouvier en solitaire, acceptent des travaux divers. Pour le reste, ils se laissent porter par le rythme du voyage et avancent à la vitesse des escargots, *« plus lentement que la caravane de Marco Polo »*, écrit Bouvier. Qui le revendique : *« Nous nous refusons tous les luxes*, dit-il, *sauf le plus précieux : la lenteur. »* Cette lenteur est pour lui la condition absolue du voyage, celle qui permet de ne rien rater du moindre détail, de la moindre scène, offerts par la route, des mendiants jouant aux cartes, un air de musique au détour d'une ruelle, la couleur d'un vautour qui tournoie dans les airs… : tout est motif à s'émerveiller. Les saisons, même. *« En Iran,* écrit-il dans *L'Usage du monde, l'hiver vous rugit à la gueule, le printemps vous trempe le cœur, l'été vous bombarde d'étoiles filantes, l'automne vibre dans la harpe tendue des peupliers, et personne ici que sa musique ne touche. »*

> ***"Nous nous refusons tous les luxes, sauf le plus précieux: la lenteur."***
>
> *Nicolas Bouvier*

C'est cette capacité à l'émerveillement qui fascine et séduit chez Bouvier. Il l'associait à l'enfance qu'il considérait plus comme un état d'esprit que comme une étape de la vie — *« une attention fébrile aux êtres et aux choses, une impatience d'absorption qui permet, pour de brefs instants, de saisir le monde dans sa polyphonie »*. Pour arriver à cet état, le voyageur doit progressivement se débarrasser de tout ce qui le constitue afin de mieux recevoir le monde qui s'offre à lui. *« On ne voyage pas pour se garnir d'exotisme et d'anecdotes comme un sapin de Noël, mais pour que la route vous plume, vous rince, vous essore, vous rende comme ces serviettes élimées par les lessives qu'on vous tend avec un éclat de savon dans les bordels »*, écrit-il dans *Le Poisson-Scorpion*.

C'est là une des clés essentielles de la conception du voyage de Bouvier. Selon lui, le voyage n'a pas vocation à enrichir le voyageur mais au contraire à l'appauvrir, à le plonger dans le dénuement, à effacer ses certitudes et son confort moral, à faire fondre son ego, à avoir enfin *« raison de ce moi qui fait obstacle à tout »*.

Pour lui, le voyage est une disparition progressive, unique façon de retrouver un regard vierge, d'accéder à quelques moments de grâce et de laisser vivre en nous une réalité plus grande, aboutissant à une meilleure connaissance de soi-même. « *La vertu d'un voyage*, dit-il encore, *c'est de purger la vie avant de la garnir* ». Cela ne va évidemment pas sans risque, Bouvier connaitra la drogue et l'alcool. Et les traumatismes sur le voyageur causés par la solitude, la vie au jour le jour et la fatigue nerveuse peuvent conduire au naufrage. Son séjour halluciné de sept mois à Ceylan, frappé par la maladie, le dénuement, l'immobilité et l'angoisse, ou celui sur l'île d'Aran, hanté par le vent et la fièvre, sont là pour en témoigner (*Journal d'Aran et d'autres lieux*).

Une année entière au Japon

Mais il persiste. Après Ceylan, Bouvier, rétabli, embarque pour le Japon qui lui rendra son équilibre, et où il demeurera un an. Il se passionnera pour cet archipel et ses habitants jusqu'à retourner y vivre avec sa femme Éliane et leurs enfants au milieu des années 1960, puis en 1970 pour l'exposition universelle d'Osaka. Il en tirera une *Chronique japonaise*, augmentée au fil des éditions. Pour continuer à vivre de sa passion, les articles n'y suffisant pas, Bouvier se fait bientôt photographe, puis iconographe lorsque l'OMS (Organisation mondiale de la santé) lui demande, en 1962, de rechercher des images pour illustrer un ouvrage sur l'œil et les maladies oculaires. Avec 50 kilos de matériel sur le dos, il parcourra désormais les bibliothèques et les musées du monde entier à la recherche d'images — sa collection compte 30 000 documents ! —, notamment les clichés d'anatomie, traduisant peut-être une certaine fascination pour la douleur et la mort.

Bouvier n'en a jamais fait mystère : la pensée de la mort, « *la dernière douane* », l'a en effet toujours accompagné dans ses voyages. La conscience du caractère éphémère de l'existence humaine lui commandait d'ouvrir l'œil afin de ne rien rater des couleurs de ce monde, d'emmagasiner ses rares moments de grâce et de bonheur avant la fin, irrémédiable. À l'inverse d'une fuite, le voyage et l'écriture, qui le prolonge, deviennent une quête intérieure, une manière de se préparer au grand passage. L'acceptation sereine de notre propre finitude. D'aucuns nomment cela la sagesse. ●

Œuvres, *de Nicolas Bouvier, Gallimard, collection Quarto, 2004.*

"En Asie, les mouches endurantes, acharnées..."

Les voyages sont aussi l'occasion de mauvaises rencontres. Notamment, pour Bouvier, les féroces mouches d'Asie, qu'il abhorre. Et auxquelles il a consacré un passage de "L'Usage du monde".

J'aurai longtemps vécu sans savoir grand-chose de la haine. Aujourd'hui j'ai la haine des mouches. Y penser seulement me met les larmes aux yeux. Une vie entièrement consacrée à leur nuire m'apparaîtrait comme un très beau destin. Aux mouches d'Asie s'entend, car, qui n'a pas quitté l'Europe n'a pas voix au chapitre.

La mouche d'Europe s'en tient aux vitres, au sirop, à l'ombre des corridors. Parfois même elle s'égare sur une fleur. Elle n'est plus que l'ombre d'elle-même, exorcisée, autant dire innocente.

Celle d'Asie, gâtée par l'abondance de ce qui meurt et l'abandon de ce qui vit, est d'une impudence sinistre. Endurante, acharnée, escarbille d'un affreux matériau, elle se lève mâtines et le monde est à elle. Le jour venu, plus de sommeil possible. Au moindre instant de repos, elle vous prend pour un cheval crevé, elle attaque ses morceaux favoris : commissures des lèvres, conjonctives, tympan. Vous trouve-t-elle endormi ? elle s'aventure, s'affole et va finir par exploser d'une manière bien à elle dans les muqueuses les plus sensibles des naseaux, vous jetant sur vos pieds au bord de la nausée.

Mais s'il y a plaie, ulcère, bouton-nière de chair mal fermée, peut-être pourrez-vous tout de même vous assoupir un peu, car elle ira là, au plus pressé, et il faut voir quelle immobilité grisée remplace son odieuse agitation. On peut alors l'observer à son aise : aucune allure évidemment, mal carénée, et mieux vaut passer sous silence son vol rompu, erratique, absurde, bien fait pour tourmenter les nerfs — le moustique, dont on se passerait volontiers, est un artiste en comparaison. (...)

Les anciens, qui y voyaient clair, l'ont toujours considérée comme engendrée par le Malin. Elle en a tous les attributs : la trompeuse insignifiance, l'ubiquité, la prolifération foudroyante, et plus de fidélité qu'un dogue (beaucoup vous auront lâché qu'elle sera encore là).

Chatwin, l'errant volontaire

L'Anglais Bruce Chatwin (1940-1989) figure parmi les maîtres contemporains des écrivains voyageurs, dont il renouvela le genre. Fuyant la civilisation installée, son œuvre est tout entière une ode au mouvement perpétuel.

Par Arnaud Folch

Entré à dix-huit ans chez Sotheby's, avant d'en devenir en quelques années l'un des directeurs, spécialiste de l'impressionnisme, côtoyant André Breton et Georges Braque, Bruce Chatwin avait devant lui une carrière florissante et toute tracée. Rien, *a priori*, ne le destinait à courir les grands horizons. Excepté peut-être les gènes d'un père officier de marine…

Du jour au lendemain, le jeune homme lâche tout. Objectif : découvrir le monde, s'oublier soi-même pour se fondre dans ses espaces et civilisations. *« Le vrai domicile de l'homme,* écrira-t-il, *n'est pas une maison, mais la route, et la vie elle-même est un voyage à faire à pied. »*

Après le Soudan, direction l'un des endroits les plus sauvages du globe : la Patagonie, si chère aussi, à la même époque, à Jean Raspail *(lire page 76)*. Coup de foudre : *« La Patagonie,* écrit-il, *replie ses bras sur vous et ne vous laisse plus jamais partir. »* Au contact de cette nature à l'état brut et *« d'un peuple qui définissait la* "monotonie" *comme une* "absence de camaraderie" », l'homme reviendra transformé.

Rédigé à son retour, son récit *En Patagonie* (Grasset, 1978) est un immense succès. Le voilà riche et célèbre. Il signe de nombreux reportages dans le prestigieux *Sunday Times*, rencontre André Malraux *(lire page 28)* ou Indira Ghandi, Première ministre de l'Inde.

"Marcher est une activité poétique qui peut guérir le monde"

Mais là encore, pas question de se reposer sur ses lauriers. Incapable de tenir en place, Chatwin écrivain ne remet jamais les pas dans ses traces. Il rédige deux romans, *Le Vice-Roi de Ouidah* (Grasset, 1980) et *Les Jumeaux de Black Hill* (Grasset, 1984), une chronique du nomadisme, puis *Le Chant des pistes* (Grasset, 1987), consacré aux aborigènes d'Australie *(lire encadré page de droite)*. Tous irrigués d'une même certitude : *« marcher est une activité poétique qui peut guérir le monde »*.

"Le vrai domicile de l'homme n'est pas la maison, mais la route."

Bruce Chatwin

Partout, aussi, la même quête : une *« errance »* revendiquée. Chatwin, ou l'errant volontaire. Car la grande affaire, la clé de la liberté véritable, selon lui, est d'échapper par le mouvement à la civilisation urbaine, ordonnée et disciplinée, tandis que lui se sentira toujours *« génétiquement héritier des primates végétariens »* sans territoire, qu'il oppose à l'immense majorité de ses semblables, *« partageant avec les carnivores leur besoin vital de s'arrimer à une base territoriale »*.

Chez Chatwin, l'herbivore primitif l'a emporté sur le carnassier originel. Pas d'attaches,

Ayer's Rock, en Australie, lieu sacré des Aborigènes. Page de gauche, Bruce Chatwin.

NAGELESTOCK.COM/ALAMY STOCK PHOTO ; ULF ANDERSEN/GAMMA

pas de religion autre que celle du déplacement perpétuel. « *Mon dieu est le dieu des marcheurs*, dit-il. *Car si vous marchez assez longtemps vous n'avez probablement besoin d'aucun autre dieu.* » Avant de mourir (du Sida) à seulement 48 ans, il lèguera son bien le plus précieux, son vieux sac à dos en cuir, à son ami le réalisateur Werner Herzog, lequel, trente ans plus tard, lui consacrera un documentaire, *Le Nomade. Sur les pas de Bruce Chatwin*. Ses dernières volontés, exaucées, auront été de voir ses cendres dispersées près d'une petite église du Péloponnèse, voisine de la demeure d'un autre grand écrivain-voyageur, Patrick Leigh Fermor *(lire page 124)*. ●

Anatomie de l'errance, *recueil de textes de Bruce Chatwin, Grasset, 1996.*

"En Australie, ces Pintupi qui riaient sans cesse..."

Dans "Le Chant des pistes" (Grasset), Chatwin prend fait et cause pour les aborigènes décimés. "Les Blancs, écrit-il, changent sans arrêt le monde pour l'adapter à leur vision fluctuante de l'avenir. Les aborigènes, c'est l'inverse : ils mobilisent toutes leur énergie mentale pour laisser le monde dans l'état où il était. En quoi cette conception est-elle inférieure ?" Il raconte ici la fin d'une de leur tribu, les Pintuti.

Les Pintupi étaient la dernière tribu « *sauvage* » à avoir été contactée dans le Grand Désert occidental et introduite à la civilisation blanche. Jusqu'à la fin des années 1950, ils avaient continué à pratiquer la chasse et la cueillette, nus dans les dunes, comme ils l'avaient fait pendant au moins dix mille ans.

C'étaient des gens insouciants et très ouverts d'esprit, qui ne connaissaient pas ces rudes rites d'initiation propres aux groupes plus sédentaires. Les hommes chassaient le kangourou et l'émeu. Les femmes cueillaient des graines, ramassaient des racines et tout ce qui pouvait se manger. En hiver ils s'abritaient derrière des pare-vent de spinifex ; et, même en pleine sécheresse, l'eau leur faisait rarement défaut. Une bonne paire de jambes était leur valeur la plus sûre et ils riaient sans cesse. Les quelques Blancs qui les visitèrent furent surpris de voir leurs nourrissons gras et en bonne santé.

Mais le gouvernement décréta que les hommes de l'âge de pierre devaient être sauvés... pour le Christ, si besoin était. En outre, on avait besoin du Grand désert occidental pour y mener à bien des opérations minières, éventuellement des essais nucléaires. Il fut donc ordonné d'embarquer les Pintupi dans des camions de l'armée et de les installer dans des lotissements du gouvernement. Nombre d'entre eux furent envoyés à Popanji, un camp situé à l'ouest d'Alice Springs, où ils moururent victimes d'épidémies, se prirent de querelle avec les hommes des autres tribus, se mirent à boire et à jouer du couteau.

Des pays et des hommes

D'Hemingway, happé, partout, par l'aventure, à Nicolas Vanier, l'homme des grandes traversées sibériennes, en passant par Mac Orlan, le méconnu Patrick Leig-Fermor et Jacques Lacarrière, l'amoureux fou de la Grèce...

SP/NICOLAS VANIER

Nicolas Vanier sur le lac Baïkal, en Sibérie.

Hemingway, jusqu'au bout de la vie

Cuba et l'Espagne, bien sûr, mais aussi Paris, l'Italie, l'Afrique… : la vie et l'œuvre de l'immense écrivain et journaliste (1899-1961), prix Nobel de littérature, est tout entière irriguée par ses voyages. Jusqu'à ce que le désir de vivre l'abandonne…

Par Arnaud Folch

> ***"À Cuba, il se roulera dans ses odeurs, odeurs de rues, de mélasse, de poissons et d'alcool."***
>
> *Étienne de Cortanze*

2 juillet 1961. La nuit est tombée sur Ketchum, gros bourg montagneux de l'Idaho, au nord-ouest des États-Unis, perché à près de 2 000 mètres d'altitude. C'est ici, dans sa maison aux larges baies vitrées, perdue au milieu de la forêt, qu'Ernest Hemingway, 62 ans, s'est retiré après son départ de Cuba, où sa maison, aujourd'hui un musée, a été nationalisée par Castro. L'immense écrivain n'est plus que l'ombre de lui-même : atteint de dépression profonde, il vient de subir, quelques jours plus tôt, de nouvelles séances d'électrochocs. Le soir, entouré de Mary, sa quatrième épouse, et de quelques amis, il avait pourtant dîné au restaurant et, comme d'habitude, copieusement arrosé son repas. Mais tous, au moment de rentrer, lui avaient trouvé l'air particulièrement sombre…

Alors que le silence de la nuit enveloppe la maison, Mary, qui dort à l'étage, est réveillée par une double détonation. Le doigt crispé sur la détente de son fusil de chasse, Hemingway, descendu dans le vestibule, s'est tiré deux balles dans la tête. Lui le colosse ayant parcouru le globe est mort chez lui en pyjama et robe de chambre.

Mais cette disparition, physique, n'augurait en rien une disparition tout court. Tout au contraire. Consacré *« écrivain américain le plus populaire du XXe siècle »* le double prix Pulitzer (1953) et Nobel de littérature (1954) continue 63 ans après sa mort, à vendre des dizaines des milliers de livres chaque année à travers le monde. Et pour cause : Hemingway incarne cet *« à travers le monde »*, cet appel des grands espaces et de l'aventure présents en chacun de ses lecteurs — c'est-à-dire de nous. Lire Hemingway fait voyager et même, pour beaucoup, nous a poussé à (vraiment) lever les voiles…

Le style de l'écrivain, autre que littéraire, a certes, aussi, contribué à sa légende, comme pour nombre d'écrivains-voyageurs. Mais pour lui sans doute encore plus que les autres. *« Une bagarre dans un bistrot de Paris ou de Pampelune, un* tough guy *couvert de femmes (et s'en vantant) qui ne cesse de tomber la veste pour des combats de boxe improvisés, une corne de taureau effleurée d'un peu trop près lors d'une* feria, *des images de chasse au lion en Afrique ou de pêche à l'espadon au large de La Havane, un chef de bande qui investit le Ritz avec ses hommes, un revolver dans une main, une bouteille de whisky dans l'autre : impossible,* écrivait *Valeurs actuelles* pour les cent ans de

AKG-IMAGES

Hemingway sur un ponton
à l'issue d'une pêche
au thon, sur son bateau
"le Pilar", en 1935.

“Je n’ai jamais connu en Afrique, un matin où je je me suis réveillé sans être heureux.”

Ernest Hemingway

sa naissance, *d’évoquer le nom d’Hemingway sans que surgissent ces images d’une légende dorée soigneusement entretenue.* »

Né en 1899 dans la banlieue de Chicago d’une mère cantatrice et d’un père médecin, ce dernier lui légua (outre son caractère dépressif, qui le fit, lui aussi, se suicider) son imposante carrure et sa passion de la pêche et de la chasse. Une force de la nature portée vers l’action et la vie au grand air, donc. Ce sont en revanche des propres tréfonds de son âme tourmentée, que lui viendra sa perpétuelle envie d’ailleurs — « *quelque chose de vital* », disait-il. Aussi « *vital* » que de coucher sur le papier ce qu’il vit et voit. C’est ainsi, toujours, même de manière (très) romancée, de ses propres expériences de vie qu’il tirera les trames de ses récits.

Premier Américain blessé sur le front italien en 1917

S’il lui est impossible de résister à cet appel du large, c’est aussi, et peut-être surtout, en raison du danger qui va avec. Pas question ainsi de laisser une guerre, ou presque, se dérouler sans lui ! En 1917, âgé de tout juste 18 ans, il veut s’engager dans les troupes US combattant en Europe. Débouté en raison d’un problème oculaire, il se porte volontaire comme ambulancier de la Croix-Rouge, qui l’envoie en Italie. Premier américain blessé sur le front italien, une explosion le crible d’éclats d’obus, ce qui lui vaut trois mois d’hôpital, et la rencontre d’une infirmière avec laquelle il aura sa première vraie histoire d’amour — un épisode transposé dans *L’Adieu aux armes* (1929), le plus classique de ses romans.

Puis ce sera, en 1937, comme correspondant de presse, la guerre civile en Espagne, aux côtés des républicains, dont il fera l’héroïne de son premier immense succès *Pour qui sonne le glas* (1940), renforçant encore son image de baroudeur-bagarreur exhibant ses cicatrices et ses conquêtes. Éclate ensuite la Seconde Guerre mondiale. Là encore, il répond présent. Vivant alors à Cuba, l’écrivain propose ses services à l’ambassade américaine comme chasseur de *U-Boote* (les sous-marins allemands, pullulant dans les Caraïbes) qu’il traque (ou tente de traquer) durant les années 1942-1943 sur son bateau de pêche, Le *Pilar*, secrètement équipé d’un radiogoniomètre et d’explosifs. L’expérience ne se révélera guère concluante. Qu’importe : pour Hemingway, « *les* U-Boote, *réels ou non, ne sont rien moins qu’une métaphore : celle de l’homme perdu dans une nature hostile, poursuivi par les forces contraires* », comme l’écrit Étienne de Cortanze, dans *Hemingway à Cuba* (Gallimard, 2002). Ces sous-marins ennemis deviendront donc requins dans *Le Vieil et la mer* (1952), buffles blessés dans *L’Heure triomphale de Francis Macomber* (1936) ou encore taureaux dans les arènes hispaniques.

Les dix mois suivants, il est de retour en Europe

“À Madrid, les couleurs conservées dans l’air sec…”

Dans “Mort l’après-midi” (1932), Hemingway ne se contente pas de décrire les corridas. Son livre est une véritable ode à l’Espagne, qu’il a arpenté et aimé dès les années 1920. En particulier sa capitale.

Personne à Madrid ne va se coucher avant d’avoir tué la nuit. On prend en général rendez-vous avec un ami, pour après minuit au café. Dans aucune autre ville ou j’ai vécu, excepté Constantinople pendant l’occupation alliée, on va moins volontiers au lit pour des raisons de sommeil. On peut l’expliquer par cette théorie qu’on reste éveillé jusqu’au moment de cette fraîcheur qui vient juste avant l’aube. (…)

Madrid, en tout cas est un étrange endroit. Je ne crois pas que quelqu’un puisse l’aimer quand il y va pour la première fois. Madrid ne présente rien de l’aspect qu’on attend de l’Espagne. Elle est plutôt moderne que pittoresque : pas de chapeaux de Cordoue, excepté sur la tête de faux Espagnols, pas de castagnettes, et rien du charlatanisme répugnant des caveaux de gitans de Grenade, par exemple. Il n’y a pas dans la ville un seul endroit de couleur locale pour les touristes. Pourtant, quand on la connaît, c’est la plus espagnole de toutes les villes, la plus agréable à habiter, les gens les plus sympathiques, et d’un bout à l’autre de l’année le meilleur climat. Le Prado est tout à fait caractéristique de Madrid. Les couleurs se sont si merveilleusement conservées dans l’air sec de la montagne, et les tableaux sont si simplement accrochés et si bien visibles, que le touriste se sent fraudé.

SONGQUAN DENG/ALAMY STOCK PHOTO

La Plaza de toros de Las Ventas, à Madrid.

pour suivre, comme reporter, la fin de la guerre sur le vieux continent. Mais, là encore, pas question de n'être qu'un simple spectateur : le 25 août 1944, et même si l'épisode a été largement enjolivé, il libère, arme à la main, l'hôtel Ritz, à Paris — dont le bar porte désormais son nom —, occupé par les Allemands.

Auparavant, entretemps et par la suite, Hemingway ne cessera en réalité jamais, ou presque, de continuer à voyager. Impossible ici de citer tous les lieux et territoires arpenté dont il s'est inspiré pour ses récits : au total 10 romans, 10 recueils de nouvelles et 5 œuvres non-romanesques (dont près de la moitié publiés à titre posthume). Si l'Italie, où il vivra quelques temps à la fin des années 1940, et l'Afrique, son terrain de chasse favori, y occupent une place importante dans son cœur — *« Je n'ai jamais connu un matin où je me suis réveillé sans être heureux »*, dira-t-il de cette dernière —, et donc dans son œuvre — notamment *Les Neiges du Kilimandjaro* (1936) et *Les Vertes Collines d'Afrique* (1969) —, c'est Paris, l'Espagne et bien sûr Cuba qui l'auront, sans doute, le plus influencé.

Habitant à plein temps puis par intermittence la capitale française (1921-1923, 1924-1927), il y devient un Parisien à part entière, fréquentant aux côtés de ses amis Scott Fidgerald, Ezra Pound, James Joyce, etc., les petits bistrots enfumés du quartier Latin, les bouquinistes des quais de Seine, la brasserie Lipp ou la Closerie des Lilas. Une vie de bohème très alcoolisée, comme partout ailleurs, qu'il dépeindra dans *Paris est une fête* (publié trois ans après sa mort). C'est là, aussi, qu'il adoptera son style qu'il définit comme la quête de la *« phrase vraie »*. Précision, concision. Refus de l'emphase. *« Je veux écrire comme Cézanne peint »* fait-il dire à son héros, Nick Adams, dans sa nouvelle *Sur l'écriture*.

L'Espagne ensuite. Amoureux du pays de Cervantes, qu'il découvre pour la première fois une quinzaine d'année avant la guerre civile, et où il retournera à de multiples reprises, celle-ci sera notamment l'héroïne, du *Soleil se lève aussi* (1926), son premier succès littéraire, braquant les projecteurs sur Pampelune, et de *Mort dans l'après-midi* (1932), consacré à sa passion de la corrida.

Mais c'est Cuba, découvert en 1928, et où il vivra le l'essentiel des vingt dernières années de sa vie, qui sera la plus grande histoire d'amour (géographique) de l'écrivain. *« Attiré par son atmosphère, il se roulera dans ses odeurs, odeurs de rues et de moulins, de hangars et de mélasse, d'alcool, de vesou, de fuel, de friture, de sueur, de café »*, le dépeint son biographe Ernest de Cortanze. De sa maison sur les hauteurs, à une quinzaine de kilomètres de la Havane, il n'est qu'à une demi-heure du petit port de Cojimar, où son bateau l'attend pour d'interminables parties de pêches aux gros en compagnie de son ami Gregorio, qui lui inspirera le personnage de Santiago, le héros malheureux du *Vieil homme et la mer* , son plus célèbre roman. Et c'est à Cuba, évidemment, qu'il dédiera son Prix Nobel de littérature (1954).

Moins de dix ans plus tard, on l'a dit, il quittera l'île, miné par sa dépression. Une déchirure, celle de trop. De plus en plus malade, ne lui restait, alors, qu'à exécuter la sombre sentence qu'il avait formulé, jeune homme, quarante-trois ans plus tôt, et qui annonçait son suicide : *« Comme il vaut mieux disparaître dans un flamboiement de lumière plutôt que de voir son corps vieilli, usé, ses illusions brisées. »* ●

Hemingway, œuvres complètes,
Gallimard La pléiade.

“À Paris, dans les bistrots embués de la rue Mouffetard…”

Dans “Paris est une fête” (1964, publié après sa mort), Hemingway revient sur sa vie dans la capitale française durant les années 1920, où il a longuement écrit (et bu) dans les cafés. Dont certains de la rue Mouffetard, au quartier Latin, qu’il décrit ici comme des refuges réchauffants des jours d’hiver.

Par Ernest Hemingway

Et puis, il y avait la mauvaise saison. Elle pouvait faire son apparition du jour au lendemain, à la fin de l’automne. Il fallait alors fermer les fenêtres, la nuit, pour empêcher la pluie d’entrer, et le vent froid arrachait les feuilles des arbres, sur la place de la Contrescarpe. Les feuilles gisaient, détrempées, sous la pluie, et le vent cinglait de pluie les gros autobus verts, au terminus, et le café des Amateurs était bondé derrière ses vitres embuées par la chaleur et la fumée. C’était un café triste et mal tenu, où les ivrognes du quartier s’agglutinaient, et j’en étais toujours écarté par l’odeur de corps mal lavés et la senteur aigre de saoulerie qui y régnaient. Les hommes et les femmes qui fréquentaient Les Amateurs étaient tout le temps ivres ou tout au moins aussi longtemps qu’ils en avaient les moyens, surtout à force de vin qu’ils achetaient par demi-litre ou par litre. Nombre de réclames vantaient des apéritifs aux noms étranges, mais fort peu de clients pouvaient s’offrir le luxe d’en consommer, sauf pour étayer une cuite. Les ivrognesses étaient connues sous le nom de poivrottes qui désigne les alcooliques du sexe féminin.

Le café des Amateurs était le tout-à-l’égout de la rue Mouffetard, une merveilleuse rue commerçante, étroite et très passante, qui mène à la place de la Contrescarpe. Les vieilles maisons, divisées en appartements, comportaient, près de l’escalier, un cabinet à la turque par palier, avec, de chaque côté du trou, deux petites plates-formes de ciment en forme de semelle, pour empêcher quelque locataire de glisser ; des pompes vidaient les fosses d’aisances pendant la nuit, dans des camions-citernes à chevaux.

Un fagot de bûches à moitié humide

En été, lorsque toutes les fenêtres étaient ouvertes, nous entendions le bruit des pompes et il s’en dégageait une odeur violente. Les citernes étaient peintes en brun et en safran et, dans le clair de lune, lorsqu’elles remplissaient leur office le long de la rue du Cardinal-Lemoine, leurs cylindres montés sur roues et tirés par des chevaux évoquaient des tableaux de Braque. Aucune ne vidait pourtant le café des Amateurs où les dispositions et les sanctions contenues dans la loi concernant la répression de l’ivresse publique s’étalaient sur une affiche jaunie, couverte de chiures de mouches, et pour laquelle les consommateurs manifestaient un dédain à la mesure de leur saoulerie perpétuelle et de leur puanteur.

Toute la tristesse de la ville se révélait soudain, avec les premières pluies froides de l’hiver, et les toits des hauts immeubles blancs disparaissaient aux yeux des passants et il n’y avait plus que l’opacité humide de la nuit et les portes fermées des petites boutiques, celles de l’herboriste, du papetier et du marchand de journaux, la porte de la sage-femme – de deuxième classe – et celle de l’hôtel où était mort Verlaine et où j’avais une chambre, au dernier étage, pour y travailler.

Ce dernier étage était le sixième ou le huitième de la maison ; il y faisait très froid, et je savais combien coûteraient un paquet de margotins, trois bottes de petit bois lié par un fil de fer et pas plus longues qu’un demi-crayon, pour alimenter la flamme des margotins et enfin un

MARY EVANS / BRIDGEMAN IMAGES

fagot de bûches à moitié humides qu'il me faudrait acheter pour faire du feu et chauffer la chambre. Je me dirigeai donc vers le trottoir opposé pour examiner le toit, de bas en haut, afin de voir si quelque cheminée fumait et dans quelle direction s'envolait la fumée. Mais il n'y avait aucune fumée et j'imaginai combien la cheminée devait être froide et ce qui se passerait si elle ne tirait pas et si la chambre se remplissait de fumée, de sorte que je perdrais et mon combustible et mon argent par la même occasion, et je me remis en route sous la pluie. En descendant la rue, je dépassai le lycée Henri-IV et la vieille église Saint-Étienne-du-Mont et la place venteuse du Panthéon, tournai à droite, en quête d'un abri et finalement parvins au boulevard Saint-Michel, sur le trottoir protégé du vent, et je poursuivis mon chemin, descendant au-delà de Cluny, traversant ensuite le boulevard Saint-Germain, jusqu'à un bon café, connu de moi, sur la place Saint-Michel.

C'était un café plaisant, propre et chaud et hospitalier, et je pendis mon vieil imperméable au portemanteau pour le faire sécher, j'accrochai mon feutre usé et délavé à une patère au-dessus de la banquette, et commandai un café au lait. Le garçon me servit et je pris mon cahier dans la poche de ma veste, ainsi qu'un crayon, et me mis à écrire. (…)

Je refermai le cahier sur mon récit et enfouis le tout dans la poche intérieure de ma veste, et je demandai au garçon une douzaine de portugaises et une demi-carafe de son vin blanc sec. Après avoir écrit un conte je me sentais toujours vidé, mais triste et heureux à la fois, comme après avoir fait l'amour, et j'étais sûr que j'avais fait du bon travail ; toutefois je n'en aurais la confirmation que le lendemain en revoyant ce que j'avais écrit.

Pendant que je mangeais mes huîtres au fort goût de marée, avec une légère saveur métallique que le vin blanc emportait, ne laissant que l'odeur de la mer et une savoureuse sensation sur la langue, et pendant que je buvais le liquide frais de chaque coquille et savourais ensuite le goût vif du vin, je cessai de me sentir vidé et commençai à être heureux et à dresser des plans.

Paris est une fête, *d'Ernest Hemingway, Gallimard, 2012.*

"Les hommes et les femmes qui fréquentaient 'Les Amateurs' étaient tout le temps ivres ou tout au moins aussi longtemps qu'ils en avaient les moyens."

Ernest Hemingway

Jean Cocteau, un poète sur les pas de Phileas Fogg

Œuvre méconnue et totalement à part de Jean Cocteau (1889-1963), "Mon premier voyage, tour du monde en 80 jours", publié en 1936, pour les cent ans du célèbre livre de Jules Vernes (en réalité les dates ne coïncident pas !), relate son extravagant périple autour du globe.

Par Frédéric Paya

C'est en 1936, au cours d'un diner avec Jean Prouvost, le patron du grand quotidien *Paris-Soir*, que Cocteau soumet le projet d'écrire une série de reportages retraçant le périple de Phileas Fogg, mais à sa manière. « *La première idée de ce Tour du Monde est due à Khill que j'appellerai désormais Passepartout* (le compagnon de Filéas), précise l'écrivain. *Il s'agissait de partir sur les traces du héros de Jules Verne pour fêter son centenaire* ». Précisions. Le Khill dont Cocteau parle est Marcel Khill, son compagnon. Quant au centenaire, Cocteau semble fâché avec les dates : Jules Verne est né en 1828 et mort en 1905, tandis que son roman a été publié en 1872. Comprenne qui pourra…

Le projet est cependant validé par *Paris-Soir*, friand de grands reportages. Les deux hommes quittent donc Paris le 28 mars 1936 pour un voyage d'Est en Ouest. Objectif : suivre le chemin original emprunté par Phileas Fogg, qui devra se dérouler par train et par bateau, en excluant de prendre l'avion. Autant dire que Cocteau-Fogg et Kill-Passepartout partent léger : « *deux valises où les vêtements ne se fripent pas et un sac à linge.* »

Première étape : Rome, qui n'était pourtant pas prévu au programme… « *Une ville,* décrit le romancier, *où le seul cri que se permettent ses façades et ses murailles, toujours avec de petites variantes, sera le* Duce ». Quelques jours plus tard, les deux hommes posent le pied à Athènes, puis, au terme d'un voyage en patache d'où ils aperçoivent le Parthénon, parviennent à Rhodes, « *carrefour des races, de villes, de gloires que la Vénus contemple sur un genou en écartant ses cheveux* ». Cocteau et Khill quittent alors l'Europe pour le Moyen-Orient.

"Les souks d'Alexandrie embaument le mastic et myrrhe"

Le 2 avril, ils débarquent à Alexandrie. « *Heureusement, la vieille ville existe encore,* se réjouit l'écrivain. *Les souks embaument le mastic et la myrrhe excitent nos âmes de badaud.* » Le duo découvre le marchandage, constatant qu'ici « *un prix affiché, un client qui paye et qui emporte, c'est inconnu* ». Ils sont aussi confrontés à la pratique du *bakchich*, qui les suivra jusqu'en Inde, les forçant à déjouer les plans de leurs interlocuteurs : « *le sang arabe de Passepartout lui dicte une ruse,* explique Cocteau. *Il fait semblant de comprendre qu'on leur propose du haschich, ce qui épouvante le quémandeur et nous en débarrasse.* » Deux jours plus tard, Le Caire : « *on y devine dès l'arrivée que la mort est l'industrie principale d'Égypte, que l'Égypte est une nécropole et que la préoccupation des tombes dominait*

> ***"Rhodes, carrefour de villes, de gloires que la Vénus contemple sur un genou."***
>
> *Jean Cocteau*

BRIDGEMAN IMAGES

la vie égyptienne », écrit Cocteau pour qui l'un des fléaux d'Égypte sont ses guides s'abattant sur les touristes comme un nuage de sauterelles. L'un d'entre eux, Abdel, les emmènera, de nuit, contempler le sphynx et les pyramides.

"Bazars, impasses borgnes et escaliers à pic"

Puis c'est le passage du canal de Suez : embarquement à Port-Saïd sur le *Strathmore*. L'atmosphère est lourde : *« la nuit, des ruisseaux de sueur trouent la peau et se réunissent en gouttes lourdes »*, décrit Cocteau qui ne manque pas de passer voir les chambres des stewards, *« pauvres garçons nus, la bouche ouverte, collés en grappe. »* Le 12 avril, nos deux compères gagnent Aden, une ville, vestibule des Indes, où *« la beauté fascine et fatigue »*. L'étape suivant les mène à Bombay qu'ils découvrent d'un fiacre : mendiants, femmes indiennes traitées en bêtes de somme, porteurs d'eau, sergents de ville, fakirs… Ils traversent cette *« ville sordide et propre »*. Leur périple en Inde se poursuit. En train, ils gagnent Calcutta où ils arrivent de nuit avant d'embarquer sur le *Talamba*, direction Rangoon en Birmanie.

Si Cocteau et Khill se laissent prendre à visiter de nombreux temples, ils ne dédaignent pas de parcourir les bas-fonds des villes — *« notre course frôle des Chinois, des Birmans, des Sikhs aux muscles superbes… »* —, attirés par *« ces amazones mâles dormant par terre, les membres emmêlés… »*. Ils quittent Rangoon : *« nous laissons des amitiés et des souvenirs »*, reconnaît tout en finesse Cocteau alors qu'ils rejoignent, sur le *Karoa*, la ville de Penang en Malaisie.

Cocteau est subjugué : *« la nuit, Penang est magique. La rue est une scène de comédie interminable entre les coulisses des enseignes étroites et hautes qui la bordent… Le crime y doit être tout naturel »*. Ils visitent la ville guidés par des coolies avant de rejoindre leur navire qui les fera passer par le détroit de Malacca — *« une déception »* pour l'écrivain —, avant d'atteindre Singapour, *« jungle dressée, domestiquée… Le port le plus salubre de l'Asie »*. S'ils élisent domicile, un temps, à l'hôtel Adelphi, Cocteau et Khill semblent également intéressés par les coupe-gorges et les hôtels borgnes : *« notre expérience est faite. Nous avons traversé le monde. Dans chaque ville, nous avons suivi sans aucune crainte nos coolies dans les impasses où on trébuche à coup d'allumettes, à travers des escaliers qui branlent, des cours boueuses, des trappes »*. Le 4 mai, ils quittent Singapour pour arriver cinq jours plus tard à Hong Kong, à bord du *Kahima-Maru*.

Jugée plus intéressante de nuit que de jour, la ville, selon Cocteau, ressemble à un dragon : *« il ondule et se cabre et plonge et s'enroule de tous ses boulevards hérissés de rues adjacentes, de bazars*

"À Hong-Kong, dans une fumerie d'opium…"

Durant son périple, Jean Cocteau raconte notamment sa visite à Hong-Kong, dans une fumerie, alors légale. Lui qui usera longtemps de l'opium en France y découvre, cette fois, un produit artificiel "sournois et funeste".

Cette nuit, c'est un inconnu, un Chinois, qui nous pilotait d'horlogerie en horlogerie pour réparer la montre de Passepartout, qui propose de nous conduite dans une fumerie de Hong-Kong. Nous arrivons entre deux murailles de lys et de gardénias. La rue monte, pavoisée de linge sale sur cinq étages, encombrée de mères qui éventent les fesses d'enfants qui jouent. Là, formant un box d'écurie, la fumerie, très haute, présente ses étagères de fumeurs, la figure doucement éclairée par les veilleuses. Une grosse femme, qui se mouche dans ses doigts, pèse ses mesures d'opium sur une minuscule balance. Le mari flotte de l'un à l'autre, mouche une mèche, change un fourneau, verse la drogue.

Le peuple chinois est victime d'une mode nouvelle que je mets sur le compte de quelque ennemi. Cette mode date de quatre ans. C'est le bonbon rose, la perle de sucre couleur de bougie rose percée d'un trou. Il remplace l'opium de Macao, Monte-Carlo bâtie sur le roc à trois heures de Hong Kong, où les Chinois riches et pauvres peuvent assouvir leur passion du jeu. Cet opium artificiel coûte moins cher que l'opium. La lampe à opium brûle dans une cuve de verre qui étouffe le tirage. C'est douceâtre, sournois, funeste, car, on le devine, les pires drogues se cachent sous cette pâte d'aspect inoffensif.

Le Brooklyn Bridge, à New York, dans les années 1930.

IMAGNO / ROGER-VIOLLET

qui sont des ruelles, d'impasses borgnes et d'escaliers à pic ». De retour à bord, l'écrivain s'aperçoit que Charlie Chaplin figure parmi les autres passagers : *« deux poètes suivent la ligne droite de leur destinée. Tout à coup, il arrive que ces deux lignes se coupent et la rencontre forme une croix, si vous préférez une étoile »*. Le temps de la traversée vers le Japon, il est fasciné par l'Américain.

Au Japon, cérémonie du thé et sumo

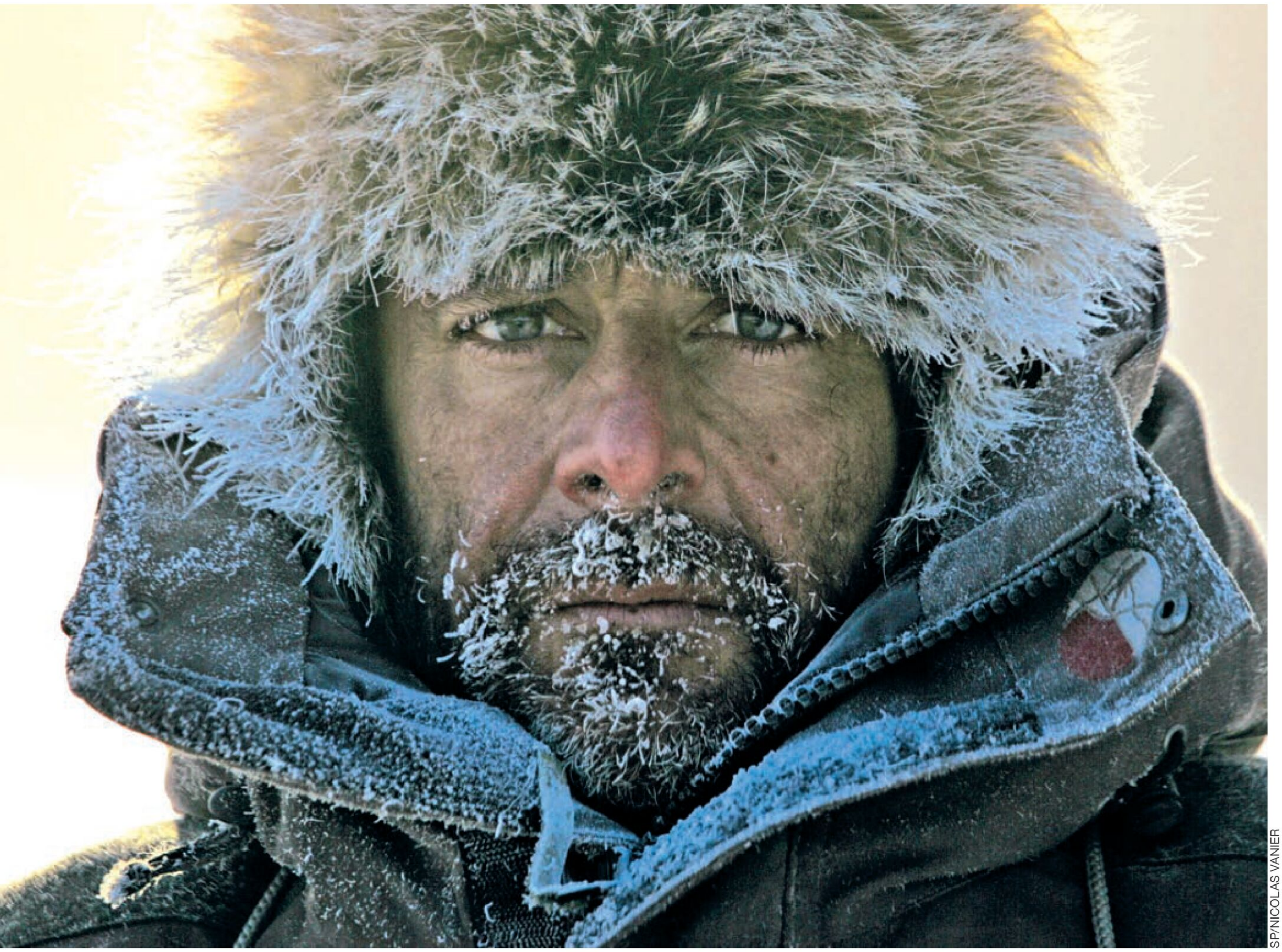
Kobé, Tokyo, Yokohama… Cocteau et Khill visitent le Pays du Soleil Levant, se faisant initier à la cérémonie du thé, au théâtre Kabuki-Za et au Sumo, avant de terminer dans un lupanar : *« Passepartout, hélé par des bonzes crapuleux, alléchés par des fentes de rideaux cramoisis et les ombres chinoises du papier des murailles, déclare qu'il faut vaincre sa timidité européenne. Il se sauve à toutes jambes et disparaît dans un des lupanars,* décrit Cocteau. (…) *Peut-être est-ce la place de dire qu'après un tour du monde rapide, l'idée de vice n'existe plus »*.

Cap maintenant sur les Amériques en passant d'abord par Honolulu, capitale d'Hawaï, après avoir embarqué sur le *Coolidge*, pour arriver à San Francisco au début de mois de juin. *« La ville la plus belle du monde »* affirme Cocteau, qui en profite pour visiter les studios d'Hollywood, où rôdent les ombres de Lubitsch, Gary Cooper, Marlène Dietrich. Pour gagner du temps, Cocteau et Passepartout, transgressant les règles qu'ils s'étaient édictées, et décident de prendre l'avion pour rejoindre New York où *« les gratte-ciels ont la raideur légère des rideaux de tulle ; un air vif les traverse, les environne et circule entre les façades. »* Ils traversent Broadway, visitent Harlem et s'intéressent au *Lindy Hop* qui se danse sur du swing. Mais pas de temps à perdre : le pari de ce tour du monde en 80 jours est en passe d'être gagné. Le 17 juin, Cocteau-Philéas Fogg et Khill-Passepartout sont de retour au Havre : *« mon cher André*, écrit-il à André Gide. *Un jour, vous m'avez reproché d'être trop tendu, de ne pas me laisser aller* (…) *Vous nous avez aussi donné l'exemple du voyage. Après ces notes de voyage que je vous offre d'un cœur fidèle, le manque de laisser-aller est un reproche que vous ne pourrez plus me faire »*. ●

« New York, où les gratte-ciels ont la raideur légère des rideaux de tulle. »

Jean Cocteau

Mon premier voyage, tour du monde en 80 jours, *de Jean Cocteau, Gallimard, 1936 (réédité en 2003).*



SP/NICOLAS VANIER

Nicolas Vanier, l'homme de glace

Écrivain, réalisateur et photographe, Nicolas Vanier a sillonné les territoires gelés du "pays d'en haut" pendant plus de trente ans, à pieds et avec des chiens de traineau. Une passion née dès son enfance. Et qu'il n'a, depuis, jamais cessé de transmettre.

Par Pauline Bonhomme

À 62 ans, il a passé plus de la moitié de son existence à sillonner les plaines de Sibérie, les fleuves d'Alaska, les montagnes du Wyoming ou les forêts de Laponie, en usant de tous les moyens de locomotion naturels possibles. À pied, à cheval, en traîneau à chiens, en canoë ou radeau de fortune. Une vie de coureur des bois capable de construire sa cabane au bord d'un lac, de vivre en autarcie plusieurs saisons d'affilée et, surtout, de survivre aux températures les plus extrêmes, *« Mon visage est un thermomètre de grande précision, avec des marqueurs très fiables*, écrit-il

dans *L'Odyssée sauvage* (XO Edition, 2014) *: à partir de moins 15 °C, j'ai de la glace dans la barbe ; de moins 20 °C, dans la barbe et la moustache ; de moins 30 °C, sur les joues que le givre saupoudre par endroits. À moins 40 °C, un peu de de glace s'accroche aux cils et, à moins 50 °C, le froid les colle entre eux. Enfin, à moins 60 °C, le moindre morceau de peau exposé à l'air plus de quelques minutes brûle.* »

Dès ses 17 ans, un mois et demi en Laponie

Cet appel du Nord, il l'a ressenti depuis sa plus tendre enfance. À l'étroit à Paris où il vit avec ses parents, il rejoint son grand-père en Sologne pour l'aider à exploiter sa ferme. Il vit dans la forêt, observe les animaux. Mais son horizon le porte plus loin encore. Le Nord, le Grand Nord : « *Ça a toujours été comme ça*, dit-il, *je ne sais pas d'où cela vient, c'est comme si vous demandiez à un musicien pourquoi il aime la musique.* »

Il dévore les livres de Jack London *(lire page 94)*, les récits de sir Ernest Shackleton, découvre le film *Jeremiah Johnson* (Sydney Pollack, 1972) au cinéma. Il sait où doit être sa vie, mais entre les cours du lycée agricole et les travaux à la ferme, il craint de ne pas réussir à rendre ses rêves réalisables. Jusqu'au jour où le jeune garçon de 17 ans se décide enfin : un mois et demi avec les éleveurs de rennes au Laponie. Sa religion est faite. Pour pouvoir repartir, il travaille comme docker au Havre, et s'échappe pour un périple au Québec et au Labrador avec trois amis, en canoë, durant cinq mois. La vente du film qu'il a réalisé et de ses photos lui ouvre les premières portes ; il comprend qu'il peut vivre de sa passion.

Depuis cette époque, il enchaîne les expéditions, guidé par son amour de la nature, de la vie au grand air, la fascination pour les grands espaces, qu'il arpente, pour nombre d'entre eux, avec des chiens de traîneau.

Après l'écriture de *La Vie en nord* (Robert Laffont, 1993), il décide l'année suivante, marié et père de trois enfants, de partir vivre un an dans les Rocheuses avec sa femme Diane et leur fille Montaine, alors âgée de dix-huit mois. Le film et le livre illustré qu'il en rapporte, tous deux baptisés *L'Enfant des neiges* (Actes sud, 1994), le font véritablement connaître du grand public. Cette vie de découvertes et d'émerveillement est magnifiquement racontée et illustrée dans *Le Voyageur du froid* (TF1 éditions, 2003). Des photos ➤

"Ici, tout est pur, limpide, le silence d'une absolue profondeur."

Nicolas Vanier

"L'enivrante beauté de la taïga mandchoue..."

Après "L'Odyssée blanche" (1998) et "L'Odyssée sibérienne" (2005), "L'Odyssée sauvage" (2014), tous publiés chez XO Editions, est le dernier volet de la célèbre trilogie de Nicolas Vanier, où celui-ci raconte son extraordinaire périple de 6 000 kilomètres, avec ses chiens de traineau, à travers la Sibérie, la Chine et la Mongolie. Avec, toujours, le même émerveillement.

La rivière est féérique : un serpent dans la taïga mandchoue que surplombent des collines rocheuses auxquelles ses orbes se heurtent. Ce sont des zones de courant violent que les froidures de l'hiver n'ont pas gelées et qu'il faut éviter (...). Malgré la glace qui s'accumule dans mes cils, les colle entre eux et gêne ma vision, j'écarquille les yeux autant que je le peux pour m'imprégner de cette enivrante beauté (...). Nous reprenons la route alors que soleil irise le sommet des arbres en inondant la rivière de sa lumière. Pas un nuage dans le ciel d'un bleu uniforme. Nous sommes toujours au cœur d'un immense anticyclone stable et durable. Les températures restent froides, entre moins 40 °C et moins 45 °C, mais supportables car sans vent. Les zones d'eau libre, assez nombreuses sur cette rivière, sont dues à la douceur du début de l'hiver mais se referment peu à peu. Comme il n'a pas neigé depuis un mois, il est facile de lire les glaces neuves et anciennes, de différencier celles qui sont dangereuses et celles qui ne le sont pas. À vrai dire, j'éprouve un réel plaisir à déchiffrer ces signes que l'hiver distille à qui sait le faire. J'ai effectué des milliers, voire des dizaines de milliers de kilomètres sur la surface glacée des mers, des lacs et des rivières, et le plaisir que je ressens à la comprendre est proche de celui d'un musicien qui parvient à maîtriser une partition difficile.

SP/NICOLAS VANIER

Nicolas Vanier durant son odyssée sibérienne.

de toute beauté associées à des textes évoquant les différentes saisons, les plaisirs du bivouac, les dangers du froid et de la glace, mais aussi de nombreuses questions techniques, comme la nécessité de savoir tracer sa route, les modes de déplacement (raquettes, canoë, etc.), la constitution et le fonctionnement d'une meute.

Fasciné par la ruée vers l'or

En préambule, Vanier revient sur cette fascination qu'exerce sur lui ce Grand Nord, dont il a fait sa seconde patrie : *« Là-haut*, écrit-il, *tout est pur : l'eau est transparente, limpide comme l'air, la neige d'une blancheur immaculée, le silence d'une absolue profondeur* (…). *La pureté est aussi dans les hommes qui vivent loin de tout sur ces immensités sauvages.* (…) *Là-haut, on ne triche pas. On est soi et rien de plus. Le menteur est vite démasqué, car le pays n'aime ni les frimeurs ni les obséquieux. Il donne aux hommes la possibilité d'être ce qu'ils sont, pas ce qu'ils voudraient être, sans avoir à le prouver. Le pays est pur, et ceux qui le traversent doivent faire preuve d'une même pureté pour le comprendre et entrer en dialogue avec lui. »*

En passant à la fiction, l'écrivain-voyageur estime s'être libéré des servitudes du récit d'aventure, dont il avait fini par trouver les limites : *« J'ai toujours aimé écrire, cela n'a jamais été une contrainte, mais avec le récit, j'étais obligé de raconter ma propre histoire, j'étais finalement limité. »* Dans *L'Or sous la neige* (XO éditions, 2004), son cinquième roman, il invente ainsi le personnage de Matt, un jeune garçon participant, en 1897 à la ruée vers l'or en Alaska. Une épopée, découverte enfant avec London, puis par toutes les lectures possibles, et enfin en se rendant sur place, qui l'a toujours envouté. *« Ce qui me fascine dans cette aventure de la ruée vers l'or,* s'enthousiasme-t-il, *c'est que tous ces gens, qui n'étaient pas des aventuriers mais des types ordinaires, se sont lancés sans aucune préparation dans une entreprise complètement folle, dans des zones que l'on ne connaissait pas. Ils ne savaient pas ce qui les attendait, il n'y avait ni cartes, ni GPS, ni possibilité de secours en cas d'accident. »* Et si, depuis, il voyage en réduisant au minimum l'apport de la technique moderne, il précise : *« Nous, nous avons le choix. »* Le choix, pour lui, de vivre ses rêves d'espaces et de glace. Et d'en transmettre la passion. ●

> ***"Là-haut, on ne triche pas. On est soi et rien de plus. Le menteur est vite démasqué."***
> *Nicolas Vanier*

L'Odyssée sauvage,
de Nicolas Vanier.
XO éditions, 2014.

L'INFORMATION SANS CONCESSION !

TVL est une web-télé française totalement gratuite et sans publicité. En dix années d'existence, elle est devenue une véritable **alternative aux médias du système dominant**, à la presse déconnectée des préoccupations des Français, subventionnée par vos impôts pour diffuser le « politiquement correct » et une pensée unique.

TVLibertés est une voix totalement indépendante, offrant des perspectives différentes et audacieuses sur l'actualité.

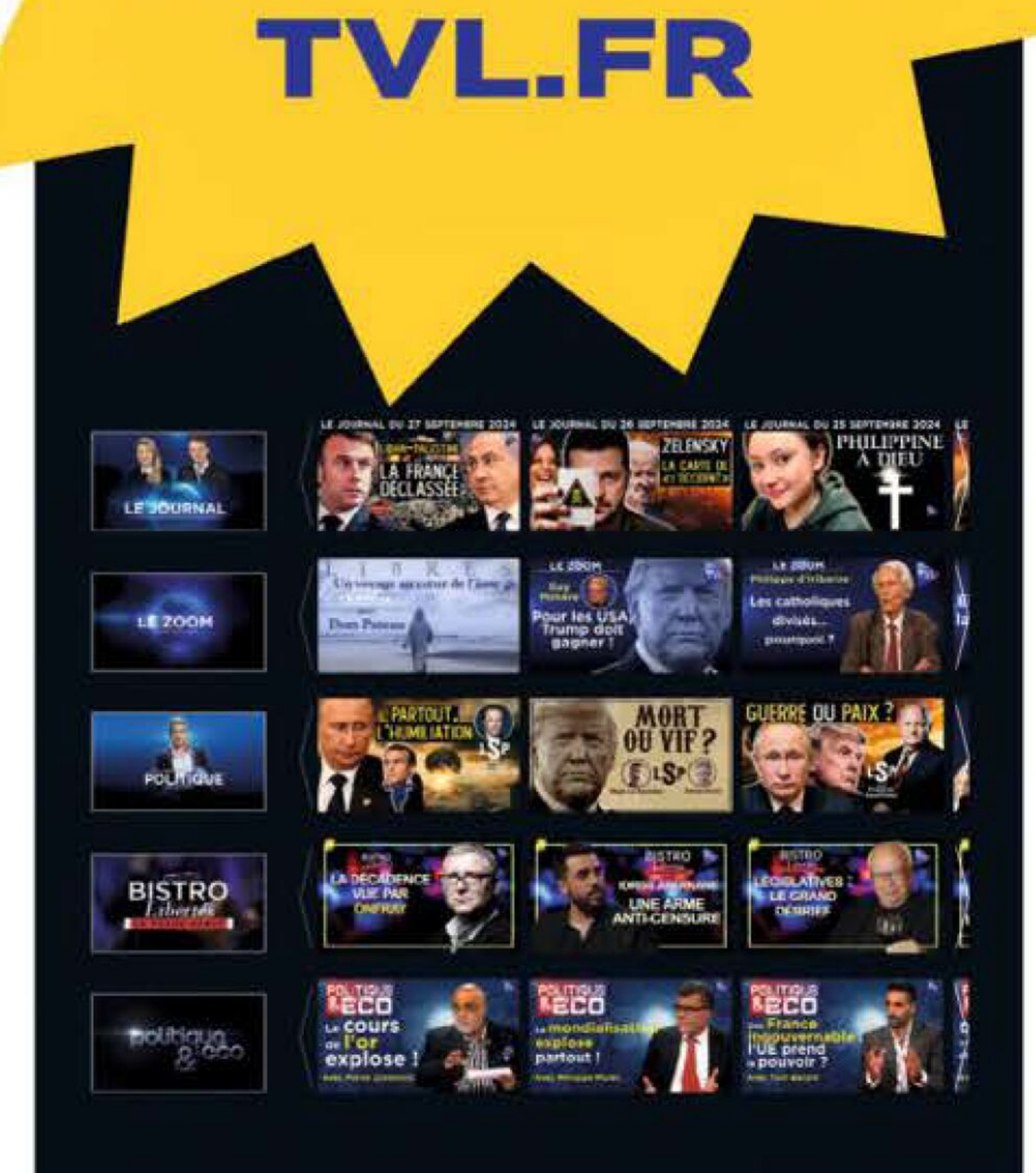
Le contenu de la chaîne inclut des émissions d'analyse politique et sociétale, des reportages, des interviews ainsi que des débats. Elle doit son incroyable succès au **traitement de l'information sans complaisance avec les puissants**, sans compromis avec les bien-pensants, sans œillères avec les idées.

8 500 000

VUES MENSUELLES

SUR LA CHAÎNE YOUTUBE DE TVL ET SUR

TVL.FR



AKG-IMAGES / MONDADORI PORTFOLIO

Conrad, le romancier de la mer

Même s'il n'y consacra qu'une partie de ses écrits, la mer et la vie des marins occupent une place centrale dans l'œuvre de l'ex-capitaine au long cours Joseph Conrad (1857-1924).

Par Olivier Maulin

« On m'appelle un écrivain de la mer, des tropiques, un écrivain descriptif et réaliste. En fait, toute ma préoccupation a été d'atteindre la valeur "idéale" des choses, des événements et des êtres », confiait Joseph Conrad. Chez lui, ce sont en effet la mer et la vie en mer à la fin du XIXe siècle qui façonneront les caractères et les destinées des individus qu'il observe.

Né Joseph Konrad Korzeniowski, en 1857 dans les plaines d'Ukraine, devenu capitaine au long cours et l'un des plus grands écrivains de langue anglaise, le futur auteur est élevé dans une famille cultivée de la noblesse polonaise. Son père a traduit Victor Hugo et Shakespeare et se fait gloire de parler français à la maison, comme souvent dans les milieux aristocratiques européens de cette époque.

Depuis la fin du XVIIIe siècle (hormis la parenthèse napoléonienne), la Pologne est partagée entre empire austro-hongrois, Russie et Prusse. Les Korzeniowski vivent sous l'autorité russe, à laquelle s'oppose le père. En 1861, la famille est déportée dans la Russie du Nord. La mère y mourra et le père, rentré

en Pologne quelques années plus tard, la suivra dans la tombe. À 12 ans, l'orphelin est recueilli par son oncle maternel. Le jeune homme se passionne pour la géographie, lit des romans d'aventures, rêve à de vastes horizons et décide bientôt de devenir marin. À 17 ans, son oncle fait jouer ses relations et le confie au fils d'un ami, marin domicilié à Marseille.

Sur "l'Otago", de Bangkok à Sydney

Le jeune homme y reste quatre ans. Il fait son apprentissage de marin comme pilotin, novice et steward sur les trois-mâts barques *Mont-Blanc* et *Saint-Antoine*, qui relient les Antilles à la cité phocéenne. En 1878, l'administration française l'avise de l'irrégularité de sa situation et lui interdit d'embarquer sur un navire français, c'est donc sur un vapeur anglais, le *Mavis*, qu'il reprend la mer. Après Constantinople, il débarque en Angleterre le 18 juin de la même année. Errant sur les quais de Lowestoft (Suffolk) à la recherche d'un navire, le jeune Polonais parle trois mots d'anglais. Deux ans plus tard, il passera les examens exigeants de lieutenant de la marine marchande anglaise !

Pendant seize ans, il va naviguer au long cours sur de nombreux navires anglais, gravissant tous les échelons, de matelot à capitaine du trois-mâts barque *Otago*, son unique commandement. Les voyages qu'il effectue sur le *Palestine* à destination de Bangkok, sur le *Narcissus*, de Bombay à Dunkerque, sur le *Tilkhurst* vers Singapour, sur le vapeur-goélette *Vidar* en mer de Java ou sur l'*Otago* de Bangkok à Sydney, lui fourniront la matière de ses livres, et notamment de la trilogie malaise : *La Folie Almayer*, *Un paria des îles* et *La Rescousse*.

"Ce sont de graves relations que celles d'un homme avec son navire. Le navire a ses droits, comme s'il pouvait respirer et parler."

Joseph Conrad

Sur ses 43 romans et nouvelles, 20 auront pour cadre l'Orient, où se situe aussi son chef-d'œuvre, *Lord Jim* (1900). Dans ce livre, Conrad n'a pas son pareil pour décrire l'ambiance de cette société en miniature que représente un équipage de navire, l'effort et l'abnégation qu'il faut pour le manœuvrer, la folie de la mer qui ne sera jamais l'amie de l'homme, l'orgueil et l'amour que leur navire inspire aux marins. Dans *Le Miroir de la mer*, il disserte sur les bateaux *« en retard »* et les bateaux *« disparus »*, les ancres, la beauté des gréements, l'art d'arrimer le chargement dans les cales, la personnalité des tempêtes, les vents de nord-ouest et de sud-ouest… *« Ce sont de graves relations que celles d'un homme avec son navire*, confiait-il. *Le navire a ses droits, comme s'il pouvait respirer et parler ; et, en vérité, il y a des navires auxquels, pour l'homme qui les comprend, il ne manque — comme on dit — que la parole. »*

Sous sa plume, les navires sont dotés de vie. ●

Joseph Conrad, le romancier de la mer,
Les Presses de la Cité, coll. "Omnibus", 2021.

"Au Congo, un brouillard blanc, très chaud…"

Dans "Au cœur des ténèbres" (1899), inspiré de ses six mois au Congo, alors colonie belge, Conrad décrit une ambiance cauchemardesque empreinte de mousson et de cris. Librement adapté, le livre deviendra "Apocalypse Now" au cinéma.

Quand le soleil se leva, il régnait un épais brouillard blanc, très chaud, consistant et plus impénétrable que la nuit elle-même. Il ne dérivait ni ne bougeait : il demeurait simplement autour de nous comme quelque chose de solide. Vers huit ou neuf heures, pourtant, il se leva comme se lève un volet. Nous eûmes une échappée sur les arbres innombrables qui nous dominaient, sur l'immense brousse enchevêtrée avec la petite boule incandescente du soleil suspendue au-dessus — le tout parfaitement immobile —, et ensuite le volet redescendit sans bruit, comme s'il eût glissé dans des rainures bien graissées. Je donnai l'ordre de laisser aller la chaîne que nous avions commencé de hâler. Avant que son raclement ne se fut arrêté, un cri, un très grand cri, comme d'une désolation infinie, s'éleva lentement dans l'air opaque. Il s'arrêta. Une clameur plaintive, modulée sur de sauvages dissonances, remplit nos oreilles. Elle était à ce point inattendue que mes cheveux se hérissèrent sous ma casquette. Je ne sais l'effet qu'elle fit sur les autres ; pour moi il me parut que le brouillard lui-même venait de gémir, tant cette voix lamentable et tumultueuse avait subitement jailli de tous les côtés à la fois.

Mac Orlan, “l’aventurier passif”

Célèbre, notamment, pour ses romans portés à l’écran, “Quai des Brumes” et “La Bandera”, l’écrivain et journaliste Pierre Mac Orlan (1882-1970) a rédigé nombre de livres d’aventures… sans toujours se rendre sur place.

Par Éric Letty

Peut-on voyager loin sans quitter ses pénates et courir l’aventure dans son fauteuil ? Telle est la conviction de Pierre Mac-Orlan (de son vrai nom Pierre Dumarchey), se définissant lui-même comme un *«aventurier passif»*, par opposition à l’*«aventurier actif»*. Sans craindre le paradoxe, il écrit en 1920 dans son *Petit manuel du parfait aventurier* : *«Il est nécessaire d’établir comme une loi que l’aventure n’existe pas. Elle est dans l’esprit de celui qui la poursuit et, dès qu’il peut la toucher du doigt, elle s’évanouit.»*

Sa vie est pourtant loin d’être passive. Blessé et décoré de la Croix de guerre pendant la Première guerre mondiale, il devient, après le conflit, grand reporter, se rend en Angleterre, en Italie d’où il rapporte un entretien avec Mussolini, en Allemagne où s’affrontent communistes et hitlériens, en Afrique du Nord. L’écrivain n’en considère pas moins que *«les voyages, comme la guerre, ne valent rien à être pratiqués»*. C’est l’opinion qu’il prête à Jean Bogaert, personnage de son étrange roman *La Cavalière Elsa* (1922), qui, *«avec l’âge, étant parvenu à fixer son choix, n’admettait l’aventure qu’à travers la vie d’un autre homme.»* Dans *L’Ancre de Miséricorde* (1941), roman dont l’intrigue se déroule à Brest à l’époque du bagne et de la marine à voile, le pirate Petit-Radet, dissimulé sous une fausse identité, avertit le jeune héros, Petit Morgat, que l’aventure est *«une duperie, plus exactement une rêverie particulière»* :

“En Bretagne, la petite île de Quéménez précieusement peinte sur le fond livide du ciel…”

Amoureux de la Bretagne, qu’il connaissait fort bien, Mac Orlan l’a notamment dépeinte dans son recueil “Villes” (Gallimard, 1929), dont un chapitre est consacré à Brest et à ses environs.

Il pleuvait sur la mer et la tempête essayait ses forces en quelques escarmouches. Sous le ciel livide, j’aperçus toutes les îles : Ouessant avec son terrible Fromveur qui tout à coup secoue les navires comme des noix, Molène, Quéménez où nous ne pûmes aborder et ses prairies sous-marines de goémon. La petite île de Quéménez précieusement peinte sur le fond livide du ciel semblait dormir au milieu des lames crêtées de dentelles savonneuses. On n’apercevait aucun havre qui pût recevoir la chaloupe. Sur le rivage, des goémons s’étiraient sur les galets comme des serpents malades, des goémons, plantes plus vieilles que les hommes, blé de la mer dont on fait du pain, qui ressemble à la chair iodée des animaux préhistoriques. (…) À Ouessant, la terre est encore plus sainte qu’à Sainte-Anne-d’Auray. C’est ici la terre sainte de la religion catholique, mais d’un catholicisme marin. Le Jésus crucifié sur une ancre avec à tribord le feu vert du mauvais larron et à bâbord le feu rouge de l’autre mauvais larron.

« c'est la carotte que le conducteur maintient devant l'âne pour le faire courir, on ne l'atteint jamais et l'on revient au port, la vie terminée, comme un vieil homme stérile. »

Publiés entre 1920 et 1941, les romans d'aventures maritimes de Mac Orlan (*L'Ancre de Miséricorde*, mais aussi *Les Clients du bon chien jaune*, *À bord de L'*Étoile matutine, *Le Chant de l'équipage*…) déroulent leurs péripéties sous le pavillon noir. Les ressorts ne diffèrent pas fondamentalement d'une époque à l'autre : *« entre Monsieur Burns, gentilhomme de fortune en l'an 1774 et Monsieur Star, par exemple, gentilhomme de fortune que je connus à Rouen en 1901, la différence n'existe que dans le costume et le choix plus étendu des armes »*, écrit-il.

"Toi qui vient de Mostaganem… Prête-moi ta pip' que j'fume…"

Les soldats, à l'égard desquels il cultive une évidente sympathie, occupent aussi une place importante dans son œuvre. Nourrissant ses récits du pittoresque des uniformes et des rituels, il trouve le même plaisir à décrire le costume des soldats de Karrer à Brest au XVIII[e] siècle, qu'à peindre la tenue des voltigeurs de la Légion au poste d'Aïn-Tellout à l'époque de la conquête de l'Algérie, *« coiffés de hauts képis rouge et bleu dont la calotte était de cuir blanc »* et portant *« la tenue légère, c'est-à-dire la petite veste bleu marine et les épaulettes jonquille, le ceinturon de cuir noir et la grosse cartouchière sur le ventre »*. De même, pour donner plus de couleur aux dialogues, se plaît-il à utiliser les argots des matelots, des troupiers ou des truands et à restituer leurs refrains : *« Toi qui viens de Mostaganem… Prête-moi ta pip' que j'fume… J'ai pas d'tabaaac… »*

Lui-même écrit des chansons. Ainsi compose-t-il les paroles de *Marie-Dominique*, mélancolique et nostalgique, sur une musique de Victor Marceau : *« Que foutais-tu à Saïgon ? / Ça ne pouvait rien faire de bon / Marie-Dominique / Je n'étais qu'un cabot clairon / Mais je me rappelle ton nom / Marie-Dominique… »* Tout un symbole : sans s'être rendu en Indochine, Mac Orlan avait su trouver le si juste ton pour l'évoquer, que ce chant est devenu traditionnel des troupes de marine ! ●

Les Clients du bon chien jaune, *de Pierre Mac Orlan. Folio, réédition.*

SP/BRIAC/LOCUS SOLUS 2022

Patrick Leigh Fermor, l'Europe buissonnière

De son voyage à pied entre Londres et Constantinople, au cours des années 1930, à ses considérations hors des sentiers battus sur la Grèce où il a combattu pendant la guerre et qu'il a tant aimé, rencontre avec Patrick Leigh Fermor (1915-2011), dépeint comme un "croisement entre Indiana Jones, James Bond et Graham Greene".

Par Alfred Lévy

Patrick Leigh Fermor, en 1999 en Grèce, où il a élu domicile.

Un beau jour de décembre 1933, Patrick Leigh Fermor, un jeune homme de dix-huit ans en rupture de ban, décide de larguer les amarres. Son objectif ? *« Changer de cadre ; abandonner Londres et l'Angleterre et traverser l'Europe comme un clochard — ou, selon une de mes formules typiques, comme un pèlerin ou un moine itinérant, un goliard, un chevalier désespéré ou le héros du* Cloître et du foyer (allusion au roman picaresque de Charles Reade) », comme il l'écrit dans l'introduction au *Temps des Offrandes*, premier tome de la trilogie le menant des Pays-Bas à Constantinople, intitulée *Dans la nuit et le vent* et publiée bien des années plus tard. Et de poursuivre : *« Je voyagerai à pied, dormirai dans les meules en été, m'abriterai dans les granges quand il pleuvrait ou neigerait et ne fréquenterais que les paysans et les clochards. »* Trempée dans le romantisme européen, sa plume gracile emporte le lecteur dans une Europe d'avant la catastrophe, au fil des pages de ce que Nicolas Bouvier *(lire page 98)* qualifia de *« chef-d'œuvre de l'humanisme nomade »*.

Ici, on voit le jeune homme fasciné par la cathédrale de Cologne : *« Des femmes étaient agenouillées, de nombreuses religieuses dans leurs rangs, et les murmures du* Gegrüsset seist Du, Maria *répondaient au solo initial du prêtre ; un friselis discret de chapelets faisait le compte des prières accumulées. Je comprenais pourquoi les fidèles estiment que leurs prières s'élancent plus directement vers le ciel dans une église nantie de flèches que sous un dôme où les syllabes risquent de tourner en rond pendant des heures. Ici, elles suivaient le dynamisme des ogives et fonçaient aussitôt vers l'infini. »* Ailleurs, il dort dans un château de conte de fées. Plus tard, il se blottit dans une meule de foin posée au cœur de la *puszta*, cette grande plaine hongroise, comme il l'avait annoncé : *« J'y fus bientôt juché et déballai le pain beurré, le porc fumé et les poires qu'on m'avait donnés à O'Kigyos. Après quoi je finis le vin entamé à midi. Cette solitude soudaine, le fait de se coucher avec les poules, tout cela semblait un peu triste après*

> ***"Je voulais observer les choses d'un œil neuf et entendre des langues vierges de tout mot connu."***
>
> *Patrick Leigh Fermor*

PAUL YULE. ALL RIGHTS RESERVED 2024 / BRIDGEMAN IMAGES

toute une semaine de soirées pleines de gaieté ; mais l'impression était contrebalancée par le plaisir de dormir à la belle étoile », résume-t-il. Son récit est autant une traversée géographique qu'une errance poétique, un roman d'apprentissage qu'un vadémécum dédié à ceux qui allaient mettre, plus tard, leurs pas dans les siens : *« L'entreprise devait être solitaire et la rupture totale. Je voulais réfléchir, écrire, m'arrêter ou reprendre la route à mon allure, pour observer les choses d'un œil neuf et entendre des langues vierges de tout mot connu. »*

"Une grotte qui béait comme la gueule déformée d'une baleine"

Dans ses livres, Leigh Fermor propose parfois de saisissants voyages intérieurs : avec *Un temps pour se taire*, il s'immerge ainsi au cœur de la vie monacale des bénédictins de l'abbaye Saint-Wandrille ou des cisterciens de la Grande Trappe. Sur les ondes de France culture, l'académicien François Sureau évoque ainsi l'ouvrage : *« Tout est là : la tristesse des débuts d'une retraite, l'angoisse qui monte, le désœuvrement, les questions qui naissent dans le silence, puis ce langage nouveau et familier qui prend corps dans la nuit de la méditation. »*

Bien souvent cependant, c'est la Grèce dont il était tombé amoureux — et où il habitait — qui est le cadre de ses pérégrinations : là, *« tout est passionnant, tout mérite l'attention. Chaque rocher, chaque ruisseau évoque presque toujours une bataille, un mythe, un miracle, une anecdote paysanne ou une superstition. Les paroles et les péripéties, presque toujours étranges et mémorables, s'accumulent à chaque pas, au fur et à mesure que le voyageur poursuit son chemin »*, écrit-il, décidant avec *Mani* — sans doute son chef d'œuvre — d'arpenter le Magne, une péninsule du sud du Péloponnèse, entre le golfe de Messénie à l'ouest et le golfe de Laconie, à l'est. Région oubliée (à l'époque) des guides touristiques, entre les *« maisons tours »* abandonnées de Vathia, les charmes délicats d'Areópoli et l'entrée de l'Hadès, une *« grotte, qui béait comme la gueule déformée d'une baleine dont la mâchoire supérieure aurait été à environ dix mètres au-dessus de la mer tandis que la mâchoire inférieure aurait été submergée. »*

L'amour de ce pays lui venait de la Seconde

AKG-IMAGES / INTERFOTO / SARTORIUS

Nauplie, dans le Péloponnèse, en 1967.

Guerre mondiale, où parachuté par le SOE (Special Operations Executive) en Crète en 1942, il est missionné pour aider la résistance locale. En avril 1944, il est à la tête d'un commando qui kidnappe le général Heinrich Kreipe, qu'ils réussissent à exfiltrer en Égypte. Immortalisé au cinéma en 1957 par *Intelligence Service*, de Michael Powell et Emeric Pressburger — où Dirk Bogarde joue le rôle de Leigh Fermor —, cet épisode est au cœur d'*Enlever un général*, récit autobiographique où il rappelle qu'au fond d'une grotte, il entendit le militaire allemand murmurer des vers latins, en regardant le Mont Ida : *« Vides ut alta stet nive candidum. Soracte… »* Et notre homme de compléter l'ode d'Horace : *« …nec iam sustineant onus silvae… »* Il narre à ce propos : *« C'était très étonnant, comme si, pendant un long moment, la guerre avait cessé d'exister. Tous deux, nous avions bu à la même source il y a bien longtemps, et dès cet instant, les choses devinrent très différentes entre nous. »* Comment ne pas penser à la rencontre entre le capitaine de Boëldieu et le commandant von Rauffenstein dans *La Grande Illusion* de Jean Renoir, deux autres représentants d'un monde en train de disparaître ? ●

***Dans la nuit et le vent**, de Patrick Leigh-Fermor, Nevicata (2016, réédition)*

"En Grèce, des carcasses de tours effondrées envahies par les cactus…"

Dans "Mani. Voyages dans le sud du Péloponnèse" (1958), Patrick Leigh Fermor décrit les terres et les habitants rencontrés dans cette région d'un pays qu'il a tant aimé, qu'il décida d'y vivre.

Des carcasses de tours effondrées sous l'effet des tremblements de terre et envahies par les cactus parsemaient les pentes rocheuses de la petite vallée. Il n'y avait personne à l'exception de deux hommes à demi nus qui passaient du gravier au tamis. Ils nous soutirèrent une cigarette ainsi que quelques mots de politique ; c'étaient, tous deux, des royalistes passionnés. Il y avait aussi une femme qui, après avoir jeté des couvertures dans la mer, de l'eau jusqu'aux cuisses, frappait avec un lourd bâton les parallélogrammes jaunes, rouge brique et violets qui flottaient. Un petit bateau était échoué. Après avoir fouillé les ruines nous découvrîmes son propriétaire décharné qui, assis, regardait, gisant devant lui sur les galets, un énorme poisson long de plus d'un mètre. Il y avait une grande entaille à l'emplacement de la tête et la nageoire dorsale avait été coupée. L'homme nous dit qu'il s'agissait d'une sorte de thon, un palamida. Pourtant, la tête, qu'il prétendit avoir jetée, avait été tranchée si avant que nous conçûmes l'horrible soupçon qu'il pouvait bien s'agir d'un requin. Le dos était bleu acier puis la couleur devenait gris pâle avant d'atteindre le ventre blanc.

Woodman, de la City à marchand de tapis

Jeune cadre financier londonien, Conor Woodman va tout quitter pour parcourir le monde. Un périple dont il fera un livre en forme d'ode au… commerce rapprochant les hommes.

À 30 ans, Conor Woodman vivait bien. Analyste financier dans une grosse société américaine, au salaire *« mirobolant »*, il quittait tous les matins son bel appartement du centre de Londres pour la City. Un jour de 2004, son patron, estimant qu'il a besoin d'une *« expérience de terrain »*, l'envoie licencier quatre cents personnes dans le nord de l'Angleterre. Impossible. *« Ce n'était pas dans cette optique que j'avais étudié l'économie*, se raconte-t-il dans *L'homme qui vendait de la glace aux Eskimos* (JC Lattès, 2009). *Je devais démissionner, et pas plus tard qu'aujourd'hui. »*

Quelques semaines plus tard, il part au Népal. Une caravane de yacks guidée par des commerçants népalais passe la frontière tibétaine pour vendre tapis, fourrures et épices et rapporter du sel. Ce manège l'intrigue : *« À combien estimaient-ils leur marchandise ? Négociaient-ils ou bien les prix étaient-ils fixes ? Telles étaient les questions qu'un économiste se posait en observant des modes de transactions inhabituels. Et la meilleure façon d'obtenir des réponses à ces questions était de le découvrir par soi-même. »* Il forme donc le projet de retrouver les bases du commerce et de l'échange. Un tour du monde où il va tester ses qualités de vendeur et de négociateur, en se frottant à la réalité et en retrouvant ce qui lui semble l'essentiel : la connaissance de l'autre.

Car Woodman en est convaincu : vendre et acheter sont une des meilleures manières de faire des rencontres : *« On dit souvent que la recherche du profit est la racine du mal. Eh bien, je m'élève en faux contre cette idée, car sans cette motivation le commerce n'existerait pas. Et sans le commerce, nous ne saurions rien du monde qui nous entoure. »*

Le plaisir de la joute qu'offre une négociation serrée

Il vend son appartement et l'aventure commence, direction le Maroc… pour vendre des tapis aux Marocains ! Puis des chameaux soudanais aux Égyptiens, du café zambien aux Sud-Africains, de la sauce piquante aux Indiens, du jade et des chevaux aux Chinois, des planches de surf aux Mexicains et du thé aux Japonais. L'homme saute d'un avion à l'autre, peaufine ses talents de négociateur et, l'air de rien, fait des bénéfices : parti avec 25 000 livres, il réussit à doubler son investissement en cinq mois.

Les Indiens l'impressionnent, les Chinois le bluffent, mais surtout il atteint son véritable objectif : retrouver la saveur du contact, le plaisir de la joute qu'offre une négociation serrée dans un entrepôt de café en plein cœur de l'Afrique : *« Nos plaisanteries prouvaient que cette transaction nous convenait à tous les deux*, raconte-t-il. *À bien des égards, elle incarnait l'essence même de mon voyage. Deux personnes venues de deux parties du monde parvenaient à un accord rentable, en leur rappelant que ce type d'échange était l'essence même de la vie. »* **V. de G.**

"Sans le commerce, nous ne saurions rien du monde qui nous entoure."

Conor Woodman

JEFF MORGAN 10/ALAMY STOCK PHOTO

Le temple d'Athéna à Delphes.

KAROL KOZLOWSKI PREMIUM RM COLLECTION/ALAMY STOCK PHOTO - POOL GAILLARDE/REGLAIN/GAMMA

Jacques Lacarrière, la passion de la Grèce

S'il composa des récits de voyage en France ou en Russie, c'est la Grèce, parcourue à pied sa vie durant, qui fut le grand amour de Jacques Laccarière (1925-2005), qui se décrivait en "buveur d'horizon".

Par Alfred Lévy

Passionné par la Grèce dès l'adolescence, Jacques Lacarrière, né à Limoges, la découvre dans les livres, avant de s'y rendre une première fois à 22 ans, avec le groupe du théâtre antique de la Sorbonne, jouant *Les Perses* d'Eschyle à l'Odéon de l'Hérode Atticus d'Athènes, mais aussi au théâtre d'Épidaure. Coup de foudre. Il en fera désormais sa seconde patrie… Traducteur aussi bien des tragédies de Sophocle que d'écrivains du XX^e^ siècle (comme *Les Photographies* de Vassilis Vassilikos) ou des immenses poètes que sont Odysséas Elýtis ou Yánnis Rítsos, il ne s'est jamais cantonné à l'Antiquité, comme nombre d'intellectuels de son temps. Pour lui, existe en effet une continuité entre hier et aujourd'hui : «*La Grèce est le seul pays qui ait connu la grande mutation du paganisme au christianisme sans changer de langue,* expliquait-il dans *Le Monde* en 1998. *Les Grecs n'ont même pas*

“Autour de Delphes, partout, à l’infini, des oliviers massifs, énormes, ventrus…”

Dans “L’Été grec. Une Grèce quotidienne de 4 000 ans” (Plon, 1976), Lacarrière décrit notamment son arrivée, à pied, dans la vallée du Pleistos, où se situe Delphes, célèbre pour abriter le temple d’Apollon.

Un torrent court vers le fond de la vallée du Pleistos. Sous les oliviers dont les feuillages tamisent la lumière en un jeu étourdissant de taches lumineuses, des paysans sont allongés. Il est près de midi. Toute cette vallée du Pleistos – où les touristes qui vont à Delphes ne descendent jamais – est un monde à part, écarté, caché mais fourmillant d’activités, à deux pas des sanctuaires. Je suis parti à l’aube avec Elias, le garde champêtre de Delphes qui va, pendant deux jours, faire ici la tournée des moulins. Des dizaines de torrents dévalent du Parnasse jusqu’à la mer par cette vallée et font marcher les moulins, à l’époque de la récolte des olives et après la moisson: moulins à grains, moulins à huile. […] Toute la matinée nous avons marché sous ce dôme lumineux, nous arrêtant ici et là pour bavarder. Partout, à l’infini, des oliviers massifs, énormes, ventrus ou creusés de fissures profondes, bosselés, tordus, craquelés, éventrés, évoquant de façon saisissante des gnomes monstrueux, la face ricanante et figée d’esprits des bois englués en ces arbres, comme des héros transformés en plantes et immobilisés à mi-chemin de leur métamorphose.

eu le sentiment qu’ils changeaient de philosophie en devenant chrétiens. Pour un Grec, l’orthodoxie, c’est sa maison».

“Dans les Sporades, une île de marbre”

Paru en 1954, son premier livre, consacrée au Mont Athos, *Montagne sainte* (Seghers), a la semblance d’une plongée dans la spiritualité orthodoxe. Avec ses vingt monastères (et autres skites), cette communauté autonome est, pour l’écrivain *«un lieu, un foyer, un creuset où s’allient chaque jour les contraires, la terre et la mer, la nuit et la lumière, le silence et le chant du monde. Au point que les anges, dit-on, le préfèrent à tout autre en Grèce.»*

Dans son chef-d’œuvre, *L’Été grec* (Plon, 1976), il arpente le pays. Faisant rêver son lecteur sur l’or des Atrides à Mycènes, il lui fait découvrir des contrées méconnues, comme Skántzoura, dans les Sporades. Une *«île de marbre,* écrit-il. *Elle vous accueille d’emblée par un air avenant, une débauche de couleurs, un sentier menant à un ermitage. À côté de cet ermitage, une bâtisse à demi effondrée abrite un couple et trois enfants, vivant des ressources de l’île: chèvres, moutons, quelques cultures et poissons».*

“Ma philosophie, c’est le contraire de celle de l’escargot : ne pas emporter sa demeure avec soi.”

Jacques Laccarière

Au fil des pages, on avance à ses côtés: c’est son art de voyager qui séduit. *«Ma philosophie,* dira-t-il, *c’est le contraire de celle de l’escargot: ne jamais emporter sa demeure avec soi, mais au besoin apprendre à habiter celle des autres qui peuvent aussi habiter la vôtre.»* Arpentant la France dans les années 1970, il fait mille kilomètres à pied, allant des Vosges aux Corbières. Véritable rhapsode, il narre ce voyage dans *Chemin faisant* (Fayard, 1977), où il résume également sa philosophie: *«Rien ne me paraît plus nécessaire aujourd’hui que de découvrir ou redécouvrir nos paysages et nos villages en prenant le temps de le faire. Savoir retrouver les saisons, les aubes et les crépuscules, l’amitié des animaux et même des insectes, le regard d’un inconnu qui vous reconnaît sur le seuil de son rêve. La marche seule permet cela. Cheminer, musarder, s’arrêter où l’on veut, écouter, attendre, observer. […] Je ne souhaite rien d’autre, par ce livre, que de redonner le goût des herbes et des sentiers, le besoin de musarder dans l’imprévu, pour retrouver nos racines perdues dans le grand message des horizons.»* Plus qu’un hymne au voyage, une leçon de vie. ●

L’Été grec,
de Jacques Lacarrière.
Plon (1976).

VALEURS ACTUELLES

Fondateur Raymond Bourgine
Tour Montparnasse, 33, avenue du Maine, 75755 Paris Cedex 15
Pour obtenir votre correspondant, composer directement le 01.40.54 suivi des quatre chiffres entre parenthèses.
Abonnements : 01.40.94.22.05.
www.valeursactuelles.com

GROUPE VALMONDE
Président Jean-Louis Valentin

COMMISSION ÉDITORIALE
Président Charles Villeneuve
Jean-Claude Dassier, Tugdual Denis, Catherine Nay, François d'Orcival, Jean-Louis Valentin.

RÉDACTION
Directeur de la rédaction Tugdual Denis.
Directeur délégué de la rédaction Arnaud Folch (1151).
Rédacteurs en chef
Société : Mickaël Fonton (1157).
Monde : Mériadec Raffray (1180).
Économie-Finance : Frédéric Paya (1155).
Culture : Laurent Dandrieu (1136).
Le Forum : Anne-Laure Debaecker (1166).
Hors-série : Yves Le Bescond (1168).
Web : Amaury Brelet (1198).
Chef de rubrique Enquête : Amaury Bucco (1110).
Chef de rubrique Art de vivre : Véronique André.
Secrétaire général de la rédaction Alexandre Meyer (1207).

Politique Chef de service : Sébastien Lignier (1163).
Reporters : Victor Eyraud (1109), Marc Eynaud (1147), Valentin Gaure.
Société Reporters : Patricia de Sagazan (1182), Thomas Morel (1194), Édouard Lavollé (1165), Maxime Coupeau (1197).
Économie et Entreprises Rédacteur en chef adjoint : Marie de Greef-Madelin (1152).
Rédacteur en chef délégué Bourse : Frédéric Bériot.
Culture Reporter : Olivier Maulin (1206).
Histoire François d'Orcival (1169).
Web Chef d'édition : David Blanchard.
Responsable des réseaux sociaux Justine Lambert.
VA+ Chef de service : Antoine You (1138).
Adjointe : Anne-Lorraine Rousseau.
Iconographie Chef de service : Patrick Iafrate (1192).
Adjoint : Romain Rouger (1167).
Documentation Chef de service et responsable de la diffusion numérique : Marie Vercelletto (1196).

CHRONIQUEURS
Catherine Nay, Pierre Lellouche, Olivier Babeau, Philippe Barthelet, Louis Sarkozy.

RÉALISATION ET FABRICATION
Rédacteur en chef technique Nicolas Gigaud (1187).
Secrétaires de rédaction Diane Manière (1208), Patrick Mané (1188), Emmanuelle Barbou des Places (1199), Josiane Ruiz (1189), Isabelle Wlassikoff-Gross (1272).
Premier rédacteur-graphiste, conception graphique Yves Le Bescond (1168).
Rédacteurs-graphistes Fabrice Fournier (1183), Nicolas Lemay (1184), Christian Cibrélus-Érambert (1274).
Responsable de la photogravure, rédacteur infographe Olivier Aujean (1148).

ADMINISTRATION – GESTION – DÉVELOPPEMENT
Tour Montparnasse, 33 avenue du Maine, 75755 Paris Cedex 15.
Président du directoire, directeur des publications Jean-Louis Valentin.
Comptabilité Chantal Kientzy (1118), Nathalie Locart (1119), Bérangère Blanchard (1108).
Services généraux Corinne Landry (1113).

PUBLICITÉ ET COMMUNICATION
Directeur commercial et responsable de la régie publicitaire
Julien Medioni (julien.medioni@valmonde.fr).
Directrice commerciale adjointe
Marine Burrus (marine.burrus@valmonde.fr).

DIFFUSION – ABONNEMENTS – LIBRAIRIE
Directeur des ventes et fabrication Gilles Marti.
Service diffusion Valérie Dubuy, Sophie Roland.
Service abonnements : 01.40.94.22.05.
Ventes kiosques (01.40.54.12.19) — e-mail : gilles.marti@valmonde.fr

SERVICE ABONNEMENT
Valeurs actuelles – CS 60003 – 31242 L'UNION
Tél. : 01.40.94.22.05.
France : 1 an, 4 nos, 29,90 € - 2 ans, 8 nos, 55,90 €
Tarif étranger : nous consulter
Copyright 2025 - Valeurs actuelles. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. Sauf dans les cas où elle est autorisée expressément par la loi et les conventions internationales, toute reproduction totale ou partielle du présent numéro est interdite et constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.
Impression Roto France
N° de commission paritaire 0925 C 79794
N° ISSN 0049-5794
Valmonde et Cie,
SAS au capital de 1 410 497 €
Associé unique PIDEVMEDIAS FRANCE.
RCS Paris B 775 658 412 **Siret** 775 658 412 00 165

Origine du papier : Allemagne
Taux de fibres recyclées : 0 %
Certification : PEFC
"Eutrophisation" Ptot : 0,016 kg/tonne

Certifié PEFC
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.
PEFC 10-31-1282
pefc-france.org

LE TRI + FACILE
BAC DE TRI

BIBLIOGRAPHIE

Anatomie de l'errance (recueil de textes)
de Bruce Chatwin
Grasset, 1996

Annapurna, premier 8000
de Maurice Herzog
Arthaud, 2010 (réédition)

Anthologie des voyageurs français dans le Levant
Robert Laffont-Bouquins, 1992

Au bagne
d'Albert Londres
Le Temps retrouvé (poche), 2025

L'Avenir de l'eau
d'Erik Orsenna
Fayard, 2008

Ce que j'ai vu à Moscou
d'Henri Béraud
Auda Isarn, 2022

Les Clients du bon chien jaune
de Pierre Mac Orlan
Gallimard-Folio, 2016

La Condition humaine
d'André Malraux
Gallimard, 1972

Dans la nuit et le vent de Patrick Leigh-Fermor
Nevicata, 2016

Dans les forêts de Sibérie
de Sylvain Tesson
Gallimard, 2011

Des monts célestes aux sables rouges
d'Ella Maillard
Payot, 1990

Don Fermando
de Fernand Fournier-Aubry
Robert Laffont, 1972

L'Été grec. Une Grèce quotidienne de 4 000 ans
de Jacques Laccarière
Plon, 1976

Le Goût du risque
de Patrice Franceschi, Andrea Marcolongo et Loïc Finaz
Grasset, 2023

Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil
de Jean de Léry
Livre de poche, 1994

L'Homme qui vendait de la glace aux Eskimos
de Conor Woodman
JC Lattès, 2009

Itinéraire de Paris à Jérusalem
de François-René de Chateaubriand
Gallimard-Folio, 2005

Journal de voyage
d'Alexandra David-Néel
Pocket (deux tomes), 2003

Joseph Conrad, le romancier de la mer (recueil)
de Joseph Conrad
Les Presses de la Cité-Omnibus, 2021

Là-bas, au loin, si loin… (recueil de six livres)
de Jean Raspail
Robert Laffont, Bouquin, 2015

Le Livre des merveilles, de Marco Polo
Hatier, 2016

Mali, ô Mali
d'Erik Orsenna
Stock, 2014

Mer Rouge (recueil de six livres)
d'Henry de Monfreid
Grasset, 2002.

Moby Dick
d'Hermann Melville
Gallimard-Folio, 1996

Mon mal j'enchante, lettres d'ici et d'ailleurs (1866-1906)
de Pierre Loti
La Table Ronde,2023

Mon premier voyage, tour du monde en 80 jours
de Jean Cocteau
Gallimard, 2023

L'Odyssée sauvage
de Nicolas Vanier
XO Editions, 2014

Œuvres
de Nicolas Bouvier
Gallimard-Quarto, 2024

Œuvres autobiographiques complètes
de Blaise Cendrars
Gallimard-La Pléiade (deux tomes), 2013

Œuvres romanesques
d'Ernest Hemingway
Gallimard-La Pleiade, 2021

Reportages, romans de Joseph Kessel
Gallimard, Quarto, 2010

Romans, récits et nouvelles (2 tomes)
de Jack London
Gallimard-La Pléiade, 2016

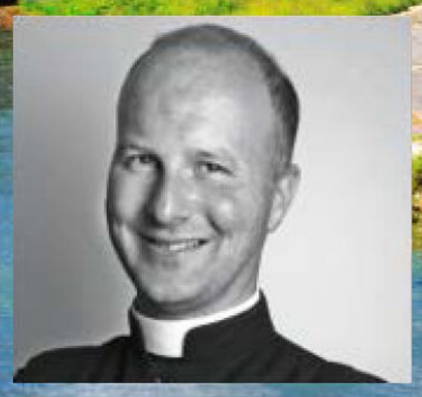
Sur les chemins noirs
de Sylvain Tesson
Gallimard, 2016

VOYAGE ÉVÉNEMENT

VALEURS ACTUELLES

DE NAPLES À ROME

aux sources de notre Civilisation



Père Danziec

© KARL EGGER

EN ITALIE

AVEC LE
PÈRE DANZIEC

10 - 17 NOVEMBRE 2025

8 JOURS / 7 NUITS

Voyage opéré par Odeia Voyages
(immatriculation n°IM075200019)

LES POINTS FORTS DU VOYAGE

- Échanger avec le Père Danziec qui assure une chronique chaque semaine dans Valeurs Actuelles
- L'accompagnement d'un conférencier passionné par la destination
- La messe quotidienne pour ceux qui le souhaitent ; le passage des portes saintes à Rome
- Un programme riche et équilibré qui vous permettra de découvrir des lieux hors des sentiers battus

En cette dernière année du Jubilé de saint Thomas d'Aquin, vous verrez que cet immense théologien du XIII[e] siècle fit sien l'héritage des philosophes de l'Antiquité et particulièrement de la pensée d'Aristote. Grande sagesse des Chrétiens qui reprit à son compte l'immense apport intellectuel des païens : sans rupture, mais tout en continuité !

Enfin, l'année 2025 est une année jubilaire à Rome : depuis 1300, tous les 25 ans, les papes décrètent l'année sainte.

Un voyage qui se promet riche culturellement et spirituellement !

odeia
LES VOYAGES QUI ONT UNE ÂME

L'Œuvre d'Orient
depuis 1856

LANCE-TOI DANS L'AVENTURE DU VOLONTARIAT !

Deviens le changement que tu souhaites voir dans le monde.

L'Œuvre d'Orient, 20 rue du Regard 75006 Paris
volontaires.oeuvre-orient.fr